John Adams
Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
220.6
v.8

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME VIII.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

ADAMS220.6
v.8

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VIII.

Poésies.

Épître à Catt. Pag. 3.

Epître à Monsieur Mitschel, sur l'origine du mal. 9.

Le conte du violon. 22.

Les deux chiens et l'homme. Fable. 24.

Discours de l'Epereur Othon à ses amis aprés la perte de la bataille de Bédriac. 26.

Discours de Caton d'Utique à son fils et à ses amis avant de se tuer. 32.

Allégorie. 37.

Facétie au Sieur d'Alembert, grand géomètre, indigné contre le frivole plaisir de la poésie. 41.

Au Marquis d'Argens, après l'affaire de Reichenbach. 48.

Au Marquis d'Argens, sur son Timée de Locres qu'il lui avoit envoyé. 51.

Vers faits pour être envoyés par un Suisse à certaine Demoiselle Ulrique dont il étoit amoureux. 59.

Autre Epitre pour l'amoureux Suisse. Réponse à Demoiselle Ulrique. 62.

Encore Epitre du Suisse au cabinet de Mademoiselle Ulrique. 65.

D'un Suisse. 68.

Epitre à ma soeur de Bronswic. Qu'il est des plaisirs pour tout âge. 70.

A mes neveux les Princes Fréderic et Guillaume de Bronswic. 77.

Epître sur le trop et le trop peu, à Madame Morian. 82.

Vers récités à Sans-Souci à la Duchesse de Bronswic par une actrice déguisée en bergère, qui l'invitoit à voir une comédie préparée pour elle. 85.

A l'Abbé Bastiani. 86.

Vers de la levrette Diane à la Princesse de Prusse. 87.

Au Baron de Poellnitz, sur sa convalescence. 88.

A la Princesse Amélie. 91.

Prologue de comédie. 93.

Epître contre Messieurs les Ecornifleurs, en grec Philocopros. 98.

Epître à Voltaire. 102.

Epître sur ma convalescence. 103.

Elégie à ma soeur Amélie, pour la consoler de la perte de Mademoiselle Hertefeld. 108.

Vers de l'Empereur de la Chine. 116.

Au Marquis d'Argens, sur son jour de naissance. 121.

Codicille. 122.

Epitre au Lit du Marquis d'Argens. 133.

Correspondance.

Lettres à Monsieur Jordan. 139.

Lettres à Monsieur de Voltaire. 221.

POÉSIES.

ÉPITRE à CATT.

O Catt! nos jours, nos ans s'écoulent;
Qui peut hélas! les arrêter?
Le temps, les destins qui nous roulent,
Ne cessent de nous emporter.
Nous avons deux temps dans la vie:
L'un est l'empire de l'erreur,
Où nous possédons le bonheur;
L'autre est pour la philosophie,
Il est triste, morne et rêveur,
Encor dans la fleur de votre âge;
Le premier est votre partage.
Le charme des illusions
Et l'ivresse des passions
Remplissent votre coeur volage;
La vive imagination
Du plus frivole badinage
Vous fait une occupation;

Tout vous rit, et tout vous engage
A rendre un éternel hommage
Au plaisir sans réflexion.
Votre ame toujours dissipée,
Tourbillonnant dans les plaisirs,
Par l'abondance des désirs
Se trouve sans cesse occupée.
Ici l'Amour en badinant
Décoche une flèche dorée,
Dont vous sentez incontinent
Dans le coeur la pointe acérée:
Vous soupirez, vous vous troublez,
Soudain vos feux sont redoublés;
Vos sentimens, toute votre ame,
Sont à l'objet qui vous enflamme;
Vous domptez ce coeur rigoureux,
Un moment vous êtes heureux;
Mais l'inconstance vous réclame,
La jouissance éteint vos feux.
Vous quittez donc votre maîtresse,
Et revenu de votre ivresse,
L'amour a dirigé vos pas
Vers les filets que tend Sylvie;
Vous y tombez, et votre vie
Se termine par le trépas,

Si vous ne contentez l'envie
De posséder autant d'appas.
Bientôt une autre lui succède,
Vient son tour, et celle-là cède
Votre coeur au nouvel objet
Dont l'amour vous rend le sujet.
Ainsi courant de belle en belle,
Un heureux instinct vous appelle
A goûter des plaisirs nouveaux.
Des soucis la troupe cruelle,
La prévoyance et sa séquelle
Ne troublent point votre repos:
Votre coeur ouvert se deploie
Au sein de la société,
Aux épanchemens de la joie.
Dans votre heureuse liberté,
Tout semble créé pour vous plaire;
La vérité sans contredit,
Souvent dure et toujours sévère,
Ne vaut pas lorsqu'on l'applaudit
Une jouissance en chimère;
Être heureux, c'est la grande affaire,
Et dans ce séjour imposteur
Où tout est fiction et songe,
Qu'importe qu'en nous le bonheur

Naisse dans le sein de l'erreur?
Chérissons-en jusqu'au mensonge.
On l'a tant dit, nous sommes tous
Les uns plus, les autres moins fous;
Ce fait me semblant très-probable,
Choisissez la folie aimable;
De tous les agrémens pour nous
Elle est la source intarissable.
Pour jouir long-temps de ce bien,
Gardez-vous d'approfondir rien.
Tout est prestige en cette vie.
Des objets de votre folie,
En fidele Épicurien,
Effleurez la superficie.
Vos plaisirs sont comme une fleur,
Cueillez-la d'une main légère;
A sa nuance, à sa couleur,
Au doux parfum de son odeur
S'attache un prix imaginaire.
Ah! nos sens ont tout à risquer
De qui veut métaphysiquer:
La rose sous la main profane
Qui s'obstine à la disséquer,
Perd tout son éclat et se fane.

Le monde, et sans rien excepter,
S'échappe dès qu'on le pénètre;
L'examiner et le connoître,
C'est apprendre à s'en dégoûter.
Pour moi qu'une longue infortune,
Le temps et les maux ont flétri,
Sous le fardeau qui m'importune
J'ai fait divorce avec les ris,
Je touche aux bornes de ma vie,
L'erreur de chez moi s'est enfuie,
Et la raison à mes esprits
Montrant son austère figure,
Me force à suivre son allure,
Et prétend qu'en mes fonctions
Avec son compas je mesure
La moindre de mes actions.
Cette raison a ses apôtres;
Mais dure, inflexible envers nous,
C'est un pédagogue en courroux
Qui nous nuit en servant les autres.
Après tous les destins divers
Que l'un essuie et l'autre évite,
Présens que dans cet univers
Répand la fortune maudite,
Nous allons tous au même gîte;

Les ignorans et les experts
Passeront tous l'eau du Cocyte.
Mais lorsque la mort décrépite
Vers ses abymes entr'ouverts
Voudra diriger votre fuite,
L'amour et les plaisirs légers
Jusqu'au portique des enfers
En foule iront à votre suite;
Et pour moi, rêvant tristement
Au coup du ciseau de la Parque,
J'irai mélancoliquement
Passer dans la fatale barque.
N'allez donc pas vous dessaisir
Des erreurs, charmes de la vie:
O Catt! un moment de plaisir
Vaut cent ans de philosophie.

De Breslau en Janvier 1762.

ÉPITRE

à

MONSIEUR MITCHEL,

sur

l'origine du mal.

Ministre vertueux d'un peuple dont les lois
Ont à leur sage frein assujetti les rois,
Chez vous la liberté respire auprès du trône,
Et contient le tyran s'il fulmine et s'il tonne.
Vos princes jouissant d'un droit vraiment royal,
Sont libres s'ils font bien, enchaînés s'ils font mal;
Que leur sort est heureux! qu'ils sont dignes d'envie!
Ils sont à la vertu liés toute leur vie;
La justice et les lois ont réglé leur devoir,
Et leur caprice en vain réclame leur pouvoir.
Pourquoi, mon cher Mitchel, pourquoi l'Être suprême
N'a-t-il donc pas daigné nous énchaîner de même?

Nous garderions empreint le sceau de sa bonté,
Nous n'aurions point hélas! la triste liberté
De quitter la vertu pour embrasser le vice;
Pourquoi nous exposer au bord du précipice?
Moins libres dans nos choix, nous serions plus heureux,
Et la nécessité nous rendroit vertueux:
L'innocence et la paix habiteroient la terre,
Plus de destruction, d'assassinats, de guerre.
Quel grand sujet, Mitchel, à nos réflexions?
Comment concilier ces contradictions?
L'Être suprême est bon, et l'homme est misérable:
Pour nos foibles esprits abyme impénétrable,
Mais secret important loin de nos yeux placé,
Auquel tout notre sort se trouve intéressé.
D'où vient le mal moral? d'où vient le mal physique?
Votre Locke profond, si sage et méthodique,
Et Clarke et Shaftsbury n'auroient osé risquer
De toucher cette énigme et de nous l'expliquer.
J'écarte de vos yeux ces visions trop folles
Dont la Grèce égarée inondoit ses écoles;
Elle attribuoit tout au pouvoir du hasard.

Un système lié par la sagesse et l'art,
Dont l'ordre, le rapport, le but se manifeste,
Démontre ouvertement un ouvrier céleste.
Le hasard n'est qu'un mot, sans rien signifier,
A l'orgueil ignorant qui sert de bouclier.
Voulez-vous de Manès adopter le système,
Concevoir de deux Dieux l'égalité suprême?
L'un est l'auteur des biens, l'autre répand les maux.
La discorde aussitôt rendra ces Dieux rivaux.
Si Rome succomba quand César et Pompée
Luttoient pour s'arracher leur puissance usurpée,
Quel seroit, pensez-vous, le sort de l'univers,
Si le ciel combattoit le pouvoir des enfers?
Du trouble et du désordre obligés de s'accroître
Un chaos plus confus auroit donc dû renaître.
Pour soutenir ce monde, et pour le protéger,
Un Dieu suffit; son bras ne peut se partager.
Ce Dieu dont la nature a publié la gloire,
Dont chaque astre en son cours rappelle la mémoire,
Est non seulement grand, éternel et puissant,
Mais clément, débonnaire, et surtout bienfaisant;

Ce sont ces attributs que l'univers adore.
N'est-ce pas sa bonté que tout mortel implore?
Tels sont les traits frappans qu'il grava dans nos coeurs.
Un être mal-faisant, objet de nos terreurs,
Ne peut être le Dieu que des antropophages;
L'unique auteur du bien reçoit l'encens des sages.
Venons au noeud gordien où gît tout l'embarras;
Pope en le maniant ne le dénoua pas.
Comment, me direz-vous, un Dieu si débonnaire
De maux accumulés accabla-t-il la terre?
Quel est l'auteur du mal? Je ne vous réponds rien.
Le mal peut-il venir de l'auteur de tout bien?
De ce sujet abstrait les ténèbres sublimes
Effrayant ma raison, découragent mes rimes:
Moi qui chez saint Thomas n'ai point pris mes degrés,
Modeste adorateur des mystères sacrés,
Je crains d'être profane en touchant ce problème.

Passé pour votre Roi des Henri le huitième,
Possesseur du savoir de nos loyaux ayeux,
Plein de sa scolastique et d'auteurs ténébreux,
Qui versa sur Luther pour la gloire papale
Tous les flots érudits d'horreur théologale;
De son travail ingrat dont Léon dix fit cas,
L'écrit au Vatican fut rongé par les rats.
Si cependant, Mitchel, vous desirez d'apprendre
Ce qu'ont dit des auteurs qu'on ne sauroit entendre,
Sur leurs pas hasardeux osons nous essayer;
Mais, hélas! ces docteurs n'ont pu que bégayer.
Nous devons convenir, ignorans que nous sommes,
Que l'Être tout-puissant ne devoit rien aux hommes;
Rien n'ayant pu gêner son pouvoir absolu,
Il a pu les former selon qu'il a voulu.
L'éternel artisan débrouillant la nature,
Ne fit point de contrat avec la créature.
Sans qu'elle y consentît, il lui donna le jour.
Nous fûmes condamnés à vivre en ce séjour,

Pour qu'on versât sur nous de deux tonneaux célestes
Des biens si passagers et des maux si funestes.
Mais d'autres animaux sont aussi malheureux:
Tout être éprouve ici des destins rigoureux.
L'homme ne tient-il pas à la nature entière?
Il est un composé des corps de la matière.
Voyez ces élémens en guerre et divisés,
Par leur choc éternel l'un à l'autre opposés,
La chaleur et le froid, et le sec et l'humide
Prêts à briser le frein qui les retient en bride;
Et vous vous étonnez du choc des passions,
Enfans séditieux de nos sensations?
L'homme étant le jouet de la vicissitude,
Joint à quelques vertus beaucoup de turpitude.
Si dans ce tourbillon il se change en effet,
Il ne pouvoit pas être impassible et parfait;
C'est de l'éternel seul l'attribut légitime.
Mais quel est le principe enfin qui nous anime?
Vous le voyez, tout corps vit par le mouvement;
Rien ne peut se mouvoir que par le changement.

Tandis que notre sort par nécessité change,
Nous ne pouvons jouir d'un bonheur sans mélange,
Nos parens, nos amis doivent naître et mourir,
Nous devons pleurer, rire, espérer et souffrir.
Mais pourquoi, direz-vous, l'homme est-il dans le monde?
Ces êtres qu'enfanta la nature féconde,
La chaîne qui descend de l'homme aux végétaux,
Du sublime Newton aux moindres vermisseaux,
De la profusion accidens nécessaires
Sont produits pour orner les plaines sublunaires;
Peut-être l'Éternel voulut qu'en ce séjour
Tout atome jouît de la vie à son tour.
Voyez dans vos jardins sous un tas de poussière
Les fourmis à l'écart creuser leur fourmilière,
Pourroient-elles penser que la faveur des Dieux
Créa pour les fourmis, l'eau, la terre et les cieux?
Sans les voir, en passant, le maître du domaine
Écrase sous ses pieds leur engeance hautaine.

L'auteur de la nature est au dessus des lois.
Il n'est point notre esclave, il est libre en ses choix;
Dans un des moins parfaits des univers possibles,
D'un bonheur passager il nous fit susceptibles.
S'il est des scélérats opprobres des humains,
Nous avons des Catons et des Marc-Antonins.
Soyons contens, ce monde à nos voeux doit suffire.
A moins que d'être enfer il ne seroit pas pire,
Répond le philosophe avec simplicité:
Pénétrez donc au fond de la difficulté;
Je veux savoir comment un Dieu juste, équitable,
Fait souffrir l'innocent ainsi que le coupable.
J'éprouve un sort affreux, mais l'ai-je mérité?
Et Dieu contre un mortel peut-il être irrité?
S'il est injuste, ô ciel! quelle pensée horrible!
L'ignorance ou l'erreur est mon lot infaillible.
Le mal ne peut venir d'un être tout parfait,
Quelle origine a-t-il? d'où vient-il? qui l'a fait?
Essayons cependant s'il n'est aucune route
Moins fertile en écueils pour nous tirer de doute.

Sup-

Supposez avec moi, sans toucher aux autels,
Que l'univers et Dieu sont tous deux éternels.
L'homme animal pensant et le reptile insecte
Sont tous deux composés d'une matière abjecte;
Cette imperfection n'a pu se démentir,
Et les êtres divers ont dû s'en ressentir.
Dès qu'on ne fait plus Dieu l'auteur de cet ouvrage,
Le mal est nécessaire et devient mon partage.
On ne m'entend donc point me plaindre ou murmurer,
Quand je vois la vertu gémir et soupirer,
Et le crime insolent dans sa cruelle ivresse
De son triomphe injuste accabler la foiblesse.
Sans doute un créateur s'y devoit opposer;
Mais Dieu jusques à nous ne peut se rabaisser,
Il borne son pouvoir à des lois générales,
A la fécondité dont ses mains libérales
Raniment l'univers dans son épuisement,
Au principe inconnu de ce grand mouvement
Qui pousse et qui retient dans sa course rapide
Ces globes enflammés qui nagent dans le vide.

En scellant ses travaux du sceau de sa grandeur,
Dieu seul de ce grand tout est le conservateur:
Les saisons et les jours, c'est lui qui les dispense;
Mais de lui jusqu'à nous l'intervalle est immense.
Peut-être la matière, indocile à traiter,
Rebelle à ses desseins a su lui résister.
Deux causes existant égales en puissance,
L'agent n'a pu sur l'autre emporter la balance;
De deux mauvais partis il lui restoit le choix,
Et sur le moins mauvais il a réglé ses lois.
Peut-être en me voyant étaler ce système,
Votre raison, Mitchel, n'y souscrit pas de même;
Vous cherchez l'évidence en ces sujets obscurs.
Mais l'art conjectural a-t-il des côtés sûrs?
La matière éternelle et pourtant imparfaite,
Loin de vous contenter, vous choque et vous arrête.
A ces objections que répondrai-je, hélas!
Aucun objet parfait ne me frappe ici-bas.
L'homme a contre l'erreur des armes offensives;
Mais ses opinions manquent de défensives.

Le mal est dans le monde, il n'est que trop certain;
On ne peut l'en bannir, on le déguise en vain;
Pour ne point voir en Dieu le promoteur du crime,
J'en charge la matière, elle en est la victime:
Je défends la bonté, l'honneur de l'Éternel;
Je puis mal deviner, sans être criminel.
Mais on me presse encor, on s'efforce à me dire
Que nous sommes heureux: hélas! je le désire,
Mais pour me le prouver, ne pleurez donc jamais,
Que je n'entende plus ni soupirs ni regrets.
Notre sort, me dit-on, ne paroît point étrange;
Dieu plaça les humains entre la brute et l'ange.
Je sais qu'aux animaux l'homme est supérieur,
L'ange est plus inconnu; mais je serois d'humeur
De laisser à Milton les anges et les diables;
Pour ce bisarre auteur sujets inépuisables.
On me répète encor que l'homme limité
Ne peut concevoir Dieu ni son immensité;

D'un point dans l'univers dont il a quelque indice,
Il juge en souverain de ce vaste édifice;
Ce qu'il critique enfin et qu'il appelle un mal,
Est admirable et bien conçu dans le total.
Je n'escalade point des lieux inaccessibles.
Le crime et la douleur sont des objets sensibles,
Je sais que mon esprit est très-foible et borné;
En suis-je moins à plaindre et moins infortuné?
Le vice est mon tyran, mes vertus sont restreintes;
Quel coeur assez cruel peut condamner mes plaintes?
La douleur me pénètre en déchirant mon corps,
Le chagrin de l'esprit use enfin les ressorts,
L'avenir me prédit des maux d'une autre espèce,
Dont la caducité menace ma vieillesse;
De périls renaissans, de maux environné,
Je suis dans des tourmens à vivre condamné.
Ah! quel mortel voudroit, dans la nature entière,
Renaître et parcourir de nouveau sa carrière?

Voilà la vérité: mais un docteur d'Oxfort
M'anathématisant vous dira que j'ai tort,
Qu'il sait tout, et qu'il peut, aidé de sa science,
D'un roi pyrrhonien accabler l'ignorance;
Il croit qu'en ce séjour on nous veut éprouver,
Que nous portons la croix afin de nous sauver,
Que l'ame au désespoir, contrite, infortunée,
De gloire dans les cieux se verra couronnée.

Mais sur trois millions à jamais réprouvés
A peine deux mortels en tout seront sauvés;
Puissiez-vous être admis parmi leur petit nombre!

Je hais, je vous l'avoue, un docteur dur et sombre
Qui veut que Dieu créa jadis le genre humain
Pour brûler dans le gouffre où gît l'esprit malin,
Et prétend me prouver par son jargon bisarre
Que mon maître est injuste autant que lui barbare.

Laissons cet insensé que l'erreur a séduit,
Des décrets éternels profondément instruit,
Dans ses égaremens, imbu de ses chimères,
Sans scrupule au Démon assigner tous ses frères;
Tandis que le bourru se plaît à disputer,
La modeste raison me condamne à douter.

D'un esprit curieux la vive intempérance
Croit par la conjecture aller à l'évidence;
Mais au lieu de pouvoir atteindre aux vérités,
Elle égare, elle induit en cent absurdités.
C'est le conte du pauvre accablé de détresses:
Pour sortir du besoin il chercha des richesses,
Un trésor qu'on disoit caché sous son foyer;
Mais il fut confondu d'y trouver du fumier.

A Breslau le 28 Décembre 1761.

LE
CONTE DU VIOLON.

Certain Monsieur Vacarmini,
Élève harmonieux de Monsieur Tartini, *)
Voyageoit pour se faire entendre
Par les trois quarts de l'univers.
Un beau jour produisant en Flandre
Lui, son violon, et ses airs,
Il se trouvoit en compagnie

*) Tartini, un des plus fameux violons d'Italie.

Où le monde ébahi de tant d'accords divers,
D'une exécution hardie,
Stupide admirateur de ses talens divins,
Redoubloit d'applaudir et de battre des mains.
Les concerts achevés, un étourdi l'aborde,
Lui dit: daignez à moi, comme à mes citadins,
Accorder une grâce .... ah! tout je vous accorde;
Ordonnez, dit l'artiste, elle est à votre choix..
De votre violon détachez une corde,
Et puisqu'il vous en reste trois,
Voyez si vous pourrez suppléer par vos doigts
Au défaut de la chanterelle.
Cette invention est nouvelle,
Dit l'autre, et pourtant je verrai
Comment je vous contenterai.
Sur trois cordes il joue, étend les doigts, démanche,
Et produit des accords doux et mélodieux.
Son auditeur plus curieux
Veut encore qu'on lui retranche
Une corde; il en resta deux.
Le joueur, comme on peut le croire,
S'en acquitta moins bien, cependant avec gloire.

Sur cèla le jeune insensé
Voulut qu'il n'en gardât plus qu'une.
Le pauvre artiste à bout poussé,
Lui joue à force d'art une chanson commune.
Alors l'importun sans façon
Détache la corde dernière :
Encor un air, mon bon garçon,
Çà, çà, je t'en fais la prière.
Mais l'instrument muet ne rendit plus de son.
Par ce conte, s'il peut vous plaire,
Apprenez, chers concitoyens,
Que malgré tout le savoir-faire
L'art reste court sans les moyens.

A Breslau le 28 de Décembre 1761.

LES
DEUX CHIENS ET L'HOMME.
Fable.

Deux gros mâtins acharnés à leur perte,
Rivaux de bâfre, irrités par la faim,

Se déchiroient pour saisir la desserte
Que certain gar jeta sur leur chemin;
Le sang couloit de leur gueule entr'ouverte.
Leurs cris aigus, leurs fiers aboiemens,
Frappoient au loin l'oreille des passans.
Certain quidam d'humeur dure et brutale
Voit leur combat, se saisit d'un bâton,
Tout en fureur, sans rime, ni raison,
A double tour de son tricot régale
Nos deux champions tout meurtris de ses coups;
Toujours criant, canaille quadrupède,
Roquets maudits, qu'on s'enfuie et qu'on cède.
L'un des mâtins bouillonnant de courroux,
Tout en fuyant lui dit: Seigneur féroce,
Médiateur impertinent qui rosse
Deux vrais héros, souviens-toi qu'ici-bas
Comme on l'entend chacun fait son négoce.
Nous autres chiens nous livrons des combats
Pour quelques os, et vous pour des États.
De vrais besoins entre chiens font les guerres,
Entre vous c'est l'orgueil et cent chimères.

DISCOURS

de

L'EMPEREUR OTHON

à ses amis après la perte de la bataille de Bédriac.

Approchez, mes amis. Les destins rigoureux
Inflexibles et sourds ont rejeté nos voeux;
C'est à vous, chers amis, que mon coeur se découvre.
Vous voyez sous vos pas l'abyme qui s'entr'ouvre,
(Rarement le bonheur est le prix des vertus,)
Vitellius triomphe et nous sommes vaincus.
Le dépit, la fureur empreints sur vos visages
M'annoncent le projet de venger mes outrages;
Je sais ce que promet votre insigne valeur;
Vous voyez le trépas sans en frémir d'horreur:

Si versant votre sang, si perdant votre vie,
Vous pouviez relever ma puissance avilie,
Vous le feriez, j'en ai des gages trop certains.
Mais Othon pourra-t-il approuver vos desseins?
Je fus ambitieux, je désirois l'empire:
Quel homme ne l'est pas? Je sors de ce délire.
Quoi! ce pouvoir fatal qu'on m'ose disputer,
Est-ce par votre sang qu'il le faut cimenter?
Et faudra-t-il souffrir pour le bien d'un seul homme
Que de ses propres mains Rome déchire Rome?
La patrie à nos yeux ne doit point succomber;
S'il faut que quelqu'un tombe, Othon seul doit tomber,
Ma mort terminera la discorde civile.
Au moins à cette fois je puis vous être utile,
En arrêtant d'un coup et les proscriptions,
Et les effets sanglans de vos divisions;
Tous malheurs qui du monde entraîneroient la perte.
L'image de ces maux à mes yeux s'est offerte,
Sur ce funeste objet je me suis consulté;
J'ai sondé les replis de ce coeur agité,

Il n'a pu soutenir cette affreuse pensée.
Perdant le souvenir de ma grandeur passée,
Accablé de débris, entouré de fuyards,
J'ai jeté sur la mort d'intrépides regards.
Que me ravira-t-elle ? un pouvoir peu durable,
Un bien qu'en l'acceptant je connus périssable,
Un bien que tout mortel doit quitter quelque jour.
Ah ! que Vitellius le possède à son tour.
Je veux, de quelque éclat dont brille sa victoire,
D'un ennemi vainqueur surpasser la mémoire ;
S'il s'achemine au trône à force de forfaits,
Je veux en le quittant vous combler de bienfaits.
Les Dieux m'en sont témoins, lorsque daignant m'élire,
Par vos soins généreux je parvins à l'empire,
Ma seule intention, mes désirs et mes voeux,
Étoient de rendre Rome et mes amis heureux.
Le Ciel qui me traverse et le Destin contraire
Détruisent maintenant ce projet salutaire.
Leur courroux n'a point su me ravir les moyens
De sauver mes amis et mes concitoyens.

Sans que Vitellius dans votre sang se baigne,
Je lui cède mes droits, qu'il triomphe et qu'il règne:
L'empire veut un maître, il n'en peut avoir deux;
Qu'il possède un pouvoir souvent si dangereux,
Et quoiqu'usurpateur, désormais magnanime,
A force de bienfaits qu'il efface son crime,
Et prépare aux Romains des destins fortunés.
Des mains de ces cruels contre vous acharnés
Demain par mon trépas j'arracherai les armes..
Mais quels cris, quels sanglots, et quel torrent de larmes?
Serai-je hélas! l'objet de ces vertueux pleurs?
Je suis trop fortuné, j'ai règné sur vos coeurs;
D'un désespoir mortel vos fronts portent le signe:
D'amis si généreux Othon se rendra digne.
Dans un pouvoir sans borne à mes soins confié,
Je conservois un coeur sensible à l'amitié.
Un simple citoyen eut l'ame assez hardie
Pour dévouer ses jours au bien de la patrie;
Si Décius fournit un tel trait de grandeur,
Que n'attends-tu donc pas, Rome, d'un Empereur?

C'est lui qui pour l'État doit présenter sa tête,
Pour conjurer l'orage et calmer la tempête:
Othon, né citoyen, doit ses jours à l'État;
Il vous les doit à vous, s'il n'a le coeur ingrat.
Le danger est l'épreuve où brille une ame ferme;
Au sort inexorable elle prescrit un terme.
On ne mesure point le règne des héros
Par d'inutiles jours coulés dans le repos:
Je n'ai que trop vécu, si l'univers publie
Le vertueux motif qui termine ma vie;
Si l'on dit que voyant l'État près de périr,
Othon pour le sauver consentit à mourir.
Amis, sans balancer en ce péril extrême,
Courez chez le vainqueur, c'est mon ordre suprême.
Je vous rends votre foi, je vous rends vos sermens.
Le tems presse, fuyez, profitez des momens;
Pour la dernière fois que je vous vois paroître.
Obéissez encor aux lois de votre maître.
J'approche de ma fin, je ne suis déja plus:
En quittant de mes sens les fragiles tissus,
Le coeur rempli de vous, ma dernière pensée,
Ma dernière prière à nos Dieux adressée,

Sera qu'après ma mort ils daignent dignement
Payer votre tendresse et votre attachement,
Et que vous accordant un sort toujours prospère,
Ils fassent envers vous ce qu'Othon n'a pu faire.
Vous bénirez mon sort; la mort n'est point un mal,
Le genre humain lui paye un tribut général.
Heureux celui qui peut, quittant cette demeure,
Du sceau de la vertu sceller sa dernière heure!
Si notre esprit s'éteint au moment du trépas,
Il n'est plus de douleurs, de soins, ni d'embarras;
Si le coup qui détruit cette fragile trame,
N'est point assez puissant pour atteindre à mon ame,
Je trouverai des Dieux aux pervers peu connus,
Dieux rémunérateurs de nos foibles vertus.
Adieu, je vais quitter ma dépouille mortelle,
Et jouir dans les cieux d'une gloire éternelle.

Fait à Strehlen le 1 Décembre 1761.

DISCOURS

de

CATON D'UTIQUE

à son fils et à ses amis avant de se tuer.

Nos malheurs sont au comble, ô jour que je déteste!
De ta grandeur, ô Rome! il n'est rien qui te reste.
Ah! de tes demi-Dieux les immortels travaux,
Le fruit de tes combats, le sang de tes héros,
Ce pouvoir tant accru par ta valeur féconde,
Sur le débris des rois, sur l'empire du monde,
Le prix de ta vertu, celui de tes succès,
Vont d'un brigand heureux couronner les forfaits.
Un de tes propres fils, dénaturé, perfide,
Enfonce dans ton sein son glaive parricide;
Ce fer dont tu l'armas contre tes ennemis,
L'ambitieux César en perce tes amis.

Il

Il dévoue aux forfaits les vertus d'un grand homme;
S'il est héros en Gaule, il est tyran dans Rome:
Ce cruel destructeur de notre liberté
Contre un sénat de rois citoyen révolté,
Bouleverse l'État, l'attaque, le déchire;
Tout tombe, tout périt, la république expire.
Et nous vivons encor? et nous sommes témoins
Des crimes que n'ont pu conjurer tous nos soins?
La vertu combattoit pour la cause commune;
Les lois étoient pour nous, pour César la fortune:
L'univers est soumis aux fers des scélérats.
Qu'il règne le cruel sur des Catilinas,
Dignes d'accompagner sa pompe triomphale.
O héros immolés aux plaines de Pharsale!
O manes généreux des derniers des Romains!
Du fond de vos tombeaux, de ces champs inhumains,
Où sans distinction repose votre cendre,
A mes sens éperdus vos voix se font entendre:

„ Quitte, quitte, Caton, ce séjour détesté
„ Où le crime insolent détruit la liberté;
„ Jouet infortuné des guerres intestines,
„ Vole t'ensevelir sous nos tristes ruines.„
Oui, vengeurs malheureux de nos augustes lois,
Caton ne sera point rebelle à votre voix;
Mais sauvons nos débris épars sur ce rivage,
Qu'ils voguent loin des bords où dominoit Carthage,
Loin du joug qu'un tyran voudroit leur imposer.
Alors de mon destin je pourrois disposer.
Et toi, mon seul espoir, à qui je donnai l'être,
Que je laisse en mourant sous le pouvoir d'un maître,
Fuis les lieux corrompus, le séjour profané
Où ce vainqueur répand son souffle empoisonné;
D'un tyran orgueilleux fuis l'aspect effroyable,
Cherche en d'autres climats un ciel plus favorable,
Et te maintenant libre en ce siècle odieux,
Souviens-toi des vertus dont brilloient tes ayeux.

Que ton coeur en conserve un souvenir modeste,
Et loin de t'opposer à ce destin funeste,
Qui renverse l'Etat en détruisant ses lois,
Laisse aux Dieux irrités leur vengeance et leurs droits.
Sans chagrin, sans douleur vois expirer ton père;
Bénis, bénis le jour qui finit ma misère.
Je veux d'un front serein m'élancer à tes yeux
Des fanges de la terre au temple de nos Dieux;
Dans cet asile saint, la gloire et la justice
Abreuvent la vertu d'un torrent de délice;
Là je retrouverai Pompée et Scipion,
Et ces héros dont Rome a consacré le nom.
Oui, César, à ma mort tu porteras envie;
Un illustre trépas va couronner ma vie.
Véritable Romain, libre, et maître de moi,
Je préfère la mort à vivre sous ta loi.
Il est temps, finissons; donnez-moi mon épée:
Du sang des citoyens elle n'est point trempée,
Mon sang est le premier qui la fera rougir.
Mais quoi? .... tenteroit-on de me désobéir?
Forme-t-on des complots? qu'enferme ce mystère?

Ah! timides amis, que prétendez-vous faire?
Croyez-vous m'empêcher de terminer mon sort?
Il est mille chemins pour courir à la mort,
Ils me sont tous ouverts, ma mort est nécessaire.
Voulez-vous donc livrer votre ami, votre père,
Vivant et désarmé dans les bras du vainqueur,
Le défenseur des lois à leur perturbateur,
Un vrai républicain au tyran qui le brave?
Caton ornera-t-il son triomphe en esclave?
Ah! tels étoient les fruits de votre aveuglement.
Détestez vos erreurs, pensez plus noblement.
Le sage avec mépris voit la mort sans la craindre.
Louez mon action, gardez-vous de me plaindre:
Quand on voit sa patrie et ses amis périr,
Un lâche y peut survivre, un héros doit mourir.

Fait à Strehlen le 8 Décembre 1761.

ALLÉGORIE.

Deux voyageurs jeunes et curieux
De l'orient parcouroient divers lieux.
On leur apprend qu'une grotte enchantée,
Depuis long-temps des peuples respectée,
Se trouvoit là; pleins d'admiration,
Ils vont la voir, mais sous condition.
Car mon lecteur saura qu'en la caverne
Nul curieux n'osoit porter lanterne;
Sombre en étoit le ténébreux séjour,
Et l'enchanteur surtout craignoit le jour.
Jamais lueur n'en éclaira l'interne.
S'il avenoit que quelque impertinent
Osât léser cette règle absolue,
Aveugle étoit, d'abord perdoit la vue.
On en faisoit plus d'un conte étonnant,
Propre à tourner une tête innocente;
Car rien ne gagne aussi vîte à l'instant
Que la terreur d'une sainte épouvante.
Nos étrangers vont selon ce traité,
Sans éclairer leur démarche tremblante,

Dans l'antre sourd braver l'obscurité.
(Mais que ne peut la curiosité ?)
Tout en entrant, l'un dit à son confrère :
„ Ceci sent l'art d'un grand magicien.
„ Que de beautés cette caverne enserre ?
„ J'aime le grand et l'extraordinaire.
„ Vois-tu ce jaspe, et remarques-tu bien
„ Ces chapitaux au dessus des colonnes?
„ Ah! quels trésors! c'est de l'or le plus fin.
„ Cette corniche à palmes et couronnes,
„ Quel bel ouvrage et quel riche dessein?„
Son compagnon considère, examine :
Le préjugé lui troubloit le cerveau,
(Ce n'est pas-là, direz-vous, du nouveau,)
Il pense voir tout ce qu'il examine.
Après qu'en soi longuement il rumine,
„ Ces chapiteaux, dit-il, ne sont point d'or,
„ Mais bien d'argent ; ces colonnes encor,
„ Sont de lapis, et ces grandes statues,
„ Tout à l'entour dans ces niches reçues,
„ Sont du plus clair et transparent cristal.„
„ Oh! tu rêves, dit l'autre, ou tu vois mal:
„ De l'argent là sont visions cornues.„
Le partisan de l'argent, très-brutal,
Soutient sa cause, en gros mots se querelle ;

L'entêtement, la colère s'en mêle;
On jure, on peste, on veut avoir raison,
Et le bon sens n'étoit plus de saison.

Tout en criant on regagne la rue,
Du peuple sot l'imbécille cohue
Accourt, s'attroupe: et bientôt disputant
Entre les deux champions se partage;
Tel est pour l'or, un autre pour l'argent.

Parmi ces fous il se rencontre un sage:
Ce n'est pas trop de ce monde l'usage;
Mais il y fut; de vous dire comment,
Mon chroniqueur n'en rend point témoignage.
Il soupira de la mystique rage
Qui s'emparoit des esprits échauffés,
Car ils étoient pareils aux fous fieffés.

Bien informé du point de la dispute,
Le sage veut lui-même examiner
D'enchantement ce qu'on vient de prôner.
Sans dire mot il part, il exécute
Tout doucement l'entreprise sans bruit;
Sous son manteau il cache une lanterne,
Il voit la grotte, il entre, il y discerne
Tout aussi loin que sa lumière luit,
Ne trouve point colonnes ni statues,
Chapiteaux d'or, les beautés apperçues.

„Je vois, dit-il, des roches toutes nues,
„ Ouvrage brute où rien ne ressent l'art,
„ Tel que partout la grossière nature
„ En a produit comme il plait au hasard.
„ Sublime objet de fraude et d'imposture,
„ O grotte! il faut que tu restes obscure,
„ Tu n'as de prix que par l'illusion.„
Vers son logis il reprit son allure,
Point aveuglé ne fut, on nous l'assure,
Point ne fronda la superstition,
Monstre et tyran du sublunaire empire.
Il fut garder au fond de sa maison
La vérité, sans daigner la produire.
Ah! cher lecteur, il avoit bien raison.
L'erreur se cache, elle craint et redoute
L'éclat brillant dont luit la vérité:
Un seul rayon qui perce dans sa voûte,
En éclairant sa sombre obscurité,
Met imposteurs et dupes en déroute.

Fait à Breslau ce 23 Fév. 1762.

FACÉTIE

AU

SIEUR D'ALEMBERT,

grand géomètre, indigné contre le frivole plaisir de la poésie.

Amans des filles de mémoire,
Surchargés des lauriers et couverts de la gloire
Qu'Apollon distribue à ses chers favoris,
Abjurez désormais vos célèbres écrits.
L'oracle des hautes sciences
Toisant de son compas les accens de vos voix,
A de son tribunal prononcé vos sentences ;
Tremblez et respectez ses lois.
Peintre de la nature, harmonieux Homère,
Qui chantes les Troyens et les Grecs et les Dieux,
Agissant, combattant, entretenant la guerre
Où périssent Priam et ses fils malheureux,

A quoi servent ta force et ta noble harmonie,
Tes tableaux enchanteurs, tant de traits de génie
Qui jusques à nos jours ont ravi tes lecteurs ?
Un barbare, fameux chez les calculateurs,
Perché sur un nuage à côté d'Uranie,
Confond tes sots admirateurs,
Et prétend voir dans son grimoire
Que tu n'étois qu'un sablier.
Au pays des badauds la mode est de l'en croire,
Et dût-il te calomnier,
Nos bons Grecs à rabat qui tremblent pour ta gloire,
Sont près de la sacrifier.
Je vous plains tous les deux, Théocrite et Virgile,
Vous qu'inspiroient jadis les Grâces et l'Amour,
Quand ils vous dictoient tour à tour,
Sur le ton simple de l'idylle,
Ces vers qu'avec plaisir on relit chaque jour,
Ces tableaux si rians d'un asile champêtre,
Ce ruisseau près duquel couchée au pied d'un hêtre
Phyllis caresse ses moutons.
Les tendres sentimens que Lycidas sent naître

Ne nous font après tout connoître
Que d'amans ingénus les douces passions,
Sans un seul mot d'algèbre ou de géométrie,
De courbes ou d'équations.
Quelle étoit votre frénésie?
Il nous faut des calculs et des solutions.
O sublimes esprits! desquels la noble audace
D'un vol d'aigle perça le vaste champ des cieux,
Vous franchîtes l'immense espace
Qui sépare à jamais la race
Des enfans des mortels du trône où sont les Dieux.
Sachez, Pindare, et vous Horace,
Qu'insensible à vos chants les plus mélodieux,
La farouche philosophie
Traite l'enthousiasme et l'ode de folie,
Et leurs auteurs de furieux.
Que vous dirai-je? o tendre Ovide!
Vous dédiâtes l'art d'aimer
A la Divinité de Gnide,
Mais vous ne pûtes présumer
Que la fécondité d'une Muse fluide
Vous feroit des Gaulois un jour mésestimer:

Que n'alliez-vous chez eux consulter un
Druide?
Il vous auroit appris que l'art de les charmer
Consiste à renoncer au Dieu qui vous possède,
A courir, arpenter sur les pas d'Archimède.
O secret des beaux vers inconnu jusqu'à
nous!
Comment s'est-il donc fait que tant d'illustres
fous,
Pensant que leur génie enfantoit des merveilles,
Consacrèrent leurs soins, leurs travaux et leurs
veilles
A peindre les objets qu'enserre l'univers,
A toucher, émouvoir, et plaire par leurs vers?
De ce goût suranné l'on abolit la mode.
Un rabbin newtonien réforme notre code;
Des poudres du calcul au bout de l'occident
Le Parnasse a vu naître et sortir son tyran.
Tout se confond, tout change, il n'est rien
qu'il conserve,
Il foule sous ses pieds la poétique verve.
Chez lui, jeunes auteurs, recevez des leçons:
Plus d'images en vers, ni de comparaisons;
Son austère rigueur en seroit offensée,
Et sa prolixité sensiblement blessée.

Que désormais vos vers soient durs et décharnés,
D'*a* plus *b* minus *x*, et de calculs ornés.
Au lieu de travailler sur des sujets épiques,
Mettez en beaux sonnets les sections coniques.
Pour amuser un roi d'ennuis toujours muni,
Que sur un vaudeville un des chantres lyriques
Lui détonne au Pont-neuf le calcul infini.
S'il vous faut captiver le coeur d'une maîtresse,
Ne lui dépeignez point la peine qui vous presse;
Sans vanter son esprit, ses charmes, ses appas,
A toiser tous ses traits employez le compas,
De leur proportion comparez la mesure,
Et puis laisser errer la vague conjecture:
Vous ferez un ouvrage et physique et profond,
En vers, comme en faisoient Musschenbroeck et Newton.
Dans des cerveaux brûlés jadis la fable éclose
Enfanta les vains Dieux de la métamorphose;
Improprement donna le nom de Jupiter
A l'espace infini qu'on appelle l'éther,

Par Venus désigna la seconde nature,
Bacchus étoit le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaste, armez-vous de rigueur:
Extirpez tous ces Dieux, fantômes de l'erreur;
Rejetez le sens clair de leur allégorie,
La vérité voilée est à demi flétrie.
Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans les roseaux,
Philosophe solide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.
O l'excellent secret de plaire et de charmer!
Flairez, flairez l'encens qui va vous enfumer.
Aux hautes régions le voyez-vous paroître,
Au sourcil refrogné ce sombre géomètre
Applaudir en bâillant à ce genre nouveau,
Digne de son aride et stérile cerveau,
Donner au rimailleur de ces doctes sornettes
Le titre fastueux de premier des poëtes?
Pour acquérir ce nom par de hardis essais,
Des algébriques vers ébauchons quelques traits;
Leur charme lèvera le fatal anathème
Que la haute science a lancé contre nous.

En faveur de ce théorème
Nous nous concilierons tous.

Théorème.

Apprenez qu'en tous les triangles,
Si l'on réunit les trois angles,
Ils seront égaux à deux droits.

Démonstration.

A la figure en deux endroits
Vous tracerez des parallèles;
Doctement comparez entr'elles
Les différentes sections,
Et au moyen d'équations
Toujours deux angles droits résulteront d'icelles.

Id quod erat demonstrandum.

A Dittmansdorf le 3 d'Août 1762.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

après l'affaire de Reichenbach.

Hé bien voilà ces postillons,
Vous les voulez, je les envoie.
Puissent-ils de nos camps et de nos pavillons
Reconduire chez vous le plaisir et la joie;
La vive et saillante gaîté,
Compagné de votre bel âge!
Puisse le récit non flatté
D'un assez léger avantage
Rétablir la sérénité.
Le calme et la tranquillité
Dans votre ame abattue après un long orage!
Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin
D'un pénible et vigoureux siège;
Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le destin
Dans certain combat clandestin
Nous a su garantir du piège
Que

Que l'implacable Autrichien
Nous tendoit en mauvais chrétien.
Vraiment ce n'étoit pas la peine
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût instruit;
Jamais ni Condé ni Turenne
Pour si petits exploits ne firent si grand bruit,
Le politique, d'une ame hautaine
Vous soutiendra qu'on est réduit
A nourrir d'espérance vaine
Le public aveuglé fait pour être séduit.
A *** ainsi *** le mène
Du Canada jusqu'en Ukraine;
Qui sait le tromper, le conduit.
Pour moi qui n'ai jamais reçu cet évangile,
Je ne prétends point par l'erreur
Abuser lâchement en scélérat habile
La confiance et la candeur
D'un peuple frivole et facile.
Ah! fasse d'un ciron qui veut un éléphant;
J'aime la vérité, le vrai seul est charmant.
Je ne veux point de bruit, de pompe solennelle,
Pour immortaliser le succès d'un moment.
Ce sujet, Marquis, me rappellé

Ce trait d'un Suisse goguenard :
Il mangeoit gras, c'était carême ;
Un orage survint avec un bruit extrême.
Certain dévot, maître cafard,
Au front sournois, à l'oeil hagard,
Lui dit, vous excitez la céleste colère.
L'autre s'écrie en vieux soudard.
Grand Dieu, que de fracas! épargne ton tonnerre,
Ce n'est qu'une omelette au lard.

Mes vers vous expliquent mes pensées sur les postillons que vous avez vus arriver à Berlin. Il est bon de se réjouir d'un grand malheur que nous avons évité; cependant, mon cher Marquis, il y a loin de ce point à une fortune entière; et pour vous parler tout-à-fait naturellement, je crois que nous aurons encore une crise avant la réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout ceci ce qu'il plaira au hasard, à la destinée, ou à la providence; car certainement tous les trois, ou l'un d'eux a plus de part aux événemens du monde que la prévoyance des hommes. Je vous laisse faire vos petites réflexions philosophiques sur cette matière obscure et impénétrable; si vous y faites

quelque heureuse découverte, vous me ferez plaisir de me la communiquer. En attendant je vous prie, mon cher Marquis, de ne me point oublier.

A Péterswalde 19 Août 1762.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

sur

son Timée de Locres qu'il lui avoit envoyé.

Dans la fleur de mes ans je m'occupois d'Ovide,
Ou je suivois Renaud dans le palais d'Armide,
Et lorsqu'un poil naissant ombragea mon menton
Je pris goût pour Sophocle, Horace et Cicéron;
Plus mûr j'étudiai César dans son allure,
Leibnitz et Gassendi, mais surtout Épicure.
A présent, cher Marquis, que l'âge injurieux
Énervant ma vigueur grisonne mes cheveux,

Epicure. Ah! here is the Secret. Lucretius was his Tutor.

Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,
J'ai choisi pour hochets ces scélérats de prêtres ;
La folle ambition de ces faquins mitrés ,
La luxure et l'orgueil de ces fronts tonsurés
Amuse en m'irritant ma pesante vieillesse.
Je m'emporte en voyant la honteuse foiblesse
De lâches souverains sous la tiare rampans
Par bassesse embrasser les pieds de leurs tyrans.
Je me gausse des saints et ris de leurs reliques;
Je plains l'aveuglement des querelles mystiques,
Bavardage idiot, futile jeu de mots
D'imposteurs révérés, pour abuser les sots.
Le cerveau tout rempli de leur saint brigandage,
Je reçois, cher Marquis, votre élégant ouvrage.
Un plus sage que moi n'auroit pu différer
De se jeter dessus et de le dévorer;
Mais mon esprit tout plein de bulles, de vigiles,
De Docteurs, de martyrs, d'interdits, de conciles,
De ce fatras inepte, indigne et mensonger,
Doit, Marquis, pour vous lire avant tout se purger.

Attendez, s'il vous plait, que ces folles chimères
Sortant de mon cerveau dégagent ses viscères,
Et que mon esprit pur et net de ces erreurs
Se prépare à se joindre à vos admirateurs.
Avant que l'Orion annonce la froidure,
Suspende les torrens et glace la nature,
En lecteur diligent, au métier aguerri,
J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury:
Alors, en renonçant à la théologie,
Je me vouerai, Marquis, à la philosophie,
Et retrouvant en vous la belle antiquité,
J'irai dans votre sein puiser la vérité.
Nous examinerons la nature des choses;
Remontant par degrés à leurs premières causes,
Nous verrons avec Lock combien sur notre corps
La méchanique influe et règle ses ressorts;
Et comment notre esprit, si fier dans sa carrière,
N'est qu'un effet brillant des lois de la matière.
Mais, hélas! cher Marquis, pour remplir ces projets,
Il faut voir refleurir l'olive de la paix.
Les Muses, on le sait, redoutent les alarmes,
Leur chaste troupe fuit le tumulte des armes;

Si leur temple s'entr'ouvre au désir des héros,
C'est dans des jours sereins, à l'ombre du repos:
Mais dans des champs sanglans, parmi la barbarie,
Mars même iroit en vain courtiser Uranie.
Nos yeux ne sont frappés que d'objets inhumains,
Détestables effets des troubles des Germains,
Fruits de l'ambition et des haines des princes,
Qui pensant conquérir, désolent les provinces.
L'Europe tout en feu va se bouleverser:
Parmi ces chocs affreux comment peut-on penser?
De tant d'événemens le cours prompt et rapide
M'entraîne vers Bellone en m'éloignant d'Euclide;
Dans l'agitation de ce flux et reflux
Il faut rendre le calme à mes sens éperdus.
Vous direz, rappelant un exemple à votre aide,
Qu'on vit à Syracuse un certain Archimède,
Tandis que Métellus et la fleur des Romains
Sur ces murs écroulés se frayoient des chemins,

Qui demeurant tranquille et maître de lui-même,
Au fond de son jardin résolvoit un problème.
J'estimerois bien plus ce sage indifférent,
Si chargé de la ville et du commandement,
Accablé de travaux, rempli d'inquiétudes,
Il eût malgré ces soins pu suivre ses études.
Moi, dont l'esprit pesant et peu développé
Par un objet unique est long-temps occupé,
Il faut, pour qu'en détail ma raison le digère,
Ne la point surcharger de plus d'une matière.
Je n'ai point en naissant eu des bienfaits du ciel
Un génie étendu, sublime, universel:
C'est pourquoi prudemment je me borne et resserre
Dans les confins marqués de mon étroite sphère.
Vous, formé, né, mûri sous le ciel provençal,
Loin des sombres frimats d'un climat glacial,
Doué d'un esprit vaste, ingénieux, facile,
Vous nous supposez tous pétris de même argile,

Et croyez comme vous que nous nous élevons
D'un vol audacieux aux hautes régions.
Non, Marquis, les esprits n'ont pas la même trempe;
Si l'un peut s'élever, le plus grand nombre rampe;
Pour un Jules César quel nombre de Varus?
Et contre un seul Virgile il est cent Mévius.
Des dons les plus exquis la nature est avare,
Le médiocre abonde et l'excellent est rare.
Conservez les beaux dons qui vous sont départis.
Grand nombre de mortels sous les sens abrutis
Végettent beaucoup plus qu'ils ne pensent et vivent,
Et sans réflexions leurs jours vides se suivent.
L'image qu'imprima sur eux le créateur
Du temps qui ronge tout sent le bras destructeur,
Supportez leurs défauts en plaignant leurs misères;
Encor qu'abâtardis, songez qu'ils sont vos frères.
N'exigez jamais d'eux des progrès violens,
Qui passent à la fois leur force et leurs talens:

Ne les mesurez point selon votre opulence,
Rapprochez-les plutôt de vous par indulgence.
Ainsi, si vous daignez m'accorder quelque temps,
Malgré tous les travaux aussi durs qu'importans
Qui demandent mes soins et ceux de mon armée,
Je vous promets dans peu d'avoir lu le Timée.

Ces vers se ressentent, mon cher Marquis, du temps où ils sont produits. J'ai des soucis politiques, des inquiétudes militaires, des tracasseries de finance, enfin une multitude d'occupations désagréables qui m'obsèdent. Mes vers vaudroient peut-être un peu mieux, s'ils avoient été enfantés dans un temps plus tranquille; ils seront toujours bons pour l'usage que vous en ferez. Quiconque n'écrit pas comme Racine, devroit renoncer à la poésie. Mais on dit que les poëtes sont fous; voilà mon excuse. Vous m'avouerez que cette folie n'est pas dangereuse pour le public, surtout lorsque le poëte ne violé pas le monde pour lire ses ouvrages, qu'il ne fait des vers que

pour s'amuser, et qu'il est le premier à rendre justice à son foible talent. J'aimerois mieux, je vous l'avoue, faire à présent un beau et bon traité de paix qu'un poëme épique, et au défaut de cela, battre bien serré les Autrichiens, plutôt que de composer une ode comme Rousseau. Vous en seriez content aussi, je le crois bien. Cependant il faut avoir patience, laisser agir les causes secondes, puisque nous ne pouvons remonter aux premières, et plier sous le joug des événemens qui ne dépendent en vérité aucunement de notre prudence. Adieu, mon cher Marquis; laissez-moi mes inquiétudes, conservez pour vous une tranquillité inaltérable, et soyez sûr de mon amitié.

A Péterswalde le 22 Octobre 1762.

VERS

faits pour être envoyés par un Suisse à certaine Demoiselle ULRIQUE dont il étoit amoureux.

Je vois ici comment on prend des villes;
Leurs défenseurs, pareils à des Achilles,
Mènent grand bruit et nous résistent bien;
Ces beaux exploits, en lauriers si fertiles,
Toujours cruels, ne me touchent en rien.
J'aimerois mieux le beau secret de prendre
Un jeune coeur enclin à se défendre,
Surtout lui plaire et par mon entretien
Faire passer mon amour dans le sien.
A mon avis cet art est difficile;
Je le croirois toutefois plus utile
Que les travaux funestes des guerriers
Couverts de sang, de fange et de lauriers.
Quel triste jeu d'abymer des murailles,
Vieux monumens d'habiles ouvriers,
De s'acharner dans le fort des batailles
Et de causer nombre de funérailles!

Que si j'étois auprès de vos foyers,
Je l'avoûrai, j'aurois plutôt envie
De m'occuper à procurer la vie,
En retirant des cachots du néant
De l'univers un futur habitant.

S'il se pouvoit que celle que j'adore,
En concourant à ma félicité,
De son beau sein quelque jour fît éclore
Un rejeton de ma fécondité,
Ce trait parfait ajouteroit encore
A ses vertus, qu'on ne peut trop priser;
C'est, croyez-moi, (soit dit sans métaphore)
Le vrai moyen de s'immortaliser.
Le Dieu d'hymen autorise ces gages.
Le bien de voir croître et multiplier
N'est point celui de ces ames sauvages,
Des Iroquois et des antropophages;
C'est un plaisir qu'on peut concilier
Avec les moeurs que prescrivent les sages,
Et la vertu doit le justifier.

Voilà pourquoi Mars, ce Dieu si terrible,
Me vit révêche, inexorable et sourd,
Quand il voulut m'engager à sa cour;
Vous le savez, mon coeur tendre et sensible

Sous vos drapeaux et sous ceux de l'Amour
S'étoit naguère enrôlé sans retour.
Ce Dieu charmant m'a tenu lieu de père;
Dans son école à Paphos, à Cythère,
De ses secrets il daigna m'informer:
Retenez bien, dit-il, que l'art de plaire
Doit en tout temps précéder l'art d'aimer.
Il me montra son arsenal, ses armes;
Je ne vis point des tonnerres d'airain,
Mais de beaux yeux brillans de mille charmes,
Dont la tendresse exprimoit quelques larmes,
Et qui des Dieux feroient l'heureux destin.
Tous ses sujets vivent en assurance:
Leurs travaux sont exempts de violence;
Attentions, sentimens délicats,
Soupirs, doux soins, égard et complaisance,
De tendres vers écrits sans embarras;
Pour leurs exploits, ce sont baisers de flamme,
Qui font couler la volupté dans l'ame,
Qu'il faut sentir, mais qu'on n'exprime pas.
Vous le voyez, j'ai l'ame trop humaine
Pour me complaire au danger, à la peine,
Que dans les camps au Dieu Mars départis
Egalement souffrent les deux partis.

Habitant doux des rives d'Hippocrène,
Toujours soumis à ma belle, à ma reine,
Je voudrois fort, si j'avois à choisir,
En lui donnant recevoir du plaisir.

A ce propos, ma divine maîtresse,
Je vous dirai le mot d'un ancien;
Russe n'étoit, non plus qu'Autrichien:
Homo sum. „ Dieu me fit homme, ainsi je m'intéresse
„ Aux biens, aux maux de toute notre espèce.„

A Dittmannsdorf 1762.

AUTRE ÉPITRE

pour l'amoureux Suisse.
Réponse à Demoiselle ULRIQUE.

Ah! que j'estime les monarques,
Surtout lorsque c'est vous qui les faites parler!
Oui, s'ils pouvoient vous ressembler,
Les cours n'entendroient plus la voix des Aristarques
En vaines plaintes s'exhaler;

La vérité dans ses remarques
N'auroit rien à dissimuler ;
Ces rois auroient le don de plaire,
Et l'art plus précieux de régner sur les coeurs ;
Par-là cent fois supérieurs
A tout souverain arbitraire
Qui sur un peuple tributaire
Établit son pouvoir à force de rigueurs.
Mais votre empire est doux, votre ame est débonnaire, gracious kind
Vous m'avez subjugué, mon joug est volontaire,
Et ce seroit pour moi le comble des malheurs,
Si jamais le destin contraire
Entreprenoit de me soustraire
A la douce rigueur de mes fers enchanteurs.
Tandis que grand nombre d'esclaves,
Foulés par le sceptre des rois,
S'efforcent vainement de rompre leurs entraves,
Pour se gouverner à leur choix ;
Tandis que le peuple de Corse,
Toujours obstinément se ranime et s'efforce
A briser les fers des Génois ;
Mon coeur ne veut d'autre avantage

Qu'à vos attraits de rendre un éternel hommage,
Et pour vous, ma Divinité,
Je renonce à ma liberté,
D'un Suisse le seul héritage,
Qui fait des humains en tout âge
La suprême félicité.
Idole de mon coeur, vous l'ame de mon ame,
Vous détruisez en moi l'esprit républicain.
J'abhorrois autrefois le nom de souverain.
Que le conseil des cent de nos Bernois me blâme,
Que l'esprit du grand Tell dans son tombeau s'enflamme,
Qu'il m'appelle parjure, esclave de Tarquin,
Vous serez, quoiqu'il me réclame,
Souverain de mon destin.
Prenez donc désormais les rênes de l'empire
Sous ces auspices fortunés.
Songez, en me voyant à vos pieds prosterné,
Que des Brutus, ces forcenés,
Détestant à vos yeux le stoïque délire,
Je serai, j'en fais le serment,

Fi-

Fidele et dévoué jusqu'au dernier moment
Au monarque nouveau que mon coeur vient
d'élire.

A Dittmansdorf. Août 1762.

ENCORE UNE ÉPITRE
du Suisse au cabinet de Mademoiselle ULRIQUE.

Recevez, charmant cabinet,
Ce tas de rimes insensées;
Désormais confident secret
De mes amoureuses pensées,
Soyez prudent, sage et discret.
Combien je vous porte d'envie!
Vous êtes dans l'appartement
De celle par qui vivement
Mon ame en extase est ravie;
Vous la voyez à tout instant,
Elle vous touche en écrivant.
Si par un beau trait de magie

Je me pouvois pour un moment
Transformer à ma fantaisie,
Je serois, non en Silésie,
Mais à Berlin assurément
Le cabinet de mon amie.
La nuit, lorsqu'elle dormiroit,
Toujours vigilant auprès d'elle,
Je me tiendrois en sentinelle ;
Lorsqu'elle se réveilleroit,
L'objet premier qu'elle verroit,
Ce seroit son amant fidelle.
Si le matin elle traçoit
Sur moi, bureau, quelque billet,
Je baiserois, brûlant de zèle,
Cette main si blanche et si belle.
Qu'avec plaisir je porterois
Ce beau sein de neige et d'albâtre!
Qu'amoureusement idolâtre
Doucement je le presserois ;
Que si j'osois je lui dirois
Tout ce qu'Antoine à Cléopatre
A dit sur de pareils sujets.
Que j'aurois de cuisans regrets,
Si trop vîte et sans me rien dire
Elle achevoit trop tôt d'écrire ;

Mais du moins en me refermant
Elle toucheroit son amant;
Cette faveur sans conséquence
Pour moi seroit d'un prix immense.
Au lieu de ce bruit sourd que fait
En se fermant tout cabinet,
Je m'écrîrois, C*** vous adore,
Et sitôt qu'on me heurteroit,
Je le répéterois encore.
Mais la triste réalité,
A l'oeil plein de sévérité,
Dissipe de ma douce ivresse
La fiction enchanteresse,
Et de colère transporté,
Je me trouve ici rejeté
Dans un camp loin de ma maîtresse.
Je le vois, la félicité
N'est pour nous qu'un aimable songe:
Il vaut donc mieux, tout bien compté,
Être trompé par le mensonge
Qu'éclairé par la vérité.

A Dittmannsdorf. Août 1762.

D'UN SUISSE.

A la Divinité mère du tendre Amour,
J'osois, me recueillant un jour,
Du fond d'une antique chaumière,
Adresser humblement ma dévote prière;
Je lui disois tout doucement:
O Déesse aimable! en qui brille
Ce qu'on imagina jamais de plus charmant,
Je vous en conjure ardemment,
Daignez protéger votre fille;
C'est votre sang, votre famille,
C'est de l'aimable Cupidon
La compagne et la soeur cadette;
C'est elle dont l'amour, dit-on,
En m'embrasant me fit poëte,
Dont vous connoissez bien le nom,
Qui rime richement en ique;
Sur elle répandez, versez sur ses destins
Tous les biens que des Dieux la faveur magnifique
Peut distribuer aux humains:

Qu'autant qu'elle est charmante et belle,
Elle soit, s'il se peut, aussi tendre et fidelle;
Que ni l'absence ni le temps
N'éteignent dans son coeur de nos feux innocens
La flamme pure et mutuelle,
Ainsi que vos appas digne d'être immortelle.
Qu'elle connoisse bien le coeur
D'un certain Suisse qui l'adore,
Qui passe jour et nuit à compter chaque aurore
Dont l'éclat importun differe son bonheur.
Puissiez-vous, ô Vénus! acceptant mon hommage,
Bénir le destin qui l'engage
A former ce noeud solennel!
Et puisse-t-elle enfin dans cette union sainte,
En n'éprouvant jamais de la lune d'absinthe
N'y goûter pour toujours que la lune de miel.

A Péterswalde. Septembre 1762.

ÉPITRE

à

MA SOEUR DE BRONSWIC.

Qu'il est des plaisirs pour tout âge.

Dans le monde, ma soeur, tout ce qui naît périt.
Une éternelle loi tour à tour y proscrit
Ces générations qui constamment renaissent,
Et sous la main du temps aussitôt disparoissent.
Si la rapidité d'un si prompt mouvement
Ne se fait pas pour nous sentir à tout moment,
C'est qu'on fait chaque jour une perte insensible,
Que chaque homme, entraîné par quelque soin pénible,
Ou rempli d'un dessein dont l'espoir le séduit,
Laisse échapper le temps qui loin de nous s'enfuit.

Mais à peine le cours de deux lustres s'achève,
Que nos jours écoulés paroissent moins qu'un rêve.
Quand l'âge irrévocable a sillonné nos fronts,
Alors nos yeux surpris découvrent ses affronts.
Comment a disparu le feu de ma jeunesse ?
De mes sens enchantés l'impétueuse ivresse,
Ce fonds inépuisable et fertile en desirs,
Ces ailes pour voler de plaisirs en plaisirs ?
J'existe, et cependant je ne suis plus le même.
O vérité cruelle, humiliant problème,
Qui dévoilant les lois de la fatalité
Aggrave encor mes maux par leur nécessité!
Offusqué des vapeurs de la misantropie,
Las de perdre en détail les restes de ma vie,
Au point de renoncer à l'espoir du bonheur,
L'amour propre aussitôt s'empare de mon coeur ;
De ce flatteur adroit le discours me console.
Appaise, me dit-il, ce murmure frivole,
Écart séditieux de tes sens révoltés ;
Tu perdis moins de biens qu'il ne t'en est resté.

Le printemps de tes jours fait place à leur automne,
Flore en fuyant tes pas te confie à Pomone;
Tu promettois jadis, à présent tu produis,
Et dépouillé de fleurs, tu dois porter des fruits.
Dans ta maturité la raison te décore;
Ton goût, ton jugement, vient à peine d'éclore:
Ce fil guida jadis Aristide et Platon
Trajan, les Antonin, Titus et Scipion.
Que la raison t'éclaire en cet affreux dédale
Où l'intérêt, l'orgueil, l'envie et la cabale
S'empressent d'égarer tes pas mal assurés.
Elle sauva tes jours de périls entourés.
Ta jeunesse a bien pu jeter des étincelles;
Compare leur éclat, leurs beautés peu réelles,
A la sagesse enfin, à ce don précieux
Dont Minerve elle-même a fait trophée aux cieux.
J'entendois son discours en répandant des larmes.
Amour, me faudra-t-il renoncer à tes charmes,

Disois-je, et faut-il donc qu'insensible à jamais,
Mes organes usés rejettent tes bienfaits?
Mais cent plaisirs nouveaux s'offrent à ma pensée,
Plus vrais, plus assortis à ma course avancée.
Plions, puisqu'il le faut, sous les lois du destin;
Du couchant d'un jour sombre embellissons la fin;
Près de frapper au but d'une pénible course,
Cherchons pour nos désirs encor quelque ressource;
Couronnons-nous des fleurs du tendre Anacréon;
J'en veux le front paré traverser l'Achéron.
Jusqu'au temps où des morts le nocher me réclame,
Que la sérénite se maintienne en mon ame.
Je renonce au fracas de ces plaisirs fougueux,
Si peu satisfaisans et toujours dangereux.
Vous, molle oisiveté, chansons, douceurs futiles,
Je vous quitte en faveur d'amusemens utiles.

Je vis avec les morts; leurs doctes monumens
A d'austères leçons joignent les agrémens.
Au coin de mon foyer, tranquille et solitaire,
Je converse avec Lock, Tacite, ou bien Homère.
Si quelque sage vient, je me plais à l'ouïr;
Les talens sont un bien dont l'esprit doit jouir.
Mes organes flattés des sons de l'harmonie
Chérissent tous les arts qu'a produits le génie;
J'aime sur le théâtre à voir Sémiramis
Frémir au souvenir de ses crimes commis,
Ou dans les murs pompeux qu'elle élève à Carthage,
L'amoureuse Didon, dans l'excès de sa rage,
Pour un amant ingrat, mais qui sut la toucher,
Abandonner le trône et courir au bûcher.
Je me plais dans les traits de la vive peinture
Des sentimens qu'en nous a gravés la nature;
Surtout si le poëte a l'excellent secret
De nourrir, d'échauffer, d'accroître l'intérêt,
D'exciter la terreur, d'augmenter mes alarmes,
De m'attendrir au point de répandre des larmes.

Si je n'habite plus cette orageuse cour
Où tant d'illusions environnent l'amour,
Un sentiment plus fin, plus noble et plus solide,
De ce bonheur perdu sait remplacer le vide.
O divine Amitié! présent chéri des cieux!
Ce n'est que dans ton temple où vivent les heureux.
J'ai connu le bonheur depuis que dans mon ame
Tu daignas allumer cette pudique flamme;
Ton doux contentement n'est jamais combattu
Par les étroits devoirs qu'impose la vertu.
C'est toi, fille du ciel, dont l'appui secourable
Du déclin de mes jours rend la fin supportable
Par le coeur dont ta main m'a rendu possesseur.
Ce noble sentiment vous l'éprouvez, ma soeur.
Ce coeur que je chéris, quel est-il? c'est le vôtre;
Lui seul il me suffit, je renonce à tout autre,
Qui volage, indiscret, habile à m'imposer,
De la vertu se pare afin d'en abuser.

Je trouve tout en vous, esprit, vertu, tendresse,
Et l'indulgent support qu'exige ma vieillesse ;
A vous à coeur ouvert je puis me confier.
Quel malheur quand d'amis il faut nous défier!
On sent, on vit en eux, c'est un autre soi-même ;
J'existe doublement dans une soeur que j'aime.
Que la jeunesse, aveugle en ses égaremens,
Se livre au tourbillon de ses plaisirs bruyans ;
Que de cent nouveautés la lanterne magique
Réveille son ennui d'un sommeil léthargique ;
Je vois sans l'envier prospérer ses beaux jours.
J'ai pour calmer mes maux trouvé d'autres secours ;
Vous avez vu, ma soeur, jusqu'où s'étend leur nombre.
Ainsi, sans que les ans me rendent morne ou sombre,
Des faveurs que sur moi le ciel daigna jeter,
En bornant mes désirs, je suis me contenter,
Votre amitié, ma soeur, en est la principale.
C'est un bien qu'à mes yeux aucun autre n'égale.

Daignez me conserver ce trésor précieux
Et de tous les mortels je suis le plus heureux
Que m'importe dès-lors que mes sens s'affoiblissent,
Que mon ardeur s'éteigne et mes cheveux blanchissent?
Je renonce à l'amour, j'embrasse l'amitié,
Et loin d'être à mes yeux un objet de pitié,
Sans redouter du temps l'irréparable outrage,
J'ai su trouver, ma soeur, des plaisirs en tout âge.

A Potsdam le 15 de Février 1765.

A

mes neuveux les Princes

FRÉDERIC ET GUILLAUME

DE BRONSWIC.

Que tout mortel hélas! facilement s'abuse,
Quand la passion le conduit!
L'illusion, l'erreur l'amuse,
Ce qui le flatte le séduit.

J'ai soutenu que la vieillesse
Alors qu'elle a proscrit l'amour, les jeux, les ris
Et les grâces de nos esprits,
Se consoloit par la sagesse.
Chimères d'un vieux radoteur,
Mal-adroit, ennuyeux, sophiste,
De la perte de son bonheur
Tout étourdi, rêveur, et triste.
Quoi! son orgueil blessé veut dans sa folle ardeur
Elever un trophée à sa propre foiblesse?
Ah! croit-il dénigrer par son ton de docteur
La foule des plaisirs dont jouit la jeunesse?
Tes beaux jours se sont écoulés,
Sur les ailes du temps les plaisirs envolés;
Par le fatal pouvoir de la vicissitude
Abandonnant ton corps à la décrépitude.
En perdant tous tes sens tu viens hors de saison
Vanter les vains progrès qu'aura faits ta raison.
Pour moi, plus franc et plus sincère,
Je porte avec ingénuité
Un hommage tout volontaire
Au trône de la vérité;

Je prens en pitié la sagesse
Qui choisit pour son fondement
Un corps tout usé de vieillesse.
Notre gaîté, notre tristesse,
Tout nous vient ou de l'âge ou du tempérament;
Quand on n'a plus l'esprit volage,
Quand on n'a plus de sentiment,
C'est malgré soi que l'on est sage.
Il n'est point de Nestor austère à nous transir
Qui ne rappelle avec plaisir
Les jours de sa naissante aurore,
Et qui ne brûle du désir
De retourner, s'il peut, encore
Sous l'empire charmant de Vénus et de Flore.
Ses regrets importuns vous doivent avertir
Que malgré lui, par impuissance,
Il renonce à la jouissance
Des bienfaits que vous possédez.
Les destins rigoureux ont de plus décidé
Qu'il n'en garderoit point la plus frêle espérance.
Vous voyez donc, mes chers neveux,
Que votre âge est le seul où l'on peut être heureux.

Usez de ce trésor avec poids et mesure :
Partout l'abondante nature
Vous fournit des plaisirs nouveaux.
Le Ciel en dépit des dévots
Prodigue ses faveurs aux enfans d'Épicure,
Et la volupté la plus pure,
Comme une immense mer en répandant ses flots,
Les désaltère de ses eaux.
De sa liqueur enchanteresse
Abreuvez-vous, jeunes héros ;
Mais gardez-vous de son ivresse.
On ne sent pas dans la chaleur,
Dans le transport, dans le délire
Des passions que l'on respire,
Jusqu'où peut aller leur fureur.
Croyez-en mon expérience.
Associez la tempérance
Aux goûts de ces plaisirs charmans.
Vous êtes dans votre printemps,
Et le conseil de la prudence
Est de vous ménager pour en jouir long-temps.
Les destins ont borné les facultés de l'homme ;
Le prudent seul, bon économe,
En garde encor pour ses vieux ans.

Ce

Ce n'étoit pas ainsi que d'une voix tremblante
J'exerçois ma Muse naissante
A chanter, jeune encor, les succès de l'amour;
Le temps, de sa main mal-faisante,
D'une voix naguère brillante
Éteint le charme sans retour.
Adieu gaîté, plaisir, et santé florissante;
Le sort inexorable et sourd
S'obstine à vouloir dès ce jour
Que la raison, cette pédante,
Sur mon esprit règne à son tour.
Vous voyez maintenant quelle est la différence
De l'hiver de nos ans et de l'adolescence;
L'une jouit de tout, l'autre n'use de rien.
Selon le sentiment d'un fameux moraliste,
Le jeune est un fou gai, le vieillard un fou triste;
Cependant le Leibnitien
Dans l'école à grands cris obstinément persiste
A soutenir que tout est bien.

A Potsdam le 20 de Février 1765.

ÉPITRE

sur le trop et le trop peu,

à

MADAME DE MORIAN.

O vous! qu'en mon printemps je connus sous le nom
De la folâtre Tourbillon,
Est-ce vous qui voulez dans une cour polie
Que les disciples d'Uranie,
Le compas à la main, du trop et du trop peu
Vous marquent le juste milieu?
Rappelez-vous ces temps où sans philosophie
Un tissu de plaisirs enchaînoit votre vie,
Où sans souci du lendemain,
Vous confiant aux soins de la naissante aurore,
Vous saviez qu'à chaque matin
Pour vous elle feroit éclore,
Avec les riches dons de Flore,
La foule des plaisirs naissans sous votre main.
Ah! trop aimable créature,

Que vous étiez, Morian, gaie et sage autrefois,
Vous qui teniez de la nature
L'inépuisable fonds d'une joie si pure,
Qui sans jamais blesser les lois
Dont la pudeur fixa le choix,
Vous laissoit savourer le plaisir sans mesure;
Par quel enchantement est-ce donc que je vois,
Qu'en quittant les sentiers où marchoit Épicure,
Vous voulez qu'une raison mûre
Pèse les plaisirs à son poids.
Toute erreur, croyez-moi, dont l'attrait nous sait plaire,
Vaut mieux que le triste flambeau
De la raison qui nous éclaire.
Et qu'apprendrez-vous de nouveau
Par l'oeil de la raison qui voit tout sans bandeau,
Sinon qu'en général ce que le monde enserre,
Tout n'est que vanité, séduction, chimère?
Nous sommes ici tous sous la sujétion
Du sceptre de l'illusion.
Choisissons donc la plus aimable,
Et qu'avec son air vénérable
L'importune réflexion
N'arrive qu'au sortir de table.

Allons, mettons à part toute prévention:
Trouveriez-vous hors de saison,
Que si je rencontrois un plaisir sur ma route,
Ma main le cueillît sans façon?
Vous me répondriez sans doute
Que votre serviteur l'a fait avec raison.
Retournez donc aux jeux, aux ris, à l'allégresse,
Aux hochets de votre printemps;
Qu'ils remplissent tous vos momens,
C'est le conseil de la sagesse.
Et sur le trop et le trop peu
Du temple d'Epidaure interrogez les Dieux,
Vous apprendrez par leur prêtresse,
Que tout paroît trop peu dans la verte jeunesse,
Et tout est trop quand on est vieux.

Fait au mois de Mars 1765.

Vers récités à Sans-Souci à la

DUCHESSE DE BRONSWIC

par une actrice déguisée en bergère, qui l'invitoit à voir une comédie préparée pour elle.

Les Nymphes, les Sylvains de ces épais bocages
Viennent vous offrir leurs hommages,
Rustiques, ingénus comme eux.
Ah! daignez recevoir de nous, grande Princesse,
L'encens qu'on brûle à la Déesse
Protectrice de ces lieux.
Vous remplirez surtout nos voeux,
Si par votre extrême indulgence
D'un moment de votre présence
Vous daignez honorer nos danses et nos jeux.
Sitôt que vous serez sous notre toit champêtre,
Il va transformé vous paroître
Comme celui de Philémon,

Dont des Dieux le souverain maître
En temple changea la maison.

A

L'ABBÉ BASTIANI.

Croyez, Abbé, qu'un front tondu
Ne perd rien lorsqu'on lui confère
Ce bonnet par le haut fendu
Que tout moine et tout sot révère ;
Ce bonnet vous est déjà dû,
Et je regarde cette affaire
Comme un problème résolu.
Ah! qu'on dit bien mieux son bréviaire
Lorsqu'on tient de bons revenus!
Les trésors de la terre entière
Sont destinés pour les élus.
Vous avez le bonheur de plaire
Au vieux successeur de saint Pierre,
Que Luther prend pour l'antichrist;
De plus vous êtes favori
De la Déesse de Cythère.

L'un doit vous décorer un jour
De la pourpre de ses apôtres,
Et la mère du tendre Amour
Attend de vous qu'à votre tour
Vous décoriez le front des autres.

A Potsdam en 1766.

Vers de la levrette Diane

à la

PRINCESSE DE PRUSSE.

Une chienne en ce jour vous donne un grand exemple.
J'ai mis au monde deux petits;
Tout curieux qui les contemple,
Les trouve comme moi beaux, bienfaits et gentils.
Soyez marraine à leur baptême;
Et mes voeux seront accomplis,
Si, Madame, dans peu vous en faites de même.

Signé *Diane.*

A Potsdam ce 30 de Novembre 1767.

AU

BARON DE POELLNITZ,

sur sa convalescence.

Ah! vous voilà, mon vieux Baron,
De retour des bords du Cocyte
Et du redoutable Achéron,
D'où le nocher du noir Pluton
Renvoya votre ombre maudite,
En contrebande, au doux canton
Que votre serviteur habite.
Vous fîtes frissonner Caron;
Il craignit tout pour Proserpine,
Femme de réputation,
Qui n'aime point qu'on la badine;
Il sait que vous avez le don
De turlupiner du bon ton
Amis, parens, voisin, voisine.
Tout l'enfer étoit attentif,
Comme il apprit votre venue;
Tisiphone en fut éperdue,
Minos même en parut craintif;

Tous deux avec un ton plaintif
Ils vinrent chez le noir monarque ;
En pleurant ils dirent: „ Seigneur,
„ Ne souffrez point que dans sa barque
„ Caron passe un perturbateur,
„ Qui des mortels le persifleur,
„ Seroit ici notre Aristarque ;
„ Renvoyez-le en tout honneur,
„ Bien vîte, et s'il se peut sans langue.
„ Car si là-haut en belle humeur
„ Il jase, pérore, ou harangue,
„ Nous allons mourir de douleur
„ Des traits perçans de ce railleur.
Ayant reçu cette requête,
Pluton fit un signe de tête;
L'enfer en parut ébranlé,
Mégère en rit par ironie,
Et le Baron fut exilé
Au fin fond de la Germanie.
Demeurez donc chez les vivans;
Ils sont de bonne compagnie,
Moins cruels et plus endurans
Que ce Pluton que je renie ;
Et de vos propos médisans
Ils connoissent depuis long-temps

Le sel attique et la folie.
Restez donc toujours confiné,
Vieux Baron, sous notre tropique,
En vous gardant de la colique.
Déjà par Minos condamné,
Attendez, damné pour damné,
Que sa majesté diabolique,
Pour ragoûter l'engeance inique
De son grand peuple infortuné,
Peuple pervers à coeur de roche,
Lui serve un jour pour déjeûner
D'un chambellan cuit à la broche,
Bien apprêté, dûment offert
Par les marmitons de l'enfer.
Jusqu'au temps que le jour approche
Où vous irez chez Lucifer
Passer joyeusement l'hiver,
Dans un reste de jouissance
Réveillez votre médisance.
Vous n'irez que trop tôt là-bas
Auprès de l'infernale engeance;
Ne hâtez pas votre trépas.
Et que gagneriez-vous au change?
Ici vous vivez comme un ange,
Chacun vous porte sur les bras.

Dans l'enfer un vieux satirique
Est plongé par un vieux Démon
Au fond d'une chaudière antique,
Et bout aux eaux du Phlégéton
Dans sa cuve mélancolique :
On lui donne pour compagnon
Juvenal, ou bien Hamilton.

Tout ceci, Baron, vous engage
A ne point hâter ce voyage.
Jouissez donc; comme à crédit,
Des jours heureux que dans votre âge
Le Ciel encor vous départit.

Fait à Berlin 1767.

A la

PRINCESSE AMÉLIE.

Dans un réduit philosophique
Daignerez-vous prendre un soupé,
Très-simple, et même un peu rustique?
L'hôte de vous seule occupé,
Sait que d'un apprêt magnifique

Votre esprit sage et méthodique
Ne seroit que très-peu frappé.
Il compte y voir à votre suite
Les deux Grâces de votre cour,
La Duègne dont le mérite
Près de vous fixa son séjour,
Et la Nymphe de notre mère,
Qui brava Stockholm et Cythère,
Et voulut à perpétuité
Conserver sa virginité:
Mais ne cherchez point, dès l'entrée
D'un asile purifié
D'orgueil et d'une morgue outrée,
La troupe imbécille et dorée
De courtisans qui font pitié.
Les convives que j'ai priés
Sont la Joie en tout modérée,
Avec la divine Amitié.
Puissent ces compagnes aimables
Être toujours inséparables
Chez vous, chez moi, dans tous les temps,
Et de leurs faveurs délectables
Adoucir nos derniers momens!

A Berlin ce 31 Décembre 1767.

PROLOGUE DE COMÉDIE.

ACTEURS:

Les neuf Muses.

Trois parlent dans le dialogue: les autres avec leurs attributs ne font qu'acte de comparition. Celles qui parlent sont:

Melpomène.

Calliope et

Thalie.

Melpomène.

Notre gloire est donc éclipsée,
Mes soeurs, que deviendra notre antique grandeur?
Le mérite supérieur
D'une auguste princesse au double mont placée
Ternit notre splendeur.

Calliope.

Nos talens partagés sont réunis en elle,
Mes soeurs, elle est universelle.

En naissant tous les Dieux la comblèrent de dons ;
Apollon la doua de ce puissant génie
Sublime créateur de nos productions ;
Le Dieu du goût, suivi du Dieu de l'harmonie,
Lui départirent leurs présens ;
Minerve couronna tant de divers talens
En y réunissant sa divine sagesse.
Mais que redoutez vous? Ce n'est pas tous les ans
Que le Ciel peut former pour l'exemple des grands
Un modèle parfait d'une auguste Princesse ;
Et quand par ses bienfaits signalés, éclatans
Le ciel aux mortels s'intéresse,
On peut leur céder sans bassesse.

Melpomène.

Cédons à ses vertus, malgré moi j'y consens ;

Calliope.

Ses mains d'un vaste État ont gouverné les rênes :
Tous ses sujets étoient heureux ;

Elle essuyoit leurs pleurs, elle allégeoit leurs peines,
Elle étoit l'objet de leurs voeux ;
Et ces mains dont la force étayoit un empire,
A l'égal d'Amphion en maniant la lyre
Savoient apprivoiser les sauvages humains;
Thèbes auroit pu voir par ses accords divins
Ses murs long-temps détruits soudain se reproduire.
Dans ses vers aisés et coulans,
Je dois vous l'avouer sans feindre,
On trouve de ces traits frappans
Auxquels nous ne pouvons atteindre.

Melpomène.

Et pourquoi donc nous obliger
A comparoître devant elle ?
Des beautés que notre art recèle
Rien pour elle n'est étranger.
Ah! si je m'en croyois, ...

Calliope.

Imitez mon zèle ;
Ce jour se doit solenniser.
Si les efforts de l'art que nous pouvons produire,

Sont insuffisans pour l'instruire,
Nous pouvons du moins l'amuser.
Momus aux traits de la folie
Mêlant le sel attique et la vive saillie,
Causoit dans le banquet des cieux
Ce rire inextinguible où se livrent les Dieux;
De Momus nous avons la rivale en Thalie,
Même fonds de gaîté, mêmes propos joyeux.
Revêts tes brodequins, ma soeur, je t'en supplie;
Que la satire sur tes pas
Anime tes portraits d'un noble badinage;
Les sots sont placés ici-bas
Pour les menus plaisirs du sage.

Thalie.

Je suis toute éperdue, et sens mon corps trembler;
A l'aspect imposant d'une illustre Princesse
Sais-je si je pourrai parler? . . ,
Mais enfin, sans plus me troubler,
Domptant la frayeur qui m'oppresse,
Je puis sans me déshonorer,
Mes soeurs, moi seule lui montrer

Ce

Ce que dans le fond de son être
Elle n'a pu jamais ni trouver ni connoître,
Les vices, les défauts des vulgaires humains,
Le ridicule, la sottise,
Faux pas et tours de balourdise
Dont le monde fécond nous produit des essaims.
Et si je vous parois encor trop circonspecte,
C'est crainte de mes nourrissons;
Il est dur d'ennuyer les grands que l'on respecte,
Par de maussades histrions.
Ah! tout dégénère au Parnasse,
Les Roscius et les Barons
Etoient ma véritable race;
Ceux que vous allez voir en sont les avortons:
Et quoique par mes jeux je n'ose me promettre
Un suffrage bien mérité,
Puisque le sort en est jeté,
Avancez, mes bâtards, il est temps de paroître.

ÉPITRE

contre

MESSIEURS LES ECORNIFLEURS,

en grec

PHILOCOPROS.

Ah! quelle insupportable engeance
Que ces traitans, que ces commis,
Vrais excrémens de la finance,
Brigands que l'enfer a vomis!
Sans les voir, je bâille d'avance
En traçant leurs noms ennemis.
Pour des vers remplis d'élégance
Quel nom discordant que Boué,
Par Apollon désavoué;
Ma plume refuse d'écrire
Ces mots, vrai jargon de l'enfer
De Wurm, van Zanen ou **;
Mon oreille en est le martyre,
Ces noms seuls servent de satire.
Mais voyez les originaux
Chargés du fatras de leurs baux,

Griffonné de leur écriture ;
Les voilà-t-il pas, échauffés
Par l'intérêt et par l'usure,
Qui me salissent de l'ordure
Du change, de contrats biffés,
De grimoire, de tablature,
De billets signés, parafés,
Et de leur banque qui m'ennuie.

Les sottes gens, la sotte vie,
Je me consume et je maigris
Pour qu'un tour de nécromancie,
Que le juste Ciel leur dénie,
Mette leurs billets *al-pari*.

O plats revendeurs de carotte!
De la gloire à jamais proscrits,
Connoissez-vous les Aristote
Les Locke, ou du moins les La Mothe?
Non, grace à vos pesans esprits,
Vous ne lisez point leurs écrits ;
Votre séquelle famélique
Ne trouve de puissant attrait
Qu'aux règles de l'arithmétique ;
Pousser à quinze l'intérêt,
Entasser, c'est votre logique.

Venez, Messieurs du bois, venez;
Les sages du Péloponèse,
(Soit dit sans qu'il leur en déplaise)
N'avoient l'esprit si raffiné
Que vous, débitant votre thèse:
„ L'argent donne au plus hébété,
„ Dites-vous, de l'habileté.„
Ah! Messieurs, je me pâme d'aise
Aux rayons de votre clarté;
Quelle abominable fadaise,
Digne de l'immortalité!
Quel est ce seigneur débonnaire?
C'est le grand fléau des brasseurs;
Les étriller est son affaire,
Ils sont fripons, ils sont voleurs;
On le croit, mais c'est un mystère
Du plus fin des écornifleurs.
S'il suce ardemment le vulgaire,
C'est qu'il croit, suivant ses docteurs,
La pauvreté très-nécessaire
Pour le maintien des bonnes moeurs.
Ah! sort des rois, sort des humains,
Quel destin bizarre et baroque
Me fourra parmi ces vauriens!
Quand leurs propos, leurs entretiens,

Quand en eux enfin tout me choque ;
Ah ! falloit-il quitter pour eux
Ces héros que mon coeur invoque,
Et ces chants si mélodieux
D'un Homère qui nous enflamme,
D'un Virgile qui touche l'ame,
Parlant le langage des Dieux,
Pour les cris d'un tripot infame ?
Fuyons promptement vers ces bois
Où les Muses dictent leurs lois,
Où ces neuf filles de mémoire
Remplissoient mon coeur autrefois
Du brûlant désir de la gloire.
Mes crimes doivent s'expier ;
J'abjure mes erreurs sans peine ;
J'irai dans les eaux d'Hippocrène
Me plonger, me purifier.
Là, sombre et dur financier,
De ta fange et de tes ordures
Je nettoierai les souillures.
Pour toi, pourris dans ton bourbier.
Oui, j'en jure par le Permesse,
Et par toi, divin Apollon,
Que de Plutus la folle ivresse
N'offusquera plus ma raison,

Et que rejetant ce poison
Je te célébrerai sans cesse
Dans la demeure enchanteresse
Que j'obtiens au sacré vallon.

Fait à Berlin 1765.

ÉPITRE à VOLTAIRE.

De Chaulieu l'épicurien
Je n'eus point en don le génie,
Mais la goutte qui me retient
Sur mon grabat à l'agonie,
Vient par sa généalogie
De la même dont fut atteint
Cet aimable Sybaritain.
Je vois que par détail il faut quitter la vie
Ou plutôt ou plus tard, les ressorts sont usés;
L'un ne digère plus, l'autre a les yeux blessés;
De sourds et de perclus la gente moribonde
Transportent en ballots par bonne occasion

Leur gros bagage en l'autre monde,
Jusqu'à la dissolution
Qui rassemble le tout dans le séjour immonde.
Pour moi je sens déjà crouler le bâtiment;
Mes pieds estropiés perdent leur mouvement;
Couvert de mes débris, je me fais une fête
Que de maux conjurés l'implacable tempête
Par hasard jusqu'en ce moment
Ait encor épargné ma tête.

ÉPITRE

sur ma convalescence.

O brillant rayon d'espérance!
O divine convalescence!
Tu finis ces momens affreux
De maux, de tourmens, de souffrance;
Tu délivras un malheureux
Des supplices que lui prépare
La douleur, ce tyran barbare,
Pour lui rendre l'éclat des cieux.

J'éprouvois de cent maux le mélange bizarre ;
Je sentois les tourmens des gouffres du Ténare ;
Alecto s'attachant à mon corps décharné,
Sur un triste grabat me tenoit enchaîné.
Tout ce que des tyrans raffinés dans les vices
Ont jamais inventé de plus cruels supplices,
Ces monstres de mes maux barbares artisans
Les exerçoient sans interstices
Sur mes membres perclus à peine palpitans.
La nature à mes yeux paroissoit se soustraire
A mes organes défaillans,
Animés d'un souffle précaire.
Je semblois isolé dans ce triste univers.
Ce qui peut soulager, ou consoler, ou plaire,
Devenoit impuissant dans ces tourmens d'enfers.
Quinze fois le soleil fournissant sa carrière,
Au globe qu'il attire a rendu la lumière,
Quinze fois sur son char d'ébène marqueté
La nuit a répandus sa sombre obscurité,
Sans que le doux sommeil vînt clore ma paupière :
Ma vigueur affoiblie à tant de maux cédoit ;
Des fantômes confus dérangeoient ma pensée,

Mes sens étoient vaincus, et mon ame éclipsée
Dans peu m'abandonnoit.
Près des bords d'Achéron, de la barque fatale,
Un vrai fils d'Esculape, armé pour mon secours,
M'arrache avec effort de la rive infernale,
Et vient de prolonger mes jours.
Santé, que l'on ne connoît guère
Dans les plaisirs, les jeux, les ris,
Et qu'insulte souvent la vigueur téméraire,
C'est ta privation qui fait sentir ton prix.
O moment enchanteur! ô seconde naissance!
Je revis donc pour mes amis.
Un moment m'a rendu l'espoir, la jouissance
De tous les biens auxquels les mortels sont admis.
Je vous reverrai donc, momens remplis de charmes.
O soeur! à qui mes maux ont coûté tant de larmes,
O soeur! mon espoir, mon appui,
Vous m'écrivez: mon mal a fui.
Ah! si je vis, si je respire,
Si je suis délivré de mon cruel martyre,

Amitié, doux lien si peu connu des rois,
C'est à toi seul que je le dois.
Encor je jouirai de votre amitié tendre;
Je pourrai resserrer ces fidelles liens,
Vous voir, vous parler, vous entendre,
Profiter de vos entretiens.
A quoi pourrois-je plus prétendre?
Ce sont-là mes suprêmes biens.
Et vous beaux arts qui dans tout âge
Couronnez le bonheur du sage,
Malgré tous les assauts que l'enfer en courroux
M'a livrés dans sa sombre rage,
Relevé du tombeau je vis encor pour vous.
Mont révéré, mont où j'honore
Les chastes filles d'Apollon,
Je pourrai te revoir encore,
Et baissant ma lyre d'un ton,
Au lieu de célébrer l'aurore,
Et l'appareil pompeux d'un beau soleil levant,
Je saurai destiner mon chant
A vanter la douceur d'un soleil qui colore
De ses derniers rayons les rives du couchant.
Ainsi nous peignons les images
Des objets qui frappent nos sens.
Lorsque j'étois dans mon printemps,

Je ne pouvois chanter que les amours volages;
A présent je gémis des funestes ravages
Des soucis, des maux et des ans.
Tout doit se succéder, chaque chose a son temps.
Mais aux noires vapeurs ne soyons point en proie:
Nos jours ne durent qu'un moment;
Si ce moment est plein de joie,
Il s'écoule plus doucement.
Vivons autant que va le fuseau de la Parque.
J'oublie et Caron et sa barque.
Illusions, douces erreurs,
Semez encor de quelques fleurs
Le bout de ma longue carrière,
Et que la volupté me fermant la paupière,
Sur mon tombeau verse des pleurs.
Ainsi, sans que mon ame éprouve des terreurs,
Tranquille entre les bras de la philosophie,
De l'hiver de mes ans supportant les rigueurs,
Je verrai s'écouler les restes de ma vie,
Et j'attends sans peur qu'Atropos.
Tranchant mon fil de ses ciseaux,
Change soucis, douleurs et peines,
Erreurs, projets et grandeurs vaines,
En éternité de repos.

Le 3 Avril 1770.

ÉLÉGIE

A

MA SOEUR AMÉLIE,

pour la consoler de la perte de Mademoiselle

HERTEFELD.

Rarement en nos voeux le destin nous seconde.
Les biens avec les maux sont mêlés dans ce monde:
Jupiter, de ses deux tonneaux,
Sans qu'à nos souhaits il réponde,
Les verse sur nous à grands flots.
Rien n'est stable ici-bas, tout se métamorphose;
On naît, on s'affoiblit, le temps nous décompose,
Et ces mutations, ces changemens divers
Sont les effets de cette cause
Qui renouvelle l'univers.
Si vous éprouvez des revers,

Si le bonheur vous fuit quand le destin se change,
Songez au moins, ma soeur, que les Dieux en échange
Ont orné votre esprit des plus précieux dons,
Et qu'à moins de vous faire un ange,
Ils n'ont pu vous donner plus de perfections.
Mais quel que soit l'heureux partage
D'esprit, de vertus, de grandeur,
Dont vous possédez l'avantage,
Dans ce haut degré de splendeur
Qui ne souffre aucun parallèle.
Vous demeurez enfin mortelle,
Comme nous sujette au malheur.
Il n'est, ma soeur, pour se défendre
Contre les caprices du sort,
Que de s'y préparer, de savoir les attendre,
De résister à leur effort.
Mais vous êtes frappée en un endroit sensible;
Votre amitié ressent un mal irrésistible.
O malheur! pour jamais il faut vous séparer
D'un coeur auquel le vôtre avoit pu se livrer.
O jeune Hertefeld! l'éclat de votre aurore,

Qui dans mes sens glacés ranimoit le plaisir,
N'a pu fléchir, ni radoucir
La mort qui lentement vous mine et vous dévore:
Je vois son fer tranchant moissonner vos appas;
Tandis que vos amis, que Berlin vous honore,
Vous vous échappez de nos bras.
Les grâces, la beauté, nos soupirs et nos larmes,
N'ont donc pu vous fournir des armes
Contre les assauts du trépas?
Telle une tendre fleur à peine encor éclose
Étale en nos jardins son coloris brillant;
Mais rose elle a le sort qu'éprouve toute rose,
Elle se fane en un moment.
Des destins rigoureux l'arrêt irrévocable
Marqua les bornes de nos jours,
Et Némésis inexorable
Attend l'instant inévitable
Pour qu'un coup de ciseaux tranche à jamais leur cours.
O mortel aveuglé! mortel plein d'imprudence!
Trop ébloui du merveilleux,
Enivré du plaisir, privé de prévoyance,
Tu formes insensé de ridicules voeux,

Tu comptes de remplir un long amas d'années
Par des prospérités l'une à l'autre enchaînées.
Dans ce tableau qu'un rêve à tes yeux vient offrir,
Tu te crois habitant des îles fortunées;
Mais un pouvoir fatal règle tes destinées.
Tu ne vis que pour voir souffrir,
Te plaindre, gémir, et mourir.
Après avoir perdu tout ce que ton coeur aime,
Ton tour vient, tu péris toi-même.
Voilà comment l'illusion
Disparoît au flambeau qu'allume la raison.
Le sort du genre humain au vrai, tel qu'il existe,
De maux et de chagrins rempli,
Seroit plus funeste et plus triste
Sans l'aide et le secours du bienfaisant oubli;
Avec une éponge il efface
Des maux les plus cuisans jusqu'à la moindre trace;
Par lui le souvenir en est même aboli.
Rien n'est fait pour durer, le bien et le mal passe.

Mais, ma soeur, si le temps peut calmer la
douleur,
S'il bannit à la fin le désespoir, l'horreur
D'une perte vive et récente,
Pourquoi donc la raison si sage et si prudente
Ne pourroit-elle pas dominer sur nos sens,
Ramener nos esprits par sa voix éloquente,
Et tenant lieu pour nous de l'éponge du
temps,
Imposer le silence à nos gémissemens?
Si tout est arrangé, si tout est nécessaire,
Ce qui se fait, a dû se faire;
Dans l'Olympe nos cris ne sont point entendus,
Et les jours qu'on se désespère
Ne sont que des momens perdus.
Passe encor qu'une ame commune
En des malheurs inattendus
Succombe sous son infortune;
Mais quand on a reçu du Ciel
Le noble coeur d'une héroïne,
Lorsqu'on a comme vous l'ame toute divine,
On dompte les sanglots et le chagrin cruel
Le monde dès notre naissance
Est l'école de la souffrance;

Des

Des instans de prospérités
Sont emportés dans la balance
Par des torrens d'adversités.
Tous les temps ont fourni des spectacles tragiques,
Nos malheurs ont rempli les fastes historiques;
Tant l'homme est né sujet d'un destin ennemi.
Achille aux champs troyens enterra son ami,
Orphée a par deux fois perdu son Eurydice,
Thésée aux sombres bords laissa Pirithoüs,
Pénélope long-temps pleura son cher Ulysse,
La mort de Scipion foudroya Lélius;
Cicéron, désolé du trépas de Tullie,
Prétend que sa tombe anoblie
Se transforme en un temple où vivront ses vertus,
Et cette attente encor ne put être remplie,
Ses cendres, son tombeau, rien n'en existe plus.
Nous sommes tous soumis à cette loi commune,
Tout homme du malheur sans cesse est menacé,
Le temps présent est tel qu'étoit le temps passé.
Que n'ai-je point o Dieu! souffert de l'infortune!

A quel désastre o Ciel! m'avez-vous exposé!
De mes pleurs mille fois je me suis arrosé.
O jour de désespoir! jour affreux de colère!
Mes propres yeux ont vu dans l'horreur du tombeau
A pas lents descendre ma mère;
D'une soeur *) qui m'étoit si fidelle et si chère
Je vis pour mon supplice éteindre le flambeau;
Des amis que j'aimois naguère
Se sont évanouis comme une ombre légère,
Et je respire encore en les ayant perdus.
Mais en vain de leur sort mon coeur se désespère,
Malgré tous mes cris superflus,
On ne ranime point ce qui n'existe plus.
Telle est ma triste expérience
Je le sens trop, et je connois
L'anéantissement où plonge la souffrance.
Je ne blâme donc point vos vertueux regrets;
Pensez, ma soeur, pensez, en répandant des larmes,
Que l'objet de vos pleurs, ombragé de cyprès,
N'a rien à redouter des terreurs, des alarmes;

*) De Bareuth.

Rien ne peut altérer sa paix.
Si j'avois le secret de ranimer sa cendre,
Si son ame pouvoit vous voir et vous entendre,
Ah! ma soeur, elle vous diroit:
„Princesse, modérez une douleur si tendre,
„Pour un fantôme hélas! qui fuit et disparoît:
„Cette douleur un jour peut vous être cruelle.
„Un corps débile et foible a tout à craindre d'elle;
„Par le chagrin rongeur la santé se tarit:
„Si vous en éprouvez l'atteinte la plus frêle,
„C'est une blessure mortelle
„Pour un frère qui vous chérit.„
A peine, ma soeur, je respire.
Veuille le Ciel pour vous exaucer mes souhaits!
Les morts ont le droit de tout dire,
Moi, je vous respecte et me tais.

A Potsdam et à la Vigne, ce 13 Avril 1770.

VERS

de

L'EMPEREUR DE LA CHINE.

En dépit de l'Europe et du mont Hélicon
Ma gloire est assurée et mon poëme est bon ;
Les vers qu'un empereur et son conseil travaillent
Sont lus par les Chinois, sans que jamais ils bâillent.
Welches occidentaux, gens pesans ou légers,
Censurez vos écrits, mais respectez mes vers.
L'éloge de ma ville est hors de toute atteinte ;
Elle vaut et Paris et votre cité sainte.
Vous me nommez encor un certain Féderic
Dont jamais à Pékin n'a parlé le public.
Je vois du haut du trône où le Chan-ti me range,
Cet insecte du nord rimailler dans la fange,
Et cheviller ses vers froids, ennuyeux et plats.

Et qu'un Roi scandinave, excédé des frimats
Dont les sombres vapeurs offusquent sa patrie,
Aille à Paris chercher et bal et comédie,
Empereur du Catay devrai-je l'imiter?
Tous mes voeux dans Pékin pourront se contenter;
Je suis de mes États le plus fameux poëte,
Ni césure, ni sens, ni rime ne m'inquiète.
Qui pourroit me siffler? seroient-ce les lettrés?
En payant leur encens mes vers sont admirés.
On trouve ici des fous comme on en voit en France,
Bigots ou rimailleurs, gens pétris d'insolence;
L'homme est partout le même, et ses traits différens
Ne changent point l'esprit, les coeurs, les sentimens.
Ce sont d'autres travers et d'autres ridicules,
Et j'irois à Paris pour y voir nos émules,
Pour qu'un peuple indiscret me désignant des doigts,
S'écrie en me heurtant, il a l'air bien chinois?
Que m'importe après tout, qu'alléguant Aristote,

Ou saint Thomas, ou Scot, en Sorbonne on radote,
Qu'on damne Confusée, invoquant saint Denys,
Qu'on vous peuple l'enfer comme le paradis,
Au gré d'un tonsuré dont l'étrange caprice
Dans un monde fictif vous envoie au supplice.
Mon bon sens, que l'erreur n'a jamais obscurci,
Rit de cet autre monde et tient à celui-ci.
Ici tout bon Chinois fixe sa résidence,
Il est fort en vertus, mais débile en croyance,
Chérit la vérité, répugne aux fictions,
Dur comme un géomètre en ses opinions,
Au bonze fanatique, à l'ignorant Bracmane
Il laisse avec mépris un culte tout profane.
Tandis que me livrant aux jeux de mon loisir,
Mes vers sans nul effort coulent avec plaisir,
Et que mon ame heureuse en rien n'est alarmée,
Je vois vers l'Eucatay voler la Renommée;
Elle paroît manquer d'organes suffisans
Pour publier partout des succès étonnans.
Aux bords du Pont-Euxin, mon illustre voisine
Fait trembler le croissant au nom de Catherine,
De l'Araxe au Danube étendant ses exploits,
Tient les fiers Musulmans sous ses augustes lois;

La fortune est pour elle inutile à sa gloire,
Elle va constamment de victoire en victoire,
Et son grand coeur préfère, au comble des succès,
A ses lauriers sanglans l'olive de la paix.
Moi Mantchou chinoisé, mon tapabor en tête,
De son rare bonheur je me fais une fête,
Et ne puis envier ses triomphes voisins,
Qui sont le digne fruit des plus vastes desseins.
La Renommée, après ces fameuses querelles,
Des peuples d'occident nous donne des nouvelles;
Elle suffit à peine à ces vastes récits,
Et nous raconte enfin en des termes choisis,
Qu'il se fait à Paris des choses sans pareilles.
Les Welches depuis peu produisent des merveilles,
Ils couvent un projet plus digne des Anglois,
Des Grecs et des Romains que des légers François.
Moi qui toujours fixé dans ma terre natale,
Suçois avec le lait la morgue impériale,

N'aurois jamais quitté qu'au moment de la mort
Mes sujets, mes États, et mon trône tout d'or,
A présent un désir qui passe la croyance,
Digne d'un empereur et d'un sage qui pense,
M'entraîne vers Paris, où malgré les censeurs
On veut récompenser les talens enchanteurs.
Voltaire
A l'Homère françois s'érige une statue.
Ah! pour me rajeunir qu'on l'élève à ma vue,
Ce spectacle charmant réveille mes esprits.
Partons subitement, et volons à Paris.
J'aime à voir le grand homme honoré dès sa vie
Écraser sous ses pieds les serpens de l'envie,
Respirer à longs traits cet encens, ces parfums
Que le public cruel n'accorde qu'aux défunts;
Mais cela vu, je pars, sans parler à personne,
Fuyant avec dédain les fous de la Sorbonne,
Les grimauds du Parnasse, phénomènes d'un jour,
Les lourds financiers, les freluquets de cour,
Les faiseurs de projets, les charlatans de prêtres,
Les ignorans titrés, et les fats petits-maîtres.

Aux rives de la mer je vole en palanquin ;
Les vents et mon vaisseau me rendront à Pékin,
Où tandis qu'au couchant tout ressent le désordre,
Je chasserai chez moi Saint Ignace et son ordre.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

SUR

son jour de naissance.

En ce grand jour naquit le fameux Jean Baptiste,
Non pas ce dur docteur baptisant les Hébreux
Dont le peuple au désert alloit suivant la piste,
Mais le Marquis d'Argens, auteur fort lumineux,
Et qu'en lieu solitaire on ne voit de coutume ;
Ce sage a pris son gîte en un bon lit de plume ;

L'impassibilité l'éloigna des travaux,
Il s'endort mollement dans les bras du repos.
A Philisbourg son front fut surchargé d'un casque,
Bientôt après d'un Juif il emprunta le masque,
Pour draper librement les fous et les bigots.
Que son front soit toujours ombragé de pavots,
Et que sans se nourrir de miel, de sauterelles,
Il puïsse un jour atteindre aux ans de Fontenelle!

Par son très-humble et très-obéissant serviteur
Le Poëte de sa cour.

CODICILLE.

D'Elbène *) avoit raison, j'adopte le système;
Le monde, disoit-il, se gouverne lui-même.
Les trônes, de son temps, étoient tous occupés
Par de foibles esprits de faste enveloppés,

*) Ministre des Médicis à Florence, grand Prieur de Pise.

Qui flottant incertains au gré des conjonctures,
Signaloient tous leurs pas par de fausses mesures.
Les rois depuis son temps ne se sont point changés;
Par la honte des grands les sujets sont vengés.
Le siècle nous fournit des souverains en foule
Jetés et modelés dans cet ancien moule
J'en sais d'inférieurs à ceux de ce temps-là.
Autrefois Julien au public dévoila *Julien*
De ses douze Césars l'esprit, les caractères.
Si j'osois, comme lui, révéler des mystères,
J'userois mes couleurs, j'userois mes pinceaux,
Avant que d'achever ces indignes tableaux.
Aristarque des rois, de mordante mémoire, *Aristarchus*
O toi! sage Arétin, le fléau de leur gloire, *Arétin.*
Ma voix t'invoqueroit, afin que ton instinct
M'inspirât dans ton goût quelque couplet malin.
Cependant, cher lecteur, si la plaisanterie
Peut distraire ou charmer ta sombre hypocondrie,

Je vais légèrement et sans art te croquer
Des traits rendus au vrai, mais non pour t'en moquer.
J'ose espérer que Dieu tout bon me le pardonne.
Je respecte les grands, et ne nommant personne
Je brave la Bastille, et je ne m'attends pas
D'habiter des cachots peuplés de scélérats.
Mes traits sont émoussés, ma plume circonspecte
Jamais d'un fiel amer en ses jeux ne s'humecte.
Mais allons droit au fait et contons unîment.
Vois ces rois; ils sont-là pour ton amusement.
Tel paroît dans sa cour comme un lourd automate,
Exténué d'ennuis, sujet au mal de rate,
Maîtresse, favoris, ministres, courtisans
Lui cherchent des plaisirs en y perdant leur temps.
Il faut pour ranimer sa masse léthargique
Exposer à ses yeux la lanterne magique,

Et lorsqu'à son conseil il se trouve présent,
Il entend sans entendre et ressort en bâillant.
O fortuné pays! heureuse monarchie!
Conseil de quatre rois, règne de l'anarchie!
Mais toujours sous la main du bon frère Lourdis,
Guidé par des fripons, ou par des étourdis.
Que voyez-vous là-bas? un enfant sur le trône,
Tremblant, et redoutant la cour qui l'environne,
Roseau, jouet des vents, qui plie au moindre effort,
Servilement soumis aux lois de son Mentor.
Impitoyablement le peuple le ballotte;
Le meilleur persifleur passe pour patriote;
Ce pauvre potentat, honni, turlupiné,
Voit et le diadème et son nom profané.
Cet autre est occupé d'une génisse blanche,
En lui pressant le sein; c'est sa soif qu'il étanche
Aux bords de ce ruisseau, les yeux sur l'hameçon;
Tout son salut dépend d'attraper un poisson.

S'il manque de savoir, d'esprit, ou de courage,
Il emprunte le tout d'un ministre qu'il gage.
Parmi les végétaux il auroit figuré.
Quel scarabée, ah Dieux! a-t-il donc engendré?
C'est un Roi; le voilà, dans sa cour attroupée,
Avec sa femme encor il joue à la poupée.
Non loin de ses États est un vieux radoteur,
Plus fourbe que bigot, mais cruel exacteur
De ses sujets foulés, du pauvre qu'il opprime,
Il déteste à présent son vieux métier d'escrime;
De l'Abbé de Saint Pierre adoptant les projets,
Il s'attend à jouir d'une éternelle paix.
Là dans le fond du nord un autre Roi réside,
Bon chevalier errant, mais bourse et tête vide.
Quittons sa cour, passons ce court trajet de mer,
Dans ce pays fécond en soldats comme en fer

Règne sur des sujets accablés de misère
Un Roi; mais il n'en est que le Roi titulaire,
Le sénat prudemment s'empare de son seing,
Pour promulguer ses lois au nom du souverain.
Là-bas, un autre fou, Roi de nouvelle date,
Se pavane et s'encense en vainqueur du Croate,
Mais bourgeois-gentilhomme il prétend être intrus
Chez ces vieux souverains, si fiers et si bourrus;
Un refus à sa suite attire une bataille.
De tous ses ennemis le scélérat se raille;
Mais devenu vieux loup, n'ayant griffes ni dents,
Ses voisins sont en paix à l'abri de ses ans,
A moins que le Démon qui l'obsède et l'inspire
Ne verse encor sur eux les flots de sa satire.
Dans la proximité des Etats de ce Roi
Sur un peuple abruti, sans police et sans loi,
Il est un souverain, vrai Roi de l'anarchie,
Élevé par hasard à cette monarchie,

Amoureux de ruelle, et prince sans vigueur,
Il est Russe, il est Turc, rien dans le fond du coeur:
Tandis que la discorde à ses yeux se déchaîne,
Que le royaume en feu ne se soutient qu'à peine,
Tranquille en son palais, son ame est sans ressort,
Il laisse la fortune arbitre de son sort.

Si je voulois encor grossir ce catalogue;
J'aurois un magasin de matière analogue;
Mais il est des sujets que l'on doit respecter.
N'écrira jamais bien qui ne sait s'arrêter,
Ah! qu'en réflexions cette matière abonde!

Voyez ces vils mortels; ils sont maîtres du monde?
Qui ne passera pas, s'il s'arrête à leurs moeurs,
Du mépris de ces rois à celui des grandeurs?
Arbitres des hûmains, et demi-Dieux sur terre,
Ce sont ces fainéans qui lancent le tonnerre.
Tout accourt à leur voix, leurs sujets de tout rang
Vont répandre pour eux le reste de leur sang,

Tout

Tout leur État conspire à les couvrir de gloire;
Mais l'avenir dans peu ternira leur mémoire.
En quelles mains, grand Dieu, mîtes-vous le pouvoir!
Au travers de leur faste il est aisé de voir
Que leur rôle emprunté, ce fardeau qui les peine,
Veut de plus forts acteurs pour briller sur la scène.
Voyez à l'entour d'eux, ministres, conseillers
Intriguer, cabaler pour être les premiers.
Souvent tout est réglé par un roi subalterne,
Qui pour son fainéant travaille, agit, gouverne;
Tandis que dans la cour la contradiction
Replonge encor l'État dans la confusion;
Voilà comme en nos jours le ridicule abonde.
Qui donc, répondez-moi, qui gouverne le monde?
Sont-ce ces potentats? je vous réponds que non;
Seroit-ce leur conseil rempli de déraison,

Qui bronche à chaque pas, qui vit sans prévoyance,
Péchant ou par foiblesse ou par trop d'arrogance?
Quoi! ces fous ignorans dans l'art de gouverner,
Qui vivent sans penser, juger, ni combiner,
Prétendent hardiment qu'un sage les honore?
Ah! qu'on double pour eux la dose d'ellébore,
Pour purger leurs cerveaux de projets gangrenés.
Qu'ont-ils produit de grand, ces rêveurs forcenés?
Du bruit et peu d'effet, de la tracasserie,
La discorde des rois, les maux de la patrie,
Et le plaisir flatteur pour un plat polisson
De voir le gazetier occupé de son nom.
Mais la fatalité qui des humains dispose
Qui lia les effets à leur secrète cause,
Se rit de leurs projets inspirés par l'erreur,
Et choquant leur orgueil, et blessant leur hauteur,
Fait voir que leur coursier n'étoit qu'une haridelle;
On les chante au Pont-neuf? sottise, bagatelle

Contens de leur mérite ils poursuivent leurs pas
En dignes rejetons du pur sang de Midas.
Comme on voit par hasard dans des terrains sauvages
De grands chênes chargés de frais et beaux feuillages,
Il se rencontre aussi parmi les potentats,
Dans ce nombre infini de possesseurs d'États,
Quelque esprit moins sujet à de lourdes fredaines.
L'univers est surpris par de tels phénomènes.
On prodigue pour lui l'encens et le parfum;
Quelle merveille ! un prince avoir le sens commun ?
L'Europe se récrie, elle a peine à le croire.
Bientôt un envieux barbouille sa mémoire;
Les sots et les pédans se mettent à crier :
C'est un ambitieux, c'est un tracassier,
Il respire le trouble, il cherche les querelles,
Envoyons-le rôtir aux flammes éternelles.
D'autres disent tout bas; il fait, il règle tout,
Mais pour le voir tomber attendons jusqu'au bout.
Tant ce vieux préjugé s'est gravé dans leur tête,
Qu'on ne peut être roi sans qu'on soit une bête.

Les conseils et les chefs de tant de nations
Devroient donc tous loger aux petites maisons.
Ce n'est pas mon arrêt, Princes, qu'on vous y loge,
Je respecte le droit que le public s'arroge.
Je sais que l'Arétin pouvoit vous corriger;
Les bons temps sont passés, il faut vous ménager.
Accoutumés aux voeux d'une cour idolâtre,
Vains de représenter sur un vaste théâtre,
Qui voudroit devant vous gloser en badinant,
Périroit foudroyé dans votre appartement;
Le calus endurci résiste à la censure.
Que les rois à leur gré suivent donc leur allure;
Que le sot ait le pas sur les gens à talens,
Que l'insensé parvienne aux postes importans,
Qu'un pilote hébêté les guide à l'aventure,
Que son vaisseau se brise et rompe sa mâture,
Je ne dirai plus rien à ces cerveaux perclus;
Prêcher devant des sourds sont des discours perdus.
D'Elbène avoit très-bien résolu ce problème,
Car le monde en effet se gouverne lui-même.

ÉPITRE
AU LIT
du
MARQUIS D'ARGENS.

O meuble fait pour charmer le repos!
Toi que Morphée ombragea de pavots,
Du doux sommeil compagnon légitime,
Soulagement à l'âpreté des maux,
Souffre un moment que ma Muse t'anime,
Et sens, ô Lit! tout le prix que tu vaux.
Tu ne sais point quel est l'esprit sublime
Que tu soutiens mollement sous son dos;
C'est ce d'Argens, la terreur des bigots,
Ce grand Isaac que tout Paris estime,
Qui foudroya les préjugés, les sots.
Sur ton chevet sa cervelle féconde
Conçoit des plans, et mûrit ses écrits
Si promptement publiés dans le monde,
Et dont Bordeaux *) connoît si bien le prix.
Mais, mon cher Lit, ta nature stupide
N'a point senti jusqu'où va ton bonheur.

*) Libraire de Berlin.

Jamais la flamme amoureuse d'Ovide
N'eut pour Corinne une aussi vive ardeur;
Sa passion n'eut point cette fureur
Que ton Marquis témoigne pour tes charmes;
Quand il te quitte, en proie à sa douleur,
Il veut en vain nous cacher ses alarmes;
Jamais ne fut un plus fidelle amant.

Plutôt Ninus dans sa course fatale
Auroit trahi son fidelle Euryale;
Plutôt Orphée auroit vécu content
Seul et toujours séparé d'Eurydice;
Ou Pénélope, absente encor d'Ulisse,
Auroit donné au premier poursuivant
Avec sa main son empire vacant,
Avant qu'on vît ton Marquis, le modèle
D'un Céladon, d'un soupirant fidelle,
Quand l'ombre arrive et que le jour s'enfuit,
Passer sans toi la moitié d'une nuit.

Pour ton duvet qui sent la pourriture,
Et tes vieux draps aussi crasseux qu'usés,
Et tes rideaux déchirés et percés
Et tes coussins avec la couverture,
Ton bon patron quitteroit, je l'assure,
Bibliothèque, amis, biens et parens,
Pour végeter entre des draps puans.

Est-il chez nous un goût qui s'éternise?
En jouissant bientôt l'amour s'épuise,
Dans quels pays vit-on des soupirans
Dont les beaux feux aient duré cinquante ans?
Quel Cupidon eut jamais barbe grise?
O Lit! toi seul (et je m'en scandalise)
Tu sus fixer notre inconstant d'Argens.
Mais quel miracle! observe que le temps,
Qui détruit tout dans sa course rapide,
De tes faveurs l'a rendu plus avide;
Naguère au moins dans tes crasseux réduits
Il se bornoit à se fourrer les nuits;
Mais à présent, moins sage et moins timide,
Plus acharné dans ses folles amours,
Tu le retiens et les nuits et les jours.
O vous! grands Dieux qu'a célébrés ma verve,
Toi Dieu du Pinde, immortel Apollon,
Auguste, sage et prudente Minerve,
Vengez les arts, et vengez votre affront.
Souffrirez-vous que ce Marquis transfuge,
Que ce d'Argens, loin du sacré vallon,
Au fond d'un lit se soit fait un refuge,
Et qu'oubliant votre culte et son nom,
En entassant les pavots et l'opium,

Sur son chevet il élève un trophée
A son idole, à son pesant Morphée?
Armez vos bras et rendez aux beaux arts
Ce nourrisson déserteur et rébelle,
Et qu'arraché du sein de sa ruelle,
Il n'ose plus quitter vos étendards.

CORRESPONDANCE.

LETTRES

à

MONSIEUR JORDAN.

Doctissime, sapientissime Jordane! Les enfans de Fouquet dont je me suis chargé, doivent être mis au collège françois de Berlin, qui est derrière ma maison. Ayez la bonté de prévenir les gens de ce collège, afin qu'on les reçoive, et qu'ils y soient entretenus à mes dépens sur le pied du jeune Beausobre. Il faut qu'on leur fasse faire leurs humanités, et je règlerai le reste à mon arrivée à Berlin ; je paierai alors tous les frais et dépents, qu'ils n'ont qu'à avancer jusqu'alors.

Je vous souhaite santé et contentement à Remusberg, et je vous prierai de me rendre visite, lorsque nous serons un peu moins affairés. Voici une épitaphe que j'ai faite sur G***, à la réquisition de personnes auxquelles je n'ose, ni ne puis rien refuser.

Ci gît un Maréchal, un Ministre, et de plus
Un grand financier, un chanoine laïque :
Passans, qui connoissez sa fourbe politique,
Laissez dans l'oubli confondus
Et ses vices et ses vertus.

J'ai tâché d'y mettre le moins de fiel qu'il m'a été possible, afin que la modération qui doit assaisonner toutes nos actions raisonnables, ne s'écarte pas de la poésie, non plus que du reste de ce que je puis faire.

Les insectes de Ruppin vous présentent leurs respects, les vieux bouquins s'humilient dans leur poussière et se mettent à vos pieds, et moi je suis avec l'amitié que vous me connoissez

Votre zélé admirateur.

Ce 13 d'Avril 1739.

Mon cher Jordan, nous voyageons il y aura trois semaines bientôt. Il fait une chaleur comme si nous étions à califourchon sur un rayon du soleil; il fait une poussière comme si un nuage nous rendoit invisibles aux pas-

sans; avec cela nous voyageons comme les anges, sans sommeil et presque sans alimens. Jugez donc si je ne suis pas à présent ce qu'on appelle un très-joli garçon. Si cela continue, on deviendra tout hébêté et stupide; mais je me perds dans mes comparaisons; et je vous grille assez mal à propos aux rayons hyberboliques du soleil.

Des nouvelles. Tout le monde se porte bien. Le Roi m'a donné toute son économie de chevaux, ce qui rapporte à présent dix à douze mille écus, et pourra monter dans quelques années à seize ou dixhuit mille: je suis sûr que vous y prenez part; aussi en aurez-vous votre petite portion, et je verrai mes bons chevaux prussiens métamorphosés en livres dans votre bibliothèque.

Adieu, mon cher Jordan. N'oubliez point ceux à qui leur destinée très-ambulante fait parcourir les régions voisines des nations hyperborées, et qui soupirent après la tranquillité et le repos. Mes complimens aux êtres pensans qui pensent bien, à Berlin.

A Pétersdorf, ce 23 de Juillet 1739.

Mon cher Jordan, je vous envoie une lettre pour Voltaire, que vous copierez, que vous fermerez de votre cachet, et que vous ferez partir par la voie de Girard.

Me voici donc arrivé dans la capitale d'un pays où l'on est foudroyé l'été, et où le monde crêve de froid en hiver. C'est un pays plus propre à nourrir des ours qu'à servir de théâtre aux sciences. Les habitans souples, flatteurs, rampans, mais fiers, hautains et arrogans, sont aussi fades dans leur humilité qu'insupportables par leur insolence. Les arts n'ont jamais été cultivés ici, et il y a grande apparence qu'ils ne le seront jamais. Je vous dirai cependant que j'ai entendu prêcher dimanche un ministre qui m'a surpris par son éloquence: je crois que la bonne Déesse s'est égarée dans ce voisinage, et que pour se mettre à l'abri des glaçons de Courlande, elle s'est logée sur la langue de ce prêtre. Je vous avoue que je n'ai jamais entendu de meilleur allemand, de plus belles phrases, ni un style

plus coulant et mieux orné; et il faut avouer que ce Mr Kant est sans contredit l'homme du royaume qui débite le plus noblement des pauvretés.

Mes oreilles sont si étourdies par l'éloquence bruyante de notre infanterie, qu'elles soupirent beaucoup après ces sons flatteurs et remplis de moelleux, qui les caressent (si j'ose me servir de ce terme) si agréablement dans la paisible et douce retraite de Rémusberg.

Ma verve est pendue au croc; mais je sens bouillonner quelque chose dans ma tête qui pronostique une inondation de vers assez prochaine. Aiguisez les dents de votre critique, aiguisez vos limes, car je vous avertis que je vous donnerai de la besogne. Enfin, il me semble que j'ai encore cent mille riens à vous dire; il faut que la sagesse retienne l'intempérance de ma plume, et que je songe que *doctissimus Jordanus* a des occupations plus dignes de son profond savoir et de sa vaste érudition que celle de lire les billevesées que lui écrit un voyageur oisif, et qui se livre sans réserve au plaisir de babiller.

Adieu, Seigneur. Soyez persuadé qu'à parler sérieusement il y a peu de personnes qui vous estiment plus que

Votre très-affectionné.

A Koenigsberg, ce 3 d'Août 1739.

Je vous écris le matin à quatre heures, faute d'autre temps. Vous me croirez bien occupé, si vous en jugez par ce début ; mais vous changerez bientôt de sentiment, si vous daignez réfléchir au proverbe spirituel que je ne sais quel sage a inventé, *les apparences sont trompeuses.*

Nous nous donnons tout l'exercice imaginable, et cela depuis la pointe du jour jusqu'aux ténèbres de la nuit. Ne vous imaginez point que ce soit pour bouleverser le monde ; ne croyez pas non plus que ce soit pour faire quelque grand ouvrage. Nous ne faisons que promener tout doucement avec nous l'oisiveté et l'ennui. Ce sont, je crois, les pénates de Koenigsberg ; car les gens qu'on voit et l'air qu'on respire ne semblent ne nous imprimer autre

autre chose. Enfin, mon cher, je suis à présent à la tête de presque toutes les affaires matrimoniales du pays. Vous savez que j'ai signé par le passé des dispenses de parenté; me voilà à présent près de partir pour les haras, où tout propagera gratis; ainsi je ferai multiplier les créatures de nos États, tant hommes que brutes. Si vous étiez ici, je vous donnerois le choix de la plus jolie fille lithuanienne, ou de la plus belle cavalle des haras. Au moins que votre sagesse ne s'en scandalise point; car entre fille de ce pays et jument de haras, il n'y a que la différence de bête à bête.

Je serai le 17 à Berlin, où je compte bien de vous voir et de laisser déborder toute une mer d'idées que j'ai retenues par des digues et des boulevards de circonspection plus forts que ceux par lesquels les Hollandois enchaînent l'océan. Si la comparaison vous paroît trop forte, il ne dépendra que de vous de la réduire à sa juste proportion. Adieu à Jordan et à sa bibliothèque. J'espère de revoir le premier leste et gai comme un pinson, et l'autre augmentée presque du double.

A Koenigsberg, ce 8 d'Août 1739.

Mon cher Jordan, vous êtes le plus joli garçon du monde; vous m'envoyez tous les jours des lettres de Voltaire, des pièces nouvelles, et vous m'écrivez des lettres charmantes. Je ne vous renverrai rien pour tant de belles choses; car ce pays si fécond en chevaux, si bien cultivé, si rempli de monde ne fournit pas un seul être qui pense. Je vous assure, si je restois long-temps ici, que je perdrois le peu de bon sens que je puis avoir; mais grâces au ciel, on y a mis ordre; car je pars samedi avant l'astre du jour, et je compte d'être à Berlin mardi, avant que la terre emportée par son mouvement journalier ait perdu de vue l'oeil du monde.

En vérité voilà de l'excellent, et je défie Madame de Scudéry, Sarrasin, Balzac avec Voiture d'avoir fait de plus beau phébus de leur vie. Je travaille actuellement à la préface de la Henriade; j'espère que vous en serez content. J'ai trouvé un beau champ pour louer; il n'y a que des vérités à dire, et

des vérités qui feront plaisir à l'auteur, sans pouvoir blesser la délicatesse du public.

Vous serez mille fois mieux avec Césarion que je ne suis ici; j'aimerois autant mourir que d'y rester. Un certain je ne sais quoi a glacé ma veine: je ne sais si ce pays n'est pas propre pour penser, ou si le Dieu des vers ne l'a jamais regardé d'un oeil favorable; mais je sens bien que la matière y domine beaucoup sur l'esprit. Je partirai samedi comme une fronde crétoise, et je voyagerai aussi vîte qu'il me sera possible, pour arriver mardi à sept heures du soir à Berlin. A présent nous voici aux commissions: mes complimens à Madame Rocoules et au bon Truchsess. Vous pouvez envoyer par le premier ordinaire le dessein de mes armes et de ce qu'Honoré vous demande; car on en trouve à Berlin. Adressez-vous à Truchsess, qui vous le fera avoir. Adieu, cher Jordan. Je suis à vous, et je me mets à l'ombre de votre science, comme la timide tourterelle qui se cache dans le creux des chênes, pour éviter l'impétuosité des tempêtes, et pour fuir les griffes carnassières des oiseaux destructeurs.

Aux haras de Prusse, ce 10 d'Août 1739.

Mon Inspecteur des hôpitaux, je ne devois attendre de vous que des nouvelles des petites maisons; mais comme votre génie est supérieur à vos emplois, vous avez su m'écrire de jolies choses. J'ai fait un voyage à Strasbourg, dont j'ai fait une description poétique, que j'ai envoyée à Voltaire; mais faute de copiste je n'en ai pu garder un double. J'ai eu deux accès de fièvre; je ne sais encore si ce sera tierce ou quarte; mais ne vous en embarrassez pas; quoi que ce soit, il n'y a point de danger. Maupertuis est arrivé. Joli garçon, aimable en compagnie, cependant de cent piques inférieur à Algarotti. Je prépare un petit esclandre à Mr de Liège, et je veux voir quel train cela prendra, avant que de partir d'ici. Je n'ai point encore résolu où et comment je verrai Voltaire avec la marquise de l'Astrée; mais je les verrai surement. Adieu, bon Jordan de mon ame. Ne m'oublie pas et sois sûr de mon amitié.

A Wesel, ce 2 de Septembre 1740.

Très-respectable Inspecteur des pauvres, invalides, orphelins, fous, et des petites maisons, j'ai lu avec une mûre méditation la très-profonde lettre jordanique que je viens de recevoir, et j'ai résolu de faire venir votre savant fourré de grec, syriaque et hébreu. Écris à Voltaire, que quoique je l'aie refusé, je me suis ravisé, et que je voudrois de son petit Fourmont diminutif.

J'ai vu ce Voltaire que j'étois si curieux de connoître, mais je l'ai vu ayant ma fièvre quarte, et l'esprit aussi débandé que le corps affoibli. Enfin avec gens de son espèce il ne faut point être malade; il faut même se porter très-bien, et être mieux qu'à son ordinaire si l'on peut. Il a l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline, et la sagesse d'Agrippa; il réunit en un mot ce qu'il faut rassembler de vertus et de talens de trois des plus grands hommes de l'antiquité. Son esprit travaille sans cesse, chaque goutte d'encre est un trait d'esprit partant de sa plume. Il nous à déclamé Mahomet I, tragédie admirable qu'il a faite;

il nous a transportés hors de nous-mêmes, et je n'ai pu que l'admirer et me taire. La du Châtelet est bienheureuse de l'avoir; car des bonnes choses qui lui échappent, une personne qui ne pense point et qui n'a que de la mémoire pourroit en composer un ouvrage brillant. La Minerve vient de faire sa physique; il y a du bon. C'est Koenig, qui lui a dicté son thème; elle l'a ajusté et orné par-ci par-là de quelque mot échappé à Voltaire à ses soupers. Le chapitre sur l'étendue est pitoyable, l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien; il y a même de très-grosses fautes, car dans un endroit elle fait tourner les astres d'occident en orient. Enfin c'est une femme qui écrit et qui se mêle d'écrire au moment où elle commence ses études; car quatre ou cinq ans ne sont pas suffisans pour ces matières, et il ne faut prendre la plume qu'après avoir bien digéré ce qu'on a à dire et lorsqu'on se sent maître de sa matière; mais lorsqu'on se mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas soi-même, il semble voir un bègue qui veut enseigner l'usage de la parole à un muet. Après tout, puisqu'elle trouve du plaisir à écrire, qu'elle écrive,

quoique ses amis devroient lui conseiller charitablement d'instruire son fils sans instruire l'univers, de ne point parler d'algèbre dans un livre de métaphysique, et de ne point dessiner des figures lorsqu'on peut s'expliquer clairement sans leur secours.

Jattends demain mon accès de fièvre. Je suis un peu harassé du voyage, sans avoir cependant perdu l'envie de bavarder. Tu me trouveras bien bavard à mon retour; mais souviens-toi que j'ai vu deux choses qui m'ont toujours beaucoup tenu à coeur, savoir Voltaire, et des troupes françoises. Si je n'avois pas eu la fièvre, j'aurois été à Anvers et à Bruxelles, j'aurois vu le Brabant, et cette Emilie si aimable et si savante. On en dit beaucoup de bien d'ailleurs, et ce que j'en dis, ne regarde que son livre, qu'elle auroit pu s'épargner.

Adieu, très-savant, très-docte, très-profond Jordan, ou plutôt très-galant, très-aimable et très-jovial Jordan; je te salue en t'assurant de tous ces vieux sentimens que tu sais inspirer à tous ceux qui te connoissent comme moi. *Vale.*

Écrit le moment de mon arrivée. Ami, sais-m'en gré, car j'ai travaillé et je vais travailler encore comme un Turc, ou comme un Jordan.

A Potsdam, ce 24 de Septembre 1740.

Seigneur Jordan, te voilà riche en incluses; j'espère que tu les délivreras toutes. Tu verras encore surement des scènes à Berlin qui nous divertiront tous deux. Mande-moi ce que tu sais et ce que tu ne sais pas. Des nouvelles du poëte, des nouvelles de l'Italien, de politique, de littérature, de bavardage, enfin tout ce que tes oreilles entendent et ce que tes yeux voient. Rien n'est indifférent dans un temps de crise, et les bagatelles tiennent quelquefois de plus près aux grandes choses qu'on ne le pense.

Je travaille ici, et pour me délasser je fais des vers les plus fous du monde. Je serai vendredi après midi à Berlin, où j'aurai le bonheur d'entendre Jordan.

Ton avare boira la lie de son insatiable désir de s'enrichir; il aura 1300 écus. Son apparition de six jours me coûtera par journée 550 écus. C'est bïen payer un fou, jamais bouffon de grand seigneur n'eut de pareils gages.

Adieu, l'ami. Ne m'oublie pas, écris-moi souvent, et trouve-toi dans mon antichambre vendredi à quatre heures après midi.

A Ruppin, ce 28 de Novembre 1740.

Seigneur Jordan, ta lettre est supérieure à un grec et hébreu, et assurément elle ne sent point la docte poudre de l'antiquité, qui gâte tant d'esprits, et appesantit tant d'heureux génies.

La cervelle du poëte est aussi légère que le style de ses ouvrages, et je me flatte que la séduction de Berlin aura assez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt, d'autant plus que la bourse de la Marquise ne se trouve pas toujours aussi bien fournie que la mienne. Tu rendras à cet homme, extraordinaire en tout,

la lettre ci-incluse, avec un petit compliment en style de savante maquerelle; tu en feras autant aux grâces d'Algarotti, aux courbes de Maupertuis, et à la tour babylonienne de Des Molards. Mande-moi beaucoup de folies, ce qu'on dit, ce qu'on pense et ce qu'on fait. Berlin, dit-on, a l'air de dame Bellone en travail d'enfant; j'espère qu'elle accouchera de quelque chose de bon, et que je gagnerai la confiance du public par quelques entreprises hardies et heureuses. Enfin me voici dans une des plus belles circonstances de ma vie, et dans des conjonctures qui pourront poser une base solide à ma réputation. Ton prêtre en a une fausse; hélas! je n'ai jamais entendu nommer son nom, et les syllabes qui le composent, n'ont jamais frappé mes oreilles dans l'ordre où vous me les marquez. Mes soins ne sont ni d'aujourdhui ni d'hier pour les bleds, mais c'est de longue main. Dans des temps calamiteux on n'est pas maître des événemens, et tout ce que l'on peut faire, c'est d'être industrieux. Heureusement mes soins n'ont pas été inutiles. Adieu. Je te reverrai vendredi, et si tu me dis, *ma fois*, *je ne sais rien*, je te

donnerai le fouet. Ma lettre commence comme une ode et finit comme un lampon.

A Ruppin, ce 30 de Novembre 1740.

Seigneur Jordan, ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir par rapport à tous les raisonnemens que tu me marques. Demain j'arrive au dernier quartier auprès de Glogau, que j'espère d'avoir dans peu de jours. Tout favorise mes desseins, et j'espère de revenir à Berlin, après les avoir exécutés glorieusement et de façon qu'on aura lieu d'en être content. Laisse parler les envieux et les ignorans; ce ne seront jamais eux qui serviront de boussole à mes desseins, mais bien la gloire; j'en suis pénétré plus que jamais, mes troupes en ont le coeur enflé, et je te réponds du succès. Adieu, cher Jordan. Écris-moi tout le mal que le public te dit de ton ami, et sois persuadé que je t'aime et t'estimerai toujours.

Au quartier de Milchau, proche de Glogau, ce 19 de Déc. 1740.

Vive Jordan et sa belle humeur! Tu n'engendrois pas le spléen, mon ami, lorsque tu m'écrivis ta dernière lettre. Pour nous autres, qui sommes ici par voie et par chemin, nous nous flattons avec raison d'être dans peu au bout de notre carrière, et d'avoir fait un petit exploit qui méritera quelque considération. Les bons coups vont se faire, et je me flatte que dans huit jours je pourrai t'écrire quelque chose de plus substantiel que les billevesées dont je t'ai entretenu jusqu'à présent. Nous sommes aux portes de Breslau: Glogau doit se rendre dans peu; la ville est aux abois, et d'ailleurs nos affaires commencent à prendre le train qu'elles devoient naturellement prendre.

Adieu. Divertis-toi bien, et étudie auprès de ton bon fourneau, tandis que nous nous battrons à travers la boue, ou dans la neige. N'oublie pas, je t'en conjure, ton admirateur, qui crêvera un de ces jours de l'estime qu'il a pour toi.

A Neumarck, ce 30 de Décembre 1740.

Liste des nouveaux livres qui sont sous presse et qui vont se débiter à Breslau ce 3 Janvier 1741.

Le Baron en mauvaise humeur, ou le Sr P... piqué d'une mouche. Ce livre n'est guère goûté, parce qu'on y remarque beaucoup de passages d'un auteur F. mal entendus et mal traduits, ce qui fait croire au public que l'auteur P. s'est trop précipité en le composant. Le jugement du public peut servir de règle aux auteurs qui ont envie, d'écrire, pour bien digérer leur matière avant de la produire.

On débite encore, quoique sous le manteau, un autre livre intitulé : *la léthargie politique, ou façon de guérir le mal hongrois*, à Vienne, et se vend chez Bartenstein.

Nouveau stratagème du Diable pour escamoter une ame au bon Dieu, ou *les tours de passe-passe de maître Gonin dans les enfers*, déduits par un évêque frustré de son diocèse, et enrichi des notes d'un dragon embourbé.

L'amant inconsolable, ou *le cocu en herbe*, ou *le trompeur et demi*. Ouvrage rare, écrit par un Italien, se vend à Ferrare, à 6 gros.

Généalogie de l'âne de Balaam. Ouvrage très-curieux et rare, avec les armes de tous ses ancêtres, gravées par Picart, grand in-folio, travaillé par un Anglois et augmenté par un Allemand. Pèse 24 livres et 2 quintaux.

Tableau de la résurrection, où l'on voit représentés la perplexité des chanoines troublés dans leur mollesse par le bruit du tambour; le plaisir des *** en se retrouvant pucelles; et la rage des bigots en se voyant damnés.

L'analyse du droit canon, écrit par le très-érudit Sr de Linger, avec un commentaire du P. d'A. Ouvrage admirable pour les jurisconsultes, et de grand usage pour les rois; le tout enrichi de vignettes dans le goût de Watteau.

La bibliothèque des sots, ou recueil des bons-mots des autres répétés jusqu'à la troisième génération, et retournés dans la friperie des beaux esprits, à l'usage des ignorans de la postérité.

Traité de la chasse forcée, par le Pr. M. ou le cerf en rut, avec une très-profonde dissertation sur les propriétés de ***.

Le diminutif du rien, ou l'art de la bagatelle, par le même auteur.

Traité nouveau d'éloquence par un muet, la propriété des couleurs par un aveugle, et l'art de penser par un extravagant. Ouvrage admirable de philosophie, plus clair que tout ce qui a été produit jusqu'à présent.

Si l'on souhaite quelqu'un de ces livres, on les trouvera à Breslau, rue du bon sens, chez l'homme de Platon.

Mon cher Monsieur Jordan, mon doux Monsieur Jordan, mon paisible Monsieur Jordan, mon bon, mon benin, mon pacifique, mon humainissime Jordan,

J'annonce à ta sérénité la conquête de la Silésie, je t'avertis du bombardement de Neisse, je te prépare à des projets plus importans, et je t'instruis des succès les plus heureux que les flancs de la fortune aient jamais enfantés.

Voilà qui doit te suffire. Sois mon Cicéron quant au droit de ma cause, je serai ton César quant à l'exécution.

Adieu, tu sais si je ne suis pas avec la plus cordiale amitié ton fidelle ami.

A Ottmachau, ce 14 de Janvier 1741.

J'ai l'honneur d'apprendre à votre humanité que nous nous préparons chrétiennement à bombarder Neisse, et que si la ville ne se rend pas de bon gré, nécessité sera de l'abymer. D'ailleurs nos affaires vont le mieux du monde, et tu n'entendras bientôt plus parler de nous; car dans dix jours tout sera fini, et j'aurai le plaisir de vous revoir et de vous entendre environ dans quinze.

Je n'ai vu ni mon frère ni Kayserling; je les ai laissés à Breslau, pour éviter de les exposer aux dangers de la guerre; ils en seront peut-être un peu fâchés, mais je ne saurois qu'y faire; d'autant plus que dans cette occasion on ne peut participer à la gloire à moins que d'être mortier.

Adieu, Monsieur le Conseiller. Allez vous amuser avec Horace, étudier Pausanias, et vous égayer avec Anacréon; pour moi, qui n'ai pour

pour mon amusement que des merlons, des fascines et des gabions, je prie Dieu qu'il veuille bientôt me donner une occupation plus douce et plus paisible, et à vous santé, satisfaction, et tout ce que votre coeur désire.

A Ottmachau, ce 17 de Janvier 1741.

Ami Jordan, tu me feras plaisir de me venir joindre avec Maupertuis; prends le chemin de Breslau, et reste là jusqu'à nouvel ordre.

J'avise à présent à nos suretés, et je prépare tout pour pouvoir faire avec succès la campagne prochaine. Je ne sais d'où vient ta mélancolie; mais j'espère que tu n'auras pas besoin de l'augmenter. J'aime la guerre pour la gloire; mais si je n'étois pas prince, je ne serois que philosophe. Enfin il faut dans ce monde que chacun fasse son métier, et j'ai la fantaisie de ne vouloir rien faire à demi.

Ne m'oublie pas ou mort ou vif, et sois persuadé que de philosophe devenu guerrier, je ne t'en estime pas moins dans le fond du coeur. *Vale.*

A Schweidnitz, ce 24 Février 1741.

Jordan, je suis bien fâché de l'accident qui vient de t'arriver. Mes voeux seront toujours pour ta conservation et pour tout ce qui peut t'être agréable. Je ne te suis guère resté en arrière; je viens de l'échapper belle d'un gros parti de housards, qui a pensé nous envelopper et nous prendre. Sans vanité, ma petite habileté m'a tiré d'affaire. Je n'ai pas perdu un chat de mon monde; mais le malheur en a voulu à un escadron de Schulenbourg, sur lequel 400 de ces housards sont tombés, et leur ont tué 10 maîtres.

Mes complimens à Maupertuis; dis-lui qu'il ne dépend que de lui d'opter entre l'Islande et la Silésie, et que de quelque côté qu'il se tourne, mon amitié et mon estime l'accompagneront toujours. Il n'a pas tort; je suis accablé d'affaires, j'en ai de toutes les sortes et façons. Ma foi, si les hommes étoient sages, ils négligeroient plus qu'ils ne font un fantôme de réputation qui leur cause bien des peines, et qui leur fait tourner à la peine un temps que le Ciel leur avoit donné pour jouir. Tu me trou-

veras plus philosophe que tu ne l'as cru. Je l'ai toujours été, un peu plus, un peu moins. Mon âge, le feu des passions, le désir de la gloire, la curiosité même, pour ne te rien cacher, enfin un instinct secret m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtois, et la satisfaction de voir mon nom dans les gazettes et ensuite dans l'histoire m'a séduit. Adieu, cher et fidelle ami. Mes complimens à Césarion.

A un village dont j'ignore la figure et le nom, ce 3 de Mars 1741.

Cher Jordan, pour le coup Glogau est pris d'emblée; 28 officiers, 2 généraux et 1004 hommes ont été faits prisonniers de guerre, et nous y avons perdu en tout un lieutenant et entre 20 et 30 hommes. C'est une action aussi unique dans son genre qu'il s'en soit trouvé dans l'histoire, et la valeur de nos troupes s'y est signalée. Je suis persuadé qu'en bon patriote tu te réjouiras fort de cette nouvelle. Pour à présent nous allons mettre la dernière main à l'ouvrage, et diriger toutes les opéra-

tions de la guerre de façon que nous en ayons de l'honneur. Si tu n'ès pas content de moi pour le coup, tu ne le seras jamais, car comme il y a un Dieu je fais ce que je puis.

Mande-moi donc un mot de Kayserling; j'en suis en peine, n'ayant absolument point de ses nouvelles depuis mon départ de Berlin. Fais-lui mille amitiés de ma part.

Viens me joindre lorsque ta santé le permettra, et sois persuadé que je t'aime toujours sincèrement.

A Schweidnitz ce 10 de Mars 1741.

Cher Jordan, lorsque ta santé te permettra de venir ici, tu me trouveras tout disposé à te faire bonne réception. Je suis ici en situation avantageuse, et nos affaires, grâces au Ciel, vont à merveille; mais la philosophie n'en va pas moins son train, et sans ce maudit penchant que j'ai pour la gloire, je t'assure que je ne penserois qu'à ma tranquillité.

Adieu, cher Jordan. J'espère de te voir bientôt ici. Ne m'oublie pas, et sois persuadé

de l'estime et de l'amitié véritable que j'ai pour toi. Mes complimens à Césarion.

A Schweidnitz, ce 15 de Mars 1741.

Sieur Jordan, je marche demain sur Breslau et j'y serai en quatre jours. Vous autres Berlinois, vous avez un esprit prophétique que je ne conçois pas. Enfin je vais mon train et tu verras dans peu la Silésie rangée au nombre de nos provinces. Adieu. Voilà tout ce que j'ai le temps de te dire. La religion et nos braves soldats feront le reste.

Dis à Maupertuis que j'accorde les pensions de ses académiciens et que j'espère trouver de bons sujets pour des élèves dans le pays où je suis ; fais-lui bien mes complimens.

Ce 27.

Mon cher Jordan, nous allons nous battre demain. Tu connois le sort des armes, la vie des rois n'est pas plus respectée que celle des

particuliers. Je ne sais ce que je deviendrai. Si ma destinée est finie, souviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement ; si le ciel prolonge mes jours, je t'écrirai dès demain, et tu apprendras notre victoire. Adieu, cher ami. Je t'aimerai jusqu'à la mort.

A Pogrel, ce 8 d'Avril 1741.

Seigneur Jordan, Poellnitz m'écrit qu'il m'envoie des vers; pour moi je lui écrirai que je lui envoie de l'argent. Je n'ai point reçu de poésie par sa lettre, et il ne recevra aucune monnoie par la mienne.

Tu ne me dis pas le mot du cher Césarion, et tu ne me parles que de ton chien de libraire et de son fichu livre.

Nous nous battrons trois fois, livrerons quatre assauts, et engagerons cent escarmouches; après quoi tu me reverras, humble Gamaliel, aux pieds de Paul Jordan, apprendre de toi la sagesse, et l'art de la paix.

Adieu, cher ami. Ménage-toi; pense, je t'en prie, à la part que prennent à ta santé

les demoiselles du Werder et de la Villeneuve. Salut.

Au camp de Grotkau, ce 1 de Juin 1741.

Est-il permis de m'écrire religion pour me persuader de vous laisser aller à Berlin ? Ne devez-vous pas mourir de honte de votre impatience enfantine pour partir? Vous viendrez ici, s'il vous plait, pour en faire amende honorable en plein champ, et vous me fléchirez plutôt par la piété que me fera votre poltronnerie que par l'attachement que vous avez pour Messire Jean Calvin. Mes vers ne seront pas de votre goût assurément, parce qu'ils sont hardis et vrais : *) mais je m'en console, parce que j'en suis content, et que vous pouvez les conserver comme étant ma confession de foi.

Mandez-moi, je vous prie, s'il est vrai que la paix est conclue, si les troupes prussiennes resteront ici, ou si l'on parle de bataille, en un mot bavardez un peu.

*) Ces vers se trouvent aparemmeut parmi les *Épitres à Jordan*.

Domine, j'envoie à ta doctorale science une très-badine lettre pour Gresset, que je te charge lui envoyer, de copier, de critiquer et de parafer. Si tu trouves cette lettre jolie, envoies-en une copie comme en ton nom à Voltaire.

Adieu. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Une autre fois ma lettre sera plus longue, et par conséquent t'ennuiera davantage. Fais bavarder Poellnitz.

Ce 24 Septembre 1741.

Tu me fais la guerre, impitoyable Jordan, sur ce que je ne t'enjoins point de la façon la plus positive de m'écrire. N'as-tu pas assez d'esprit pour comprendre que quand même je défendrois à tous les sots et à tous les importuns de m'écrire, cela ne regarde point mon cher Jordan? Doutes-tu du plaisir que j'ai à te lire, et de la satisfaction que je ressens dans mon exil de recevoir des lettres de ma

patrie? et quand même toutes ces raisons ne te frapperoient pas, sache et apprends que deux mots sortis de la plume de mon ami me sont plus précieux que toutes les pointes les plus subtiles qu'enfantent les cervelles stupidement prodigues de gens nés sans amitié ou sans génie; conçois que ma sensibilité trouve des appas jusque dans tes grands caractères, et que pour peu que le permette le soin de tes audiences et de ta bibliothèque, je me louerai beaucoup de ta correspondance. Quant aux nouvelles qui me regardent, je ne puis te rien dire, sinon que le Démon qui me promène en Moravie, me ramènera à Berlin.

Je suis un grand fou, cher ami, de quitter ce repos pour la frivole gloire de succès incertains; mais il y a tant de folies dans le monde, et je compte celle-ci au nombre des vieilles.

Je te recommande les idées couleur de chair, à l'exclusion des noires. Pendant mon absence peins-toi tout en beau, et sers-toi des touches de Watteau préférablement à celles de Rembrand. Adieu. Je te prie ne demande pas des vers d'un homme qui n'a que

de la paille hachée et du foin en tête; plains-moi, mais aime toujours ton fidele ami.

A Olmutz, ce 2 de Février 1742.

Mon cher Jordan, à en juger par vos lettres vous êtes l'homme du monde le plus occupé; vous croquez des nouvelles et vous paroissez avare de votre temps. Peut-être rédigez-vous un in-folio en un in-douze; car j'ai trop bonne opinion de vous pour vous croire capable d'écrire un gros livre.

Si vous jugez au contraire d'après mon bavardage, vous vous imaginerez que je suis ici désoeuvré, et pour tout passe-temps occupé à votre contenance favorite; mais non, je puis vous confier entre nous qu'il ne s'agit pas de moins que de porter de grands coups à la maison d'Autriche, et que de la façon dont les choses vont, peut-être peu de semaines seront d'une décision infinie dans les affaires de l'Europe. Mes housards approchent jusqu'à quatre milles de Vienne. Lobkowitz fuit,

Khevenhuller accourt, enfin la confusion est totale chez l'ennemi.

Dites à K*** que j'ajouterai quelque chose à sa pension pour le contenter, et que j'espère qu'alors il me donnera du repos. Adieu. Souviens-toi que j'aime autant les longues lettres que je hais les gros ouvrages. Ne m'oublie pas, et dis à Kayserling qu'il est un ingrat, un paresseux, un perfide d'oublier les absens; mais ce n'est pas le premier à qui l'amour a fait tourner la tête. Adieu.

A Znaïm, ce 25 de Février 1742.

Cher Jordan, Messieurs les housards m'ont escamoté le plus joliment, ou pour mieux dire, le plus vilainement du monde les lettres où il y en avoit une pour vous. Savoir si l'ennemi en profitera. C'est de quoi je doute; car autant que je m'en ressouviens, c'étoit un tissu de misères et de pauvretés. Vous y profitez le temps que vous auriez perdu à les lire. Le public aura peut-être l'avantage d'en posséder Tindal jordanien quelques semaines plutôt, et

moi j'aurai la mortification de manquer un jour de poste de vos lettres. Voilà bien des conséquences que cause une lettre égarée. Je vis ici à Znaïm du jour à la journée, quelquefois fort occupé et quelquefois très-désoeuvré. Je m'applique cependant, lorsque j'en ai le loisir; je lis, je compose et je pense beaucoup. C'est tirer profit de sa machine, direz-vous; il est vrai, mais je réponds que l'on fait bien de profiter de son estomac, d'autant plus que la digestion est quelquefois incertaine. De même doit-on dans cette courte vie user soi-même de ses ressorts, car ils s'usent sans cela inutilement et par le temps, sans que l'on en profite.

Les maisons ont toutes ici des toits plats à l'italienne, les rues sont fort mal-propres, les montagnes âpres, les vignes fréquentes, les hommes sots, les femmes laides et les ânons très-communs. C'est la Moravie en épigramme.

Dans ce moment je reçois votre lettre moitié prose moitié vers, dont je vous remercie; mais elle n'est pas encore assez longue, et vous devez savoir que je fais une grande différence entre les longs ouvrages et les jolies lettres. Mettez tout Berlin dans vos vers, des baga-

telles, des riens; car ma curiosité est un gouffre insatiable, surtout en fait de raisonnemens politiques, qui par la plupart du temps sont fort biscornus.

Les nouvelles de l'ennemi que j'apprends incessamment, me font croire que nous en viendrons aux mains; alors je souhaite fort que la fortune des Prussiens me favorise pendant quelques heures, ou pour mieux dire pendant ce jour, afin que l'affaire se termine par-là aussi glorieusement qu'elle a été commencée. Ne vous inquiétez pas en attendant. Guérissez-vous, et n'oubliez pas vos amis absens qui vous aiment bien. Adieu.

A Znaïm, ce 28 de Février 1742.

Cher Jordan, si je voulois vous faire un détail de tout ce qui se passe ici, je serois bien occupé; car nous avons de l'ouvrage autant que nous en pouvons supporter. Je ne saurois vous parler de l'avenir; il est très-incertain; tout ce que j'en sais, c'est que nous avons de

la besogne devant nous, et qu'assurément le bâtiment n'est pas encore totalement élevé.

L'orgueil des Autrichiens me paroît le précurseur de leur ruine. Cette ruine nous coûtera, mais elle ne s'ensuivra pas moins. Je crois à présent Berlin le séjour de l'ennui et des femmes. J'imagine qu'il y a de quoi désespérer un honnête homme d'y être, et que ceux qui s'en trouvent éloignés doivent des actions de grâces à la providence.

Je vis fort philosophiquement, je travaille à l'infini, je m'amuse autant que je le puis, et du reste je ne pense qu'à me réjouir. Je t'en souhaite autant de tout mon coeur et prie Dieu d'avoir le cher Jordan en sa sainte garde.

A Znaïm, ce 8 de Mars 1742.

Mon cher Jordan, que te dirai-je d'ici? rien de nouveau. Que nous marchons, que nous allons bloquer Brunn, que nous avons pris trois cents prisonniers à Goeding, que nous en prendrons davantage, et que la guerre se fera

plus vivement que jamais. Juge après cela si je reviendrai à Berlin, et si la douce paix paroît proche? Je crois que cette année nous présentera de plus grands événemens encore que la précédente. Les choses s'embrouillent de plus en plus, et il n'est aucune prudence humaine qui dans un état aussi critique puisse juger solidement des affaires. Le temps tirera le voile qui couvre à présent les événemens, et alors de nouvelles scènes se développeront. On a vu une comète à Vienne, et tout le monde dit là-bas que cela leur présage du bonheur. Pour moi, je suis d'un sentiment contraire, et je m'imagine que ce n'est pas dans le ciel mais sur terre qu'il faut tirer des horoscopes; c'est par de bonnes mesures prises à propos, par de mûres délibérations, par des résolutions promptes et justes que l'on peut juger des entreprises et de leur succès.

Adieu, cher Jordan. Je te crois las de mon bavardage, mais j'espère que tu ne le seras pas de l'amitié et de l'estime que j'ai pour toi. *Vale.*

A Pohrlitz, ce 11 de Mars 1742.

Très-cher Jordan, la différence qu'il y a entre le loisir de Berlin et les occupations de Sclowitz sont, que l'on fait des vers à l'un, tandis que l'on fait des prisonniers à l'autre. Je vous jure que j'ai été si fort tourmenté, et quelquefois inquiété, qu'il ne m'a guère été possible de penser avec cette liberté d'esprit qui est la mère de l'imagination, et par conséquent de la poésie.

Les ennemis, forts de 4,000 hommes, ont attaqué un village où Truchsess et Varenne étoient commandés avec 400 hommes, et ne pouvant dompter ces braves gens, ils ont mis le feu au village. Tout ceci n'a point fait perdre contenance à nos troupes, qui ont tué près de 200 hommes et quelques centaines de chevaux à l'ennemi. Truchsess, Varenne et quelques officiers ont été légèrement blessés; mais rien ne peut égaler la gloire que cette journée leur vaut. Jamais Spartiates n'ont surpassé mes troupes; ce qui me donne une telle confiance en elles, que je me crois dix fois plus puissant que je n'ai crû l'être par le passé. Nous avons fait

fait de plus 600 prisonniers hongrois, et nos braves soldats, qui ne savent que vaincre ou mourir, ne me font rien redouter pour ma gloire.

Donnez cette peinture à Knobelsdorf pour marque de mon souvenir. Marquez-moi quel est le Marquis d'Argens, s'il a cet esprit inquiet et volage de sa nation, s'il plaît, en un mot si Jordan l'approuve? Si je vous revois un jour, vous devez vous attendre à un débordement de babil extrême. Ma foi, l'honneur de faire tourner la grande roue des événemens de l'Europe, est un travail très-rude; l'état moins brillant de l'indépendance, de l'oisiveté et de l'oubli, est selon moi plus heureux, et le vrai lot du sage dans ce monde. Je pense souvent à Rémusberg, et à cette application volontaire qui me familiarisoit avec les sciences et les arts; mais après tout il n'est point d'état sans amertume. J'avois alors mes petits plaisirs et mes petits revers; je naviguois sur l'eau douce, à présent je vogue en pleine mer, une vague m'emporte jusqu'aux nues, une autre me rabaisse dans les abymes, et une troisième me fait remonter plus promptement

encore jusqu'à la plus haute élévation. Ces mouvemens si violens de l'ame ne sont pas ce qu'il faut aux philosophes ; car, quoi qu'on dise, il est bien difficile d'être indifférent à des fortunes diverses, et de bannir la sensibilité du coeur humain. Vainement veut-on paroître froid dans la prospérité, et n'être point touché dans l'affliction ; les traits du visage peuvent se déguiser, mais l'homme, l'intérieur, les replis du coeur n'en sont pas moins affectés. Tout ce que je désire pour moi, c'est que les succès ne corrompent point l'humanité et ces vertus dont j'ai toujours fait profession. J' espère et je me flatte que mes amis me retrouveront toujours tel que j'ai été, quelquefois plus occupé, rempli de soucis, inquiet, surchargé d'affaires, mais toujours prêt à les servir, et à vous prouver surtout que je vous estime et vous aime de tout mon coeur. Adieu.

Au quartier de Sclowitz, ce 17 Mars 1742.

Mon cher Jordan, vous irez chez Madame de ***, et lui direz qu'après que je l'ai assez

instruite de mes volontés sur le sujet de son fils, dont elle a disposé malgré mes intentions, si elle ne le fait revenir incessamment, je me vengerai d'elle en maître irrité, qui punit une mauvaise citoyenne qui agit contre l'État. Annonce-lui ma vengeance, et dis-lui que j'ai des moyens en main plus qu'elle ne pense pour me faire raison de son infidélité et de sa trahison; qu'elle a trouvé le moyen de se brouiller avec tout le monde, et qu'à la fin je suis obligé d'avouer que le monde a raison, mais qu'il y a des maisons de correction pour les méchantes femmes, comme il y a des endroits où l'on met en séquestre les mauvais citoyens. Adieu, sois persuadé que je t'aime de tout mon coeur.

A Sclowitz, ce 28 de Mars 1742.

Cher Jordan, j'ai la tête si étourdie par un chaos d'affaires qui m'est survenu tout à la fois, que je te demande quartier pour le coup. Je suis si occupé, j'ai tant à penser, tant à écrire, tant d'ordres à expédier, qu'il m'est

impossible de te parler beaucoup raison. Tout ce que je puis te dire, c'est que nous camperons le 13 de ce mois, que les Autrichiens marchent à nous, et que certainement, s'il n'arrive pas quelque miracle, je ne pourrai revenir à Berlin que vers la fin d'Octobre ou le commencement de Novembre. Adieu. Je te recommande à la garde de la philosophie et du Dieu de la santé.

A Chrudim, ce 11 de Mai 1742.

Cher Jordan, je te dirai gaiement que nous avons bien battu l'ennemi. Nous nous portons tous bien. Le pauvre Rottembourg est blessé à la poitrine et au bras, mais sans danger, à ce que l'on croit.

Adieu. Tu seras bien aise, je crois, de la bonne nouvelle que je t'apprends. Mes complimens à Césarion.

Du champ de la bataille de Chotusitz, ce 17 Mai 1742.

Federicus Jordano, salut. Sans doute que vous aurez déjà reçu la lettre où je vous ai appris notre victoire. Aujourd'hui j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'elle n'a pas été fort sanglante pour nos troupes, ce qui me la rend d'autant plus agréable, et permet que l'on s'en réjouisse de tout son coeur. Nos avantages sont complets, et la déroute de l'ennemi, que nous avons poursuivi deux jours, est si terrible, la consternation, la douleur et l'abattement si universels, que rien n'en approche.

Personne n'est mort de notre connoissance. Le cher Rottembourg, qui est blessé, en reviendra, et l'on compte tout au plus que nos morts montent à 1000 ou 1200 hommes; la perte de l'ennemi est taxée entre 6 et 7,000 hommes. La relation qui paroîtra de ce qui a précédé et suivi la bataille est dressée par moi-même, et elle est conforme à la plus sévère vérité.

Je crois que la paix nous viendra dans peu et que je reviendrai à Berlin plutôt que vous n'avez osé l'espérer.

Dites à Knobelsdorf qu'il m'arrange mon cher Charlottenbourg, qu'il finisse ma maison d'opéra. Et pour vous, faites provision d'une humeur gaie et contente.

Adieu, cher Jordan. Tu vois que je ne t'oublie pas, puisque j'ai songé à toi le moment d'après la victoire. *Vale.* Mes complimens à Césarion; dites-lui que nos cavaliers ont été autant de Césars.

Au camp de Schlep, ce 20 de Mai 1742.

Federicus Jordano, salut. Si je suivois mon inclination, je vous écrirois: venez, mon cher Jordan, me tenir compagnie, et raisonner avec moi sur l'incertitude de nos connoissances et sur le néant de la vie humaine; mais comme je suis pour règle de préférer le bien-être de mes amis à ma satisfaction particulière, je vous dirai: mon cher Jordan, demeurez paisible citadin de Berlin, fréquentez bien Haude, donnez audience aux savans dans votre bibliothèque, achetez des livres à tous les encans, écrivez-moi lorsque vous n'avez rien de mieux à faire. Je suis sûr d'être obéi en vous parlant

sur ce ton, au lieu que tout ce que je pourrois dire à un poltron, pour l'inviter à venir dans une armée, ne seroit qu'en pure perte.

Le pauvre Rottembourg n'est point dangereusement blessé; mais il souffre beaucoup de la gravelle. J'espère que dans huit jours cela se dissipera. Je n'ai point encore eu jusqu'à présent assez de tranquillité d'ame pour rimer; car j'ai continuellement à faire, et ce n'ont été qu'à présent que des arrangemens perpétuels.

Nos pertes de la dernière bataille se montent en tout à 1700 hommes, 6 officiers d'infanterie et 15 de cavalerie, ce qui n'est pas beaucoup pour une bataille aussi décisive que l'a été celle de Chotusitz.

Adieu, ami. Faites donc que ce gros Knobelsdorf me mande comment se portent Charlottenbourg, ma maison d'opéra et mes jardins. Je suis enfant sur ce sujet; ce sont mes poupées dont je m'amuse.

Vous savez tout ce que je pense sur votre sujet, ainsi il est inutile de le répéter. *Vale.* Mes complimens à la bonne Monbail et au Tourbillon, à la petite Tettau aussi.

Au camp de

Federicus Jordano, salut. Il est arrivé ce que vous avez prévu ; nous avons eu une bataille décisive, vous en savez le succès ; les suites en sont que le prince Charles quitte la Bohème, et qu'il va vers Brunn ou Wittingau.

Rottembourg se remet de ses blessures, et nos pertes ne sont pas excessives.

Voilà ton ami vainqueur pour la seconde fois dans l'espace de treize mois. Qui auroit dit il y a quelques années que ton écolier en philosophie, celui de Cicéron en rhétorique, et de Bayle en raison, joueroit un rôle militaire dans le monde ? Qui auroit dit que la providence eût choisi un poéte pour bouleverser le système de l'Europe et changer en entier les combinaisons politiques des rois qui y gouvernent ? Il arrive tant d'événemens dont il est difficile de rendre raison, que celui-ci peut être hardiment compté de ce nombre. C'est une comète qui traverse cette orbite et qui dans sa direction suit un cours différent de toutes les autres planètes.

J'attends de tes nouvelles avec impatience; mais écris-moi force bâtimens, meubles et danseurs. Cela me récrée et me délasse de mes occupations, qui pour être toutes importantes deviennent difficiles et sérieuses. Je lis ce que je puis, et je t'assure que dans ma tente je suis autant philosophe que Sénèque, ou plus encore.

Quand nous verrons-nous sous ces beaux et paisibles hêtres de Rémusberg, ou sous les superbes tilleuls de Charlottenbourg? Quand pourrons-nous raisonner à notre aise sur le ridicule des humains et sur le néant de notre condition? J'attends ces heureux momens avec bien de l'impatience, d'autant plus que pour avoir essayé de tout dans le monde, on en revient pour l'ordinaire au meilleur.

Adieu, cher Jordan. N'oublie point ton ami et conserve-moi dans ton coeur avec toute la fidélité qu'Oreste devoit à Pylade.

Au camp de

Federicus Jordano, salut. J'ai vu tous les caractères d'une joie sincère dans la lettre que vous m'écrivez; j'y reconnois bien et l'ami et le philosophe. Nous allons nous mettre à présent en quartiers de cantonnement, et je crois, vu la situation présente, et les avantages que les François viennent de remporter récemment sur le prince Lobkowitz, que cette guerre touche à son dernier période.

Adieu, cher Jordan. Dès que je serai cantonné, je vous écrirai de plus longues lettres, et peut-être pourrai-je, plutôt que je n'ai osé l'espérer, t'entretenir dans le nouveau Lycée de Charlottenbourg, et t'assurer de vive voix que je t'aime et t'estime de tout mon coeur. *Vale.*

Au camp de B—, ce 27 de Mai 1742.

Federicus Jordano, salut. Je suis si affairé, que bien loin d'avoir l'esprit libre, je l'ai plus embarrassé que jamais. Nous avons ici les deux Belle-Isle et quelques officiers françois.

Le pauvre Britz a payé son tribut à la nature ; je le regrette beaucoup comme un fort brave garçon et une ancienne connoissance. Rottembourg est tout-à-fait hors de danger; les victimes de la patrie qui ont en dernier lieu si généreusement combattu, se remettent en grande partie ; les chirurgiens me donnent très-bonne espérance de leur guérison.

Je ne sais pas trop quand je vous reverrai. A parler franchement, je ne présume point que ce soit avant la fin de la campagne. Adieu, *dive Jordane*. Je n'ai l'esprit ni gai ni épique. Aime-moi toujours, et sois persuadé de mon estime et de mon amitié. Mes complimens à Césarion, au Tourbillon et à l'Architecte.

Au camp de Kuttenberg, ce 4 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. Vous serez sans doute à présent informé des heureuses suites de notre victoire. Les ennemis se sont retirés jusqu'à Budweis, où ils se sont joints avec le prince Lobkowitz. Vous voyez par-là que le fait est incontestable, et que rien ne confirme

si fort notre supériorité que la fuite de l'ennemi, et une retraite de seize milles d'Allemagne.

La relation imprimée de Berlin qui sans doute court à présent tous les caffés de l'Europe, est sortie de ma plume. J'ai détaillé toute l'action avec exactitude et avec vérité. L'histoire de l'inconnu est une fable en pure perte; un maître de poste y a donné lieu, qui se trouvant auprès des équipages, crut trouver plus de sureté en combattant avec les autres qu'en demeurant seul auprès des équipages.

Je plains le pauvre Césarion. Avouez-moi qu'il est bien fait lui pour se marier; il me fait cependant beaucoup de compassion et par le corps et par l'esprit. Rottembourg se rétablit tout-à-fait, et nous sommes ici assez tranquilles. Je lis beaucoup, lorsque je n'ai pas d'ouvrages plus sérieux à faire; enfin ma tente ressemble infiniment plus à la demeure d'un philosophe que le tonneau ridicule de Diogène, ou le bouge indécent de Leibnitz.

J'ai reçu les vers que vous m'envoyez. L'Hercule travesti me paroît assez trivial: j'e-

spère que la comédie que vous me promettez, vaudra mieux.

Adieu, Jordan tindalien,
Fidelle ami, bon citoyen,
Mais qui par prudente sagesse
Se ménage plus d'un moyen
Pour cacher sa grande foiblesse,
L'attachement pour son espèce,
Dans les antres poudreux du vieux pays latin.

Au camp de Kuttenberg, ce 5 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. Nos maudits François gâtent tout, pendant que je raccommode tout. Voilà deux oisons que l'Empereur et le roi de France avoient choisi avec bien du soin pour commander en Bavière, qui laissent passer à Khevenhuller le Danube en leur présence. Il est impossible de compter toute les fautes qu'ont faites ces généraux. Qu'en résultera-t-il? Que tout le poids de la guerre tombera sur moi. Belle consolation que de faire des conquêtes pour les autres! Le prince Charles a marché vers la Moldau, pour attaquer le ma-

réchal de Broglio, qui se tient à Frauenberg. Belle-Isle est à Dresde, les Saxons sur leurs frontières. Quelle bigarrure! Voici le point critique de cette année. Dans quinze jours la scène des événemens sera plus éclaircie.

Mandez-moi ce que l'on dit de cette bataille, si elle fait grand bruit dans le monde, si le peuple y prend part, si l'on croit que l'armée est en état de battre mes ennemis, si l'on me suppose de l'entendement en fait de guerre? en un mot tout ce qui peut être relatif à cette matière.

Ecrivez-moi beaucoup au sujet de Charlottenbourg, du parc, de la maison d'opéra, et faites de grandes descriptions, afin de m'entretenir long-temps sur des sujets agréables et divertissans.

Dieu sait quand je pourrai vous entretenir dans ces charmantes retraites, et parler raison hors du tourbillon du monde et des embarras. Je crains fort que ce temps désiré ne soit encore plus éloigné qu'on ne le croit; en attendant je lis et pense beaucoup. Peut-être me trouverez-vous plus raisonnable que je ne l'ai été, savoir si j'en vaudrai mieux; c'est un *latus per se.*

Faites mes complimens à cet ami qui a le coeur et le corps malades. Dites à Poellnitz que je ne lui écris point, à cause que j'ai à faire, mais que ses lettres me font plaisir, et qu'il fera bien de m'en écrire souvent.

Je vous conjure de me faire avoir une bonne lorgnette, qui découvre les objets de loin, et à peu près pour votre vue.

Adieu, *dive Jordane*. N'oublie pas le pauvre Ixion qui tourne comme un forcené à la roue des événemens de l'Europe, et sois sûr que je te consacre une amitié égale à ma durée.

Au camp de Kuttenberg, ce 7 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. A la fin je vous apprends cette nouvelle tant attendue, tant désirée, le but de la guerre, cette grande nouvelle; en un mot la conclusion d'une bonne et avantageuse paix. . . . . .

. . . . . .

Je vous laisse du temps pour respirer. Je conçois qu'une nouvelle si peu attendue et si

agréable ne laissera pas que de vous réjouir beaucoup. Cependant que votre joie ne vous rende pas indiscret; je vous défends de parler de ceci jusqu'au temps où la nouvelle en sera publique.

J'ai fait ce que j'ai cru devoir à la gloire de ma nation; je fais à présent ce que je dois à son bonheur; le sang de mes troupes m'est précieux, j'arrête tous les canaux d'une plus grande effusion, qu'une guerre faite par des barbares n'auroit pas laissé d'entraîner après soi, et je vais me livrer de nouveau à la volupté du corps et à la philosophie de l'esprit. Je serai environ le 15 ou le 20 de Juillet à Berlin. Portez-vous bien vers ce temps-là, et faites provision de tout ce que votre esprit peut imaginer de plus divertissant et de plus agréable; en un mot que je retrouve en vous la sagesse de Platon, l'éloquence de Cicéron, l'esprit serviable d'Atticus et le support d'Épicure.

Adieu, très-pacifique Jordan. Ton ami le fier-à-bras te saluera bientôt sous l'appareil modeste et simple d'un philosophe.

Au camp de Kuttenberg, ce 13 de Juin 1742.

Fede-

Federicus Jordano, salut. Enfin voilà la paix venue, cette paix après laquelle vous avez tant soupiré, pour laquelle tant de sang a été répandu, et dont toute l'Europe commençoit à désespérer. Je ne sais ce que l'on dira de moi; je m'attends à la vérité à quelque trait de satire, et à ces propos ordinaires, ces lieux communs que les sots et les ignorans, en un mot les gens qui ne pensent point, répètent sans cesse après les autres. Mais je m'embarrasse peu du jargon insensé du public, et j'en appelle à tous les docteurs de la jurisprudence et de la morale politique, si après avoir fait humainement ce qui dépend de moi pour remplir mes engagemens, je suis obligé de ne m'en point départir, lorsque je vois d'un côté un allié qui n'agit point, de l'autre un allié qui agit mal, et que pour surcroît j'ai l'appréhension au premier mauvais succès d'être abandonné, moyennant une paix fourrée, par celui de mes alliés qui est le plus fort et le plus puissant?

Je demande si dans un cas où je prévois la ruine de mon armée, l'épuisement de mes

trésors, la perte de mes conquêtes, le dépeuplement de l'État, le malheur de mes peuples, et en un mot toutes les mauvaises fortunes auxquelles exposent le hasard des armes et la duplicité des politiques; je demande si dans un cas semblable un souverain n'a pas raison de se garantir par une sage retraite d'un naufrage certain, ou d'un péril évident?

Nous demandez-vous de la gloire? Mes troupes en ont suffisamment acquis. Nous demandez-vous des avantages? Les conquêtes en font foi. Désirez-vous que les troupes s'aguerrissent? J'en appelle au témoignage de nos ennemis, qui est irrévocable. En un mot, rien ne surpasse cette armée en valeur, en force, en patience, dans le travail et dans toutes les parties qui constituent des troupes invincibles.

Si l'on trouve de la prudence à un joueur, qui après avoir gagné un sept-leva, quitte la partie, combien plus ne doit-on point approuver un guerrier qui sait se mettre à l'abri des caprices de la fortune après une suite triomphante de prospérités?

Ce ne sera pas vous qui me condamnerez, mais ce seront ces stoïciens dont le tempérament sec et la cervelle brûlée inclinent à la morale rigide. Je leur réponds qu'ils feront bien de suivre leurs maximes, mais que le pays des romans est plus fait pour cette pratique sévère que le continent que nous habitons, et qu'après tout un particulier a de tout autres raisons pour être honnête homme qu'un souverain. Chez un particulier, il ne s'agit que de l'avantage de son individu, il le doit constamment sacrifier au bien de la société; ainsi l'observation rigide de la morale lui devient un devoir, la règle étant: il vaut mieux qu'un homme souffre que si tout le peuple périssoit.

Chez un souverain, l'avantage d'une grande nation fait son objet, c'est son devoir de le procurer; pour y parvenir il doit se sacrifier lui-même; à plus forte raison ses engagemens, lorsqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de ses peuples.

Voilà ce que j'avois à vous dire, et dont vous pourrez faire usage en temps et lieu dans les compagnies et les conversations, sans faire remarquer que la paix est faite.

Pressez Knobelsdorf d'achever Charlottenbourg ; car je compte y passer une bonne partie de mon temps.

Adieu, cher Jordan. Ne doutez point de toute la tendre amitié que j'ai eue, que j'ai, et que j'aurai pour vous jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Au camp de Kuttenberg, ce 15 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. Hier la paix fut publiée au son des timbales et des trompettes. J'espère que cette nouvelle ne vous fera pas moins de plaisir que la première que je vous annonçai. Mandez-moi avec toutes les circonstances ce qu'en dit le public, et ne me cachez rien du tableau.

Je pars après-demain d'ici pour Kolin : de là nous marchons à Chlumetz, et de Chlumetz je prens la poste pour Glatz, où j'arriverai le 28 ; je m'y arrêterai le temps qu'il faudra pour régler les affaires militaires qui regardent les fortifications, et les affaires civiles qui regardent l'économie et la justice. De là je pars pour

Neisse, où je réglerai de même ce qui regarde les réparations de cette fortification et ce qui est du ressort des arrangemens nouveaux que je suis obligé de faire en haute Silésie ; de là je pars pour Brieg, faisant toujours fortifier. J'arrive à Breslau le 4 de Juillet, et j'y resterai jusqu'au 9, où j'irai à Glogau, encore pour fortifier. J'en partirai le 11 pour Francfort, et le 12 à midi votre très-humble serviteur aura l'honneur de vous assurer de ses devoirs. Vous et Poellnitz partirez encore l'après-midi pour Charlottenbourg, Césarion de même, si sa santé et l'amour le lui permettent. Voilà mon itinéraire, et l'histoire de ce qui se fera du 23 de Juin jusqu'au 12 Juillet inclusivement.

Je vous rends grâces des yeux que vous m'envoyez ; c'en sont de véritables pour un aveugle comme moi. Adieu, cher Jordan, La tête me tourne des affaires que j'ai expédiées aujourdhui.

Mes complimens à Poellnitz. Ne m'oublie pas, cher Jordan, et dis au Tourbillon que son mari nous a assigné un champ de bataille où il est impossible de combattre faute de terrain.

A Kuttenberg, ce 23 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. Enfin nous voici au moment de notre départ, et près d'évacuer cette Bohème où nos officiers ont recruté leurs bourses et leurs compagnies, où nous avons battu les Autrichiens, et dont nous les aurions chassés, si je n'avois préféré la conservation du sang prussien à la vaine gloire d'accabler une femme malheureuse et un pays ruiné. C'est sous ces auspices que je rentre dans mon pays, où rien n'interrompra l'ordre de la paix et de la tranquillité publique, que la violence et l'audace de mes voisins. Je suis sensible à l'approbation que vous donnez à ma conduite, et jespère que le vulgaire léger, volage, inconsidéré commencera du moins à prendre quelque confiance en moi, et ne me croira point aussi insensé que l'on m'accusoit de l'être au commencement de la guerre.

Ce n'est point par huit jours d'ouvrage que l'on peut juger de la capacité d'un homme, et principalement dans les affaires. Le public n'en connoît point les ressorts ; il se fait des idées grossières des choses; de fausses préven-

tions l'offusquent, il ajoutera foi à des bruits de ville sans fondement, et sur des notions aussi frivoles il se fera un système, qu'il trouvera très-mauvais que le gouvernement ne suive point; mais si l'on comparoit les fausses démarches que fetroit un politique qui suivroit aveuglément les conseils du public, avec les tours différens que prennent ceux qui sont chargés des affaires, on verroit bientôt les lourdes fautes que les uns auroient fait commettre, et que la conduite des autres est un système raisonné et suivi. Mais comme la plupart des gens ne sont point raisonnables, il est impossible qu'ils entrent dans des sentimens qui demandent du bon sens, et il est par-là même impossible qu'ils jugent bien de la conduite de ceux dont ils ne connoissent ni les projets ni les moyens.

Il est fâcheux que les actions des hommes d'Etat soient soumises à la critique de tant de juges aussi peu capables que le sont ces gens décisifs que la fainéantise et l'esprit de médisance rendent politiques; mais ce ne sont que les moindres désagrémens qu'ont à essuyer ceux qui comme moi sont dévoués au service

de l'Etat. Vous avez bien à vous plaindre du soin que vous donnent vingt gueux sur lesquels vous avez inspection; j'en ai des millions à conduire et à nourrir, et je ne m'en plains point. Mais vous êtes paresseux, et vous ne vous êtes apperçu qu'à présent que les affaires du Parnasse sont plus faciles à terminer que celles qui regardent la société.

Je crois que les vers du Poméranien à la Morrien sont de Manteufel; je ne sais pas trop ce qu'ils veulent dire, mais j'ai admiré le tour de l'épisode qui se trouve au bas de la lettre; je crois même que Madame Morrien a composé elle-même ce vers pour servir de véhicule à des choses qu'elle étoit bien aise que j'apprisse. Les vers sur l'âne sont misérables, ceux au Comte Podewils sont ordinaires, mais ceux du Faune sont jolis. J'ai reçu de Gresset une épitre charmante, dont je vous régalerai à mon retour.

Il falloit la paix en Bohème,
De Polignac le cabinet,
Pour changer votre face blême,
Et votre chagrin de carême
En air ouvert et satisfait.

Jordan, votre joie est extrême;
Mais je vous plains de tout mon coeur
De rechercher votre bonheur
En tout autre lieu qu'en vous-même.

Je n'ose en dire davantage après ce trait de morale. Recevez en attendant mes protestations de la sincère estime et de tous les sentimens avec lesquels je suis etc. etc. etc.

Au camp de Kuttenberg, où je ne resterai par long-temps, ce 24 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. Écoute, l'ami Jordan; j'ai trop à faire ici, fortification, justice, économie militaire, pour t'écrire beaucoup; mais je te parlerai davantage à Berlin. Adieu. Tes vers allemands sont de l'hébreu pour moi.

A Glatz, ce 28 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. Votre lettre m'a beaucoup diverti par rapport aux propros du public. Je ne connois point le magasin dont

vous me parlez, et personne ne la même ici. Les vers de Francheville sont traînans et ennuyeux; la pointe du conte n'est pas assez aiguisée, en un mot il ne fait point rire, c'est pourquoi je le condamne. Vous voyez par les lieux d'où je date mes lettres comme je m'approche tout doucement de chez vous, et comme les événemens se succèdent.

Je fais travailler ici à de grands ouvrages; cet endroit doit devenir la barrière de l'État, et la sureté de mes nouvelles conquêtes. Je dirige d'ici les nouveaux arrangemens de la province; je règle les affaires de droit, et j'arrange les économiques, peut-être aussi dérangées que les premières.

Enfin, je compte toujours être à Berlin le 12 de ce mois, et vous y assurer verbalement de tout le galimathias de tendresses et protestations que l'on fait à ses amis lorsqu'on ne les a vus de long-temps. *Vale.*

A Neisse, ce 1 de Juillet 1742.

Federicus Jordano, salut. Voici la dernière lettre que je vous écrirai de ce voyage. J'ai rempli ma tâche en entier, j'ai fini toutes mes affaires, et je reviens dans ma patrie avec la consolation de n'avoir aucun reproche à me faire envers elle.

Vous me trouverez plus philosophe que je ne l'ai jamais été, et plus encore praticien que spéculatif. J'ai eu beaucoup à faire depuis que je ne vous ai vu; aussi suis-je si étourdi de tout cet ouvrage, que je rendrai grâces à Dieu d'en être délivré; il y a de quoi faire tourner la cervelle à un honnête homme. Préparez-vous à bien philosopher avec moi dans les belles allées de Charlottenbourg. Adieu, cher Jordan. Le 12 je vous en dirai davantage.

A Breslau, ce 5 de Juillet 1742.

Federicus Jordano, salut. J'ai reçu et lu le premier chant du poëme silésien, trop mauvais pour que j'en parle, et d'une louange trop

effrontée pour que je permette qu'on l'imprime. Je souhaite que l'opéra réussisse mieux; du moins le poëte a-t-il été instruit de l'idée que j'ai sur ce sujet.

J'ai trouvé beaucoup d'affaires qui pourront prolonger mon séjour ici de quelques jours. Je fais à présent quelques vers; mais je suis encore trop répandu pour en faire de bons.

Les bustes du Cardinal de Polignac arriveront bientôt à Berlin, et les chanteurs de même. Je me réjouis de l'un et de l'autre; mais plus encore de revoir mon cher Jordan de bonne humeur, et plein de ce contentement d'esprit qui va si bien à tout le monde, et principalement aux philosophes. *Vale.*

A Breslau, ce 21 de Septembre 1742.

Federicus Jordano, salut. J'ai reçu la lettre que l'érudit, le charitable, le théologique, l'impeccable, le politique Jordan m'a écrite, et je me suis fort diverti des *on dit*, où pour l'ordinaire l'oisiveté ou la malignité du public fait

que je trouve ma part. J'aurai achevé dans peu de temps ma tournée silésienne, où je n'ai pas laissé que de trouver une occupation infinie. J'ai dépêché plus d'affaires en huit jours que les commissions de la maison d'Autriche n'en ont terminé en huit années, et j'ai réussi presque généralement en tout. Ma tête ne contient à présent que des calculs et des nombres; je la viderai de tout cela à mon retour, pour y faire entrer des matières plus choisies.

J'ai fait des vers que j'ai perdus; j'ai commencé à lire un livre que l'on a brûlé; j'ai joué sur un clavecin qui s'est cassé, et j'ai monté un cheval qui est devenu estropié. Il ne me manque plus pour m'achever de peindre, que de vous voir payer d'ingratitude l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

A Breslau, ce 27 de Septembre.

Federicus Jordano, salut. Fais-moi venir des quinze espèces de figues de Marseille, savoir en tout quatre cents figuiers, tous en caissons et tous en état de porter du fruit la même

année. Cependant je souhaiterois plus de figuiers verts que des autres. Je voudrois aussi que l'on m'envoyât trois cents ceps de vigne qui soient tous en état de porter du fruit la seconde année: pour ceux-là il faudroit les faire partir cet hiver, très-bien empaquetés cependant. Je t'envoie d'ailleurs l'étiquette des choses et raretés provençales que je souhaiterois avoir. J'ai fait un article de gazette pour Berlin, où Potier est tympanisé de la belle manière. J'ai déjà écrit pour avoir un autre maître de ballets, et j'en aurai assurément un moins fou, car il est impossible de l'être plus que Potier. Je suis bien aise d'être défait de cet extravagant, et fâché que la Roland ait quitté avec lui; mais nous vivrons sans Potiers et Rolands, et nous ne nous en divertirons pas moins. Ta philosophie dit que j'ai raison, et moi j'en conclus que j'ai très-fort raison, puisqu'un sage m'approuve. *Vale.*

A Potsdam, ce 20 d'Août 1743.

Lorsque Voltaire viendra
Avec sa valeur intrinsèque,
Doctissime le logera
Dans sa belle bibliothèque.

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour le logement de Voltaire. Quel plaisir pour un Jordan de posséder en même temps le bel Horace relié en marroquin rouge, et le cacochyme Voltaire relié en veste de drap d'or! Messieurs Achard et Monsieur Boëtiger diront: Ah! le grand homme que Jordan, il loge chez lui ce qu'il y a de plus célèbre! On te fera une ode comme au cabaretier des Muses. Que de belles productions vont éclore! Jordan, divin Jordan, je touche au moment de ton apothéose, à ce moment que j'attends avec tant d'impatience, à ce moment où tous ces titres de livres appris par coeur, tout ce fatras immonde de littérature va enfin illustrer mon savantasse.

Je te vois, mon cher coryphée,
Sur un tas de livres poudreux,

Tous symétrisés en trophée,
Placé comme un vainqueur heureux.

Mon idiotisme se mettra mercredi très-humblement aux pieds de ta sapience. Je me flatte de te voir clors chez moi et de t'assurer &c.

A Potsdam, ce 26 d'Août 1743.

Mon cher Jordan *, je te remercie de tes deux lettres, que je viens de recevoir. Je voudrois pour ma consolation que tu me donnasses des nouvelles de ton entière convalescence. Sois tranquille, mon enfant, pour ce qui nous regarde. Nos affaires sont en bon train, et je crois que nous serons dans peu de jours maîtres de Prague.

L'ami Duhan se porte fort bien, et trotte comme un jeune homme. Nous avons beaucoup de fatigues, que je supporte mieux que je n'aurois dû l'attendre de mon tempérament. Je suis fort occupé à présent à régler les préparatifs du siége. Notre gros canon est arrivé un peu tard, sans quoi la ville seroit déjà à nous.

Adieu,

*) Les lettres suivantes sont sans date.

Adieu, cher Jordan. Ménage ton individu pour l'amour de ma monade, et sois persuadé que l'attraction de ton bon coeur opère toujours fortement sur moi en raison inverse du quarré des distances. Dieu te bénisse.

Mon enfant, donne cette incluse à la Monbail, et assure-la de mon amitié. Tu ès bien cruel de ne me pas dire un mot de ta santé. Tu me parles de Prague deux pages de suite, et pas un mot de Jordan. Si tu retombes dans la même faute, je ne te la pardonne pas. Ne t'embarrasse pas de moi; mais n'oublie pas ton ami, qui t'aime bien. Adieu.

Federicus Jordano, salut. Je te plains, mon cher ami, de ce que tu ès encore malade. Je m'intéresse véritablement à ton individu, et je ne sais pourquoi, mais je voudrois que Jordan se portât bien. Ne sois pas inquiet de ce qui

me regarde. Nos affaires vont, grâces au Ciel, bien; et quant à ma personne, c'est si peu de chose dans l'univers, qu'à peine peut-il s'appercevoir que les atomes qui me composent, existent. Tu trouveras ce trait bien métaphysique, mais tu sais que la guerre ne détruit les arts que lorsque ce sont des barbares qui la font. Nous serons dans quelques jours à Prague, où les affaires commenceront à devenir sérieuses. Nous en tirerons bon parti, et je me persuade qu'à l'égard de notre militaire, rien ne ternira la réputation des troupes. Nous avons eu bien des fatigues, de mauvais chemins, et un temps bien plus mauvais encore; mais qu'est-ce que la fatigue, les soins et le danger en comparaison de la gloire? C'est une passion si folle, que je ne conçois point comment elle ne tourne pas la tête à tout le monde.

Tu ne connois jusqu'à ce jour
Que le contentement de boire,
Et tu préféras à la gloire
Les touchans plaisirs de l'amour.

Adieu. En voilà assez. Ecris-moi souvent, et sois persuadé que je t'aime toujours,

et que raillerie à part, je m'intéresse à ton bien et à ton bonheur autant et plus que ne le peuvent faire les Boëtiger, les Achard etc. etc. etc.

Caro Jordano, salut. Je compte, cher ami, de te revoir au mois de Novembre. Je désire ta guérison de tout mon coeur. Notre campagne est finie.

Je philosophe, je moralise et je pense beaucoup. Ne m'oublie pas, et sois sûr que je t'aime de tout mon coeur; mais porte-toi mieux et conserve-toi pour ton ami.

Federicus Jordano, salut. J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir, et j'ai vu que votre santé n'est ni si bonne ni si sûre que je le désire. Tu feras, mon enfant, ce que tu trouveras à propos pour ta santé, et tu iras dans la contrée de la terre la plus propre pour la rétablir.

Je vous mande que j'ai fait des vers, mais que je les veux corriger avant que de vous

les envoyer. Vous vous attendiez peut-être à recevoir des nouvelles d'un genre tout différent; mais voilà comme est fait le monde, il s'y passe souvent le contraire de ce que l'on imagine. Faites mes complimens à l'aimable témoin goutteux et au perfide Duhan; dites à l'un et à l'autre que je les aime bien.

Je suis ici parmi toutes les contregardes, enveloppes, ravelins et avant-fossés de l'univers. J'ai beaucoup d'occupations, de soucis et d'inquiétudes; mais je ne me plaindrai de rien, pourvu que je puisse bien servir la patrie, et lui être aussi utile que j'en ai la volonté.

Adieu, cher Jordan. Je vous souhaite tous les biens imaginables, et principalement la santé, sans laquelle il ne nous est pas possible de prendre part à quoi que ce soit. Aimez-moi toujours, et n'oubliez pas les amis absens.

Lorsque le lion de l'orient passera le capricorne de la canicule, les puissances terrestres seront émues, et le chien à trois têtes aboiera,

les élémens tressailliront, et l'on entendra de toute part la trompette des événemens qui annoncera les changemens de l'univers; alors le cheval chauve mourra de famine, et l'hirondelle sera en proie au vautour. Mortel, songe à ta fin qui s'approche.

Je m'attendois à recevoir à tout moment la nouvelle que cette fluxion qui te lutine t'avoit rendu tout à fait aveugle, et j'avois préparé pour ce sujet de fort beaux vers que j'ai été bien mortifié de ne pouvoir t'envoyer. J'aurois tant souhaité que cet aveuglement eût été enfin accompli; car alors tu n'aurois plus eu de prétexte pour t'absenter d'ici, et ma rivale, ta bibliothèque, te seroit devenue aussi inutile qu'une Vénus le pourroit être à un impuissant.

Tu me fais trembler pour cette bonne Europe par la comète que tu prophétises. Je voudrois que le prophète et le phénomène fussent tous les deux au diable, plutôt que de voir notre aimable petit globe servir de nour-

riture à la voracité ennemie de ce brigand d'astre. Écoute, docte et sublime Jordan, je t'avertis que si désormais tu pronostiques encore des choses funestes et malheureuses, et surtout des calamités publiques, ton nom sera rayé du nom des grands hommes, ton ame errante sera aveugle dans l'autre monde, tes statues seront courronnées de chardons et ta mémoire sera effacée de mon coeur.

ÉLÉGIE

de la ville de Berlin, adressée au Baron DE POELLNITZ.

Viens à moi, fille des cieux, Déesse de la douleur, des coeurs tendres, que tes larmes généreuses coulent aujourd'hui en faveur d'une amante abandonnée, que tes cheveux épars et flottans soient les modèles de mon ajustement, que ma voix soit l'écho de tes accens plaintifs. C'est à toi d'anoblir ma douleur,

et de donner des grâces au désespoir dans lequel me plonge le plus perfide des hommes. Jours heureux que je passois avec lui! vous ne faites qu'aigrir ma peine et mon noir chagrin, lorsque je vous compare à la situation délaissée où je me trouve à présent; ces beaux jours où mes fiacres régis par la sagesse de mon amant, me réjouissoient par chaque secousse qu'ils donnoient à mon pavé, prenant ces secousses pour des agaceries de mon infidelle; ces jours où il régloit toutes ces cérémonies ridicules qui passoient par mes rues ou dans mes maisons; ces jours où mes Haude et mes des Champs chantoient ses éloges dans toutes les gazettes. O jours heureux! c'est en vain que je rappelle votre mémoire; la main du Temps, armée de son éponge irrévocable, vous a effacés du nombre des êtres, et vous n'existez plus que dans mon coeur. Oui, perfide, c'est dans ce coeur ulcéré que tu ès encore profondément gravé et que le bouleversement de mes murs et de mes tours pourra seul t'effacer. Si encore tu me quittois, ô le plus volage de tous les amans! pour une beauté supérieure à la mienne, comme celle de Paris que nous reconnoissons toutes

pour la plus parfaite, comme celle de Rome la coquette, de Londres la débauchée, d'Amsterdam la grosse marchande, ou de Vienne la dédaigneuse; mais tu me quittes pour me préférer qui? une petite gueuse dont le nom même est presque inconnu parmi nous. Je suis aussi outrée que si la Vénus de Médicis se voyoit préférer une petite Dubuisson. Ah! cruel, est-ce ainsi que tu oublies la bourse de mon public tant de fois ouverte à ton industrie, les boutiques de mes marchands tant de fois prêtes à se vider pour toi, ma Ville-neuve empressée à te procurer des petites maisons etc. etc. etc.? La douleur me suffoque. Mais du moins aurai-je la consolation que Bareuth ne sera pas mieux traité que Berlin, et quand mon chagrin aura sapé le fondement de tous mes édifices, que mes habitans tes créanciers seront tous morts de faim par les soins que tu as pris de les plonger dans la misère, alors tu pourras lire sur ma tombe ces tristes paroles:

Quand le monde trompeur méprisera tes charmes,
Tu viendras arroser mon tombeau de tes larmes,

Et les yeux tout en pleurs tu diras tristement,
C'est toi, seule, Berlin, qui m'aimas constamment.

Attestation du médecin.

Moi, Hippocrate, par la crédulité des humains Dieu de la médecine, j'atteste, affirme, confirme et garantis que depuis le départ frauduleux du Baron de Poëllnitz la ville de Berlin n'a ni bu ni mangé de chagrin ; que ce printemps, attaquée d'une mélancolie violente elle a voulu se noyer dans la Sprée, que nous l'avons à la vérité sauvée alors par la saignée, mais que depuis qu'elle prend les pâles couleurs, et une fièvre étique qui la mine et lui occasionne des chaleurs si violentes, qu'il sort de sa tête de grosses et noires fumées de salpêtre, on doit craindre pour sa vie, et il y a *periculum in mora*, si l'amant chéri ne vient point la fléchir par ses soumissions et la consoler par de nouvelles assurances de fidélité.

Mon cher Jordan, on dit que ta santé s'est dérangée de nouveau, d'autres disent que tu

te remets, je ne sais qu'en croire. Je serai dans peu de jours à Berlin, et fais du moins que quelqu'un qui t'aura vu, me dise à mon arrivée positivement de tes nouvelles. Adieu. Je souhaite qu'elles soient bonnes.

Voici une lettre que j'ai reçue de Voltaire, avec la réponse que j'y ai faite. Ayez la bonté de me marquer ce qu'il faut y corriger, et je le changerai. Comme ce n'est pas mon dessein de la transcrire, ne marquez rien dans la lettre même. Voici aussi l'épître à Kayserling, que vous pouvez copier corrigée, telle que la voilà. Comme je l'envoie à Voltaire, vous voudrez bien vous hâter de copier ma réponse, afin que demain à midi tout puisse être de retour ici. Faites mes amitiés à la Princesse, et dites-lui que je lui écrirai demain si j'en ai le temps, et que je lui recommande le soin de sa santé. Mais amitiés à toute l'aimable société. *Sum totus* à toi. Knobelsdorf pourra me rapporter tout ce fatras d'écriture.

Mon cher Jordan, ayez la bonté de rester à Berlin jusqu'à dimanche, le Comte Truchsess vous donnera quelque commission pour moi; il vous faudra louer une chaise pour m'apporter ce dont il vous chargera. Je vous rembourserai l'argent, dès que vous arriverez à Rémusberg. Je partirai demain au soir d'ici. Dans quinze jours au plus tard je pourrai rembourser vos frères et me tirer des dettes.

Ayez la bonté de faire commander par eux une tabatière d'or qui ait le poids de 150 écus, et qui avec la façon, qui sera toute simple, puisse monter au prix de 200 écus. Il faudra de plus qu'on achette à part mon portrait en miniature, et qu'on l'y place quand elle sera achevée. Cette pièce est destinée à gagner quelque bonne ame; ainsi faites qu'on l'ait au plutôt. Je me repose sur votre dextérité, sur votre prudence et sur votre discrétion, étant tout à vous.

Faites copier, s'il vous plait, la lettre que je vous adresse, et marqnez-moi les fautes que

vous y trouverez. Je suis si occupé, que j'ai eu à peine le temps d'écrire à V. Machiavel est à moitié achevé. Nous avons juré aujourd'hui que c'est une bénédiction, et jespère de faire cette année une heureuse entrée et sortie à Berlin.

La chanson du grenadier françois a été faite à tête réposée. Ordinairement ces sortes de vaudevilles ne sont pas rimés avec autant de justesse ; il me paroît que la chanson est trop exacte pour un grivois, et trop platte pour un bel-esprit. Adieu, à revoir jeudi.

Mon cher Jordan, ne me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon coeur. Ménage-toi, et ne t'embarrasse pas de moi. Je me porte bien. Tu apprendras par les nouvelles publiques que les affaires de l'État prospèrent. Adieu. Aime-moi un peu, et guéris-toi, s'il y a moyen, pour ma consolation.

LETTRES

A

MONSIEUR DE *VOLTAIRE.*

Voltaire.

Monsieur, c'est une épreuve bien difficile pour un écolier en philosophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour propre et la présomption, ces cruels tyrans de l'ame, qui en la flattant l'empoisonnent, se croyant autorisés par un philosophe, et recevant des armes de vos mains, voudront usurper un empire sur ma raison que je leur ai toujours disputé; mille fois heureux, si en les vainquant, et mettant la philosophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuse, que vous avez de moi. Vous faites, Monsieur, dans votre lettre le portrait d'un Prince accompli, auquel je ne me reconnois point; c'est une leçon habillée de la manière la plus ingénieuse et la plus obligeante du monde; c'est enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité jusqu'aux oreilles d'un Prince. Je me proposerai ce portrait pour modèle, et je ferai tous mes efforts pour me rendre digne disciple d'un maître qui sait si divinement enseigner. Je me

sens déjà infiniment redevable à vos ouvrages; c'est une source où l'on peut puiser des sentimens et des connoissances dignes des grands hommes. Ma vanité ne va pas jusqu'à m'arroger ce titre; mais il m'est permis d'avoir l'ambition de la mériter un jour; ce sera à vous, Monsieur, que j'aurai cette obligation,

Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre humain, qui devroit vous mériter les suffrages de tous les peuples : j'ose même avancer qu'ils vous doivent autant et plus que les Grecs à Solon et à Lycurgue, ces sages législateurs dont les lois firent fleurir leur patrie, et furent le fondement d'une grandeur à laquelle sans eux la Grèce n'auroit osé prétendre. Les auteurs sont en un certain sens des hommes publics; leurs écrits se répandent dans toutes les parties du monde, et connus de tout l'univers, manifestent aux lecteurs les idées dont ils sont empreints. Vous publiez vos sentimens : leur beauté, les charmes

charmes de la diction et de l'éloquence, en un mot tout ce que le feu des pensées et la force de l'élocution peuvent produire d'achevé, frappe vos lecteurs ; ils en sont touchés, et bientôt par votre heureuse impulsion tout un monde respire cet amour du genre humain. Vous formez de bons citoyens, des amis fideles, et des sujets qui abhorrant la rebellion, sont zélés pour le bien public. Que ne vous doit-on pas ! Si l'Europe entière ne reconnoît point une vérité qui n'en est pas moins vraie, et n'a pas pour vous toute la reconnoissance que vous méritez, assurez-vous du moins de la mienne ; regardez mes actions désormais comme le fruit de vos leçons : je les ai reçues, mon coeur en a été ému, et je me suis fait une loi inviolable de les suivre toute ma vie.

Je vois, Monsieur, avec admiration, que vos connoissances ne se bornent pas aux seules sciences ; vous avez approfondi les replis les plus cachés du coeur humain, et c'est-là que vous avez puisé le conseil salutaire que vous me donnez en m'avertissant de me défier de moi-même ; je vous en remercie, Monsieur, et je voudrois pouvoir me le répéter sans cesse.

C'est un déplorable effet de la fragilité humaine, que les hommes ne se ressemblent pas tous les jours: souvent leurs résolutions se détruisent avec la même promptitude qu'ils les ont prises. Les Espagnols disent très-judicieusement, tel homme a été brave; ne pourroit-on pas dire de même, que les grands hommes ne le sont pas toujours ni en tout.

Si je désire quelque chose avec ardeur, ce seroit d'avoir des gens savans et habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce soient des soins perdus que ceux que l'on emploie à les attirer. C'est un hommage qui est dû à leur mérite, et c'est un aveu du besoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières. Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je pense qu'une nation cultivée par les beaux arts, secondée par le génie, qu'une nation depuis long-temps en possession du bon goût, ne reconnoît point le trésor qu'elle renferme dans son sein. Quoi! ce même Voltaire à qui nos mains érigent des autels et des statues, est négligé de sa patrie et vit en solitaire dans le fond de la Champagne! C'est un paradoxe, une énigme, un effet bisarre du caprice des hommes.

Non, Monsieur, les querelles des savans ne me dégoûteront jamais du savoir; je saurai toujours distinguer ceux qui avilissent les sciences des sciences mêmes. Leurs disputes viennent ordinairement, ou d'une ambition démésurée et d'une avidité insatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un moindre mérite porte à l'éclat brillant d'un mérite supérieur, qui l'offusque. Les grands hommes sont exposés à cette dernière sorte de persécution : les arbres dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, sont plus en butte à l'impétuosité des vents et aux injures du temps, que les arbrisseaux débiles qui croissent sous leur ombrage. C'est ce qui du fond des enfers suscita les calomnies répandues contre Descartes et contre Bayle. C'est votre supériorité et celle de Mr Wolf qui révolte les ignorans, et qui fait crier ceux dont la présomption ridicule voudroit perdre tout homme dont l'esprit, les connoissances et les lumières effacent les siennes. Supposons pour un moment que de grands hommes s'oublient jusqu'à s'animer les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de grands, et les priver de l'estime que

plusieurs éminentes qualités leur ont méritée? Le public d'ordinaire ne fait point grâce; il condamne les moindres fautes, son jugement ne s'attache qu'au présent, il compte le passé pour rien; mais ce n'est pas le public que l'on doit imiter. Je cherche des hommes savans, d'honnêtes gens, mais non des hommes parfaits. Quand la nature a-t-elle formé un modèle de vertu qui soit exempt de tout blâme? Je me trouverois heureux, si l'on vouloit avoir la même indulgence pour mes défauts que j'ai pour ceux des autres. Étourdi par la querelle de ces frelons du Parnasse, je les renvoie à la préface d'Alzire, où vous leur faites, Monsieur, une leçon qu'ils ne devroient jamais perdre de vue, et à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il paroît qu'ils se ressemblent tous en général, de quelque religion, ou de quelque nation qu'ils soient: leur dessein est toujours de s'arroger une autorité despotique sur les consciences; cela suffit pour les rendre persécuteurs zélés de tous ceux dont la noble hardiesse ose dévoiler la vérité. Leurs mains sont toujours armées du

foudre de l'anathème, pour écraser ce fantôme imaginaire d'irreligion qu'ils combattent sans cesse. Cependant, à les entendre, ils vous prêchent l'humilité, vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée, et se disent ministres d'un Dieu de paix, qu'ils servent d'un coeur rempli de haine et d'ambition. Leur conduite, si peu conforme à leur morale, seroit à mon avis seule capable de décréditer leur doctrine. Le caractère de la vérité est tout différent; elle n'a pas besoin d'armes pour se défendre, ni de violence pour engager les hommes à la croire; elle n'a qu'à paroître, et dès que sa vive lumière a dissipé les nuages qui la cachoient, son triomphe est assuré. Voilà, ce me semble, quelques traits qui désignent assez bien les ecclésiastiques, et qui, s'ils les voyoient, ne les porteroient pas à nous choisir pour leurs panégyristes. Je leur connois cependant assez de défauts pour qu'en conscience on soit obligé de leur rendre la justice qui leur est dûe. Despréaux, dans sa satyre contre le sexe, a l'équité d'excepter trois femmes de Paris dont la vertu reconnue les mettoit à l'abri de ses traits. Je puis vous citer à son exemple

deux prélats dans les États du Roi qui aiment la vérité, qui sont philosophes, et dont l'intégrité et la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de Mrs de Beausobre et Reinbeck, deux hommes qui méritent également le nom de célèbres. Il y a un certain vulgaire, dans la même profession, qui ne vaut certainement pas assez pour que l'on descende jusques à s'instruire des dissentions qui l'agitent. Je laisse volontiers à ces hommes la liberté d'enseigner et de croire ce qui peut leur procurer quelque satisfaction, d'autant plus que mon caractère n'est point violent. Mais ce même caractère qui me rend défenseur de la liberté, me fait également haïr la persécution. Je ne puis voir les bras croisés l'innocence opprimée; il y auroit de la timidité et de la lâcheté à le souffrir. Je n'aurois jamais embrassé avec tant de chaleur la cause de Mr Wolf, si je n'avois vu des hommes qui se disent raisonnables, se répandre en fiel et en amertume contre un philosophe qui ose penser librement; si je n'avois pas vu que ces hommes portent leur fureur aveugle jusqu'à haïr,

sans savoir donner d'autres raisons de leur haine que la diversité de leurs sentimens: tandis qu'ils exaltent la mémoire d'un scélérat, d'un perfide, d'un hypocrite, qui n'a d'autre avantage que d'avoir pensé comme eux.

Je suis charmé, Monsieur, de voir le glorieux témoignage que vous donnez aux quatre plus grands philosophes que l'Europe ait produits. Leurs ouvrages sont des trésors de vérités et d'erreurs; la diversité de leurs sentimens nous fait connoître combien l'imagination est sujette à s'égarer, et les bornes étroites qui limitent notre entendement. Si Newton, si Leibnitz, si Locke, ces génies supérieurs, ces hommes accoutumés à penser pendant toute leur vie, n'ont pu secouer entièrement le joug des opinions, pour parvenir à des connoissances certaines, à quoi peut s'attendre un nouvel écolier en philosophie? Mr Wolf sera fort flatté de l'approbation dont vous honorez sa métaphysique; elle la mérite en effet; c'est un des ouvrages les plus achevés qui se soient faits dans ce genre, et il y a plaisir à le soumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits et les foibles n'échappent point. Je suis fâché

de ne pouvoir accompagner cette lettre de la traduction de la métaphysique que je vous ai promise. Vous savez, Monsieur, que ces sortes d'ouvrages ne se font que lentement: je fais copier cependant ce qui en est achevé, et j'espère de le joindre à la première de mes lettres que vous recevrez. J'accompagne celle ci de la logique de Mr Wolf, traduite par le Sr des Champs, jeune homme né avec assez de talens; il a eu l'avantage d'être disciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans sa traduction: il me paroît qu'il y a assez heureusement réussi; je souhaiterois seulement pour l'amour de lui qu'il eût corrigé et abrégé l'épitre dédicatoire, dans laquelle il me prodigue de l'encens à pleines mains, et qui auroit trouvé infiniment mieux sa place dans un prologue d'opéra au siècle de Louis XIV.

Ce n'est pas en faveur de la seule Henriade, unique poëme épique qu'aient les François, que je me déclare, mais en faveur de tous vos ouvrages ; ils sont généralement marqués au coin de l'immortalité. C'est l'effet d'un génie universel et d'un esprit bien rare que de se soutenir dans une élévation égale dans tant

d'ouvrages différens. Il n'y avoit que vous, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, qui fussiez capable de réunir la profondeur d'un philosophe, les talens d'un historien et l'imagination brillante d'un poéte dans la même personne. Vous me faites un plaisir bien sensible en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages ; je ne les mérite que par le cas infini que j'en fais. Les empereurs et les monarques peuvent donner des trésors, même des royaumes, et tout ce qui peut flatter l'orgueil, l'avarice et la cupidité des hommes ; ce sont des choses qui restent hors d'eux, et qui bien loin de les rendre plus éclairés et plus vertueux, ne servent ordinairement qu'à les corrompre. Le présent que vous me promettez, Monsieur, est d'un tout autre usage ; par sa lecture on corrige les moeurs et on orne l'esprit. Bien loin d'avoir la folle présomption de mériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer : le but que je me propose dans mes lectures, est de m'instruire. Comme les abeilles je tire le miel des fleurs, et je laisse aux araignées le soin d'en sucer le venin. Ce n'est pas par ma foible voix que votre renommée, déjà si bien établie,

peut s'accroître ; mais du moins sera-t-on obligé d'avouer que les descendans des anciens Goths et des Vandales, que les habitans des forêts de l'Allemagne, savent rendre justice au mérite éclatant, à la vertu et aux talens des grands hommes de toutes nations. Je sais, Monsieur, à quels chagrins je vous exposerois si j'usois d'indiscrétion à l'égard de vos ouvrages : reposez-vous, je vous prie, sur mes engagemens, ma foi est inviolable.

Je respecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher d'entre les bras d'Émilie; il faudroit avoir le coeur dur et insensible pour prétendre de vous un pareil sacrifice : et d'ailleurs il ne faudroit jamais avoir connu par expérience la douceur qu'il y a d'être auprès des personnes que l'on aime, pour ne pas sentir la peine que vous causeroit une pareille séparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige étonnant d'esprit et de connoissances. Que de pareilles femmes sont rares ! Soyez persuadé, Monsieur, que je connois tout le prix de votre estime, mais que je me ressouviens aussi en même temps d'une leçon de la Henriade : un nom trop fameux est

Voltaire.

un poids bien pesant: peu de personnes le soutiennent, et la plupart accablés succombent sous le faix. Il n'est point de bonheur que je ne vous souhaite et aucun dont vous ne soyez digne. Cirey sera désormais pour moi Delphes, et votre correspondance, que je vous prie de continuer, mes oracles. Je suis avec une estime singulière,

Monsieur,

Votre très-affectionné ami.

A Rheinsberg, le 4 Novembre 1736.

Monsieur, non, je ne vous ai point envoyé mon portrait, une pareille idée ne m'est point venue dans l'esprit. Mon portrait n'est ni assez beau, ni assez rare pour vous être envoyé. Un mal-entendu a donné lieu à cette méprise. Je vous ai envoyé une bagatelle pour marque de mon estime: un buste de Socrate en guise de pomme de canne, et la façon dont cette canne a été roulée ressemblant à celle dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette méprise. Ce buste de toute façon étoit plus

digne de vous être envoyé que mon portrait. C'est l'image du plus grand philosophe de l'antiquité, d'un homme qui a fait la gloire des payens, et qui jusqu'à nos jours est l'objet de la jalousie et de l'envie des chrétiens. Socrate fut calomnié ; et quel grand homme ne l'est pas? Son esprit aimant la vérité revit en vous; aussi vous seul méritez de conserver le buste de ce célèbre philosophe. J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien le retirer avec quelques lettres que je vous ai écrites, et qui je crois pourront vous être envoyées en même temps. Madame la Marquise du Châtelet me fait bien de l'honneur de paroître s'intéresser pour mon soi-disant portrait ; elle seroit propre à me donner meilleure opinion de moi que je n'ai jamais eu, et que je ne devrois avoir. Ce seroit à moi à désirer son portrait. Je vous avoue que les charmes de son esprit m'ont fait oublier sa matière : vous trouverez peut-être que c'est penser trop philosophiquement pour mon âge, mais vous pourriez vous tromper: l'éloignement de l'objet et l'impossibilité de le posséder, peuvent y avoir autant de part que la philosophie: elle ne doit pas nous rendre

insensibles, ni empêcher d'avoir le coeur tendre, auquel cas elle feroit plus de mal que de bien aux hommes.

Il semble en effet que quelque démon familier se soit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voie publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis aussitôt, que vous ne vous serviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage, et que dans le cas où vous me feriez le plaisir de venir dans ce pays, j'en aurois des nouvelles plus particulières. Le public me croit plus heureux que je ne suis; je me tue de le détromper: je me sens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière besoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connoissance des sciences, je crois que la conversation du fameux Mr s'Gravesande pourra vous être fort agréable; il doit posséder la philosophie de Newton dans la dernière perfection. Mr Boerhaave ne vous sera

pas d'un moindre secours si vous le consultez sur l'état de votre santé. Je vous la recommande, Monsieur. Porté naturellement à la conservation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelques nouvelles attentions à celles que vous avez déjà, pour l'amour d'un ami qui s'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. J'ose vous dire que je sais ce que vous valez, et que je connois la grandeur de la perte que le monde feroit en vous ; les regrets que l'on donnera à vos cendres vous seront inutiles, et seront superflus pour ceux qui les ressentiront. Je prévois ce malheur et je le crains ; mais je voudrois le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, Monsieur, de m'envoyer vos nouvelles productions; je les attends avec une grande impatience. Les bons arbres portent toujours de bon fruit; la Henriade et vos autres ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je suis fort curieux de voir la suite du Mondain, que vous voulez bien me promettre. Le plan que vous m'en marquez, est tout fondé sur la raison et sur la vérité. En effet la sagesse du créateur n'a rien créé d'inutile dans ce monde. Dieu

veut que l'homme jouisse des créatures, et c'est contrevenir au but du créateur que d'en user autrement. Il n'y a que les abus et les excès qui rendent mauvais ce qui est d'ailleurs bon en soi-même. Ma morale, Monsieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaisirs et tout ce qui y contribue : la briéveté de la vie m'avertit d'en jouir. Nous n'avons qu'un certain temps, duquel il faut profiter. Ce principe n'est point dangereux; il n'y a qu'à n'en point tirer de fausses conséquences. Je m'attends que votre Essai de morale sera l'histoire de mes pensées. Quoique mon plus grand plaisir soit l'étude et la culture des beaux arts, vous savez, Monsieur, mieux que personne qu'ils exigent du repos, de la tranquillité, et du recueillement d'esprit.

Car loin du bruit et du tumulte
Apollon s'étoit retiré
Au haut d'un côteau consacré
Par les neuf Muses à son culte;
Pour courtiser ces doctes soeurs,
Il faut du repos, du silence,
Et des travaux en abondance
Avant de goûter leurs faveurs.

Voltaire, votre nom, immortel dans l'histoire,
Est gravé par leurs mains aux fastes de la gloire.

Il y a bien de la témérité à un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du sacré vallon, d'oser coasser en présence d'Apollon. Je le reconnois, je me confesse, et vous en demande l'absolution. L'estime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il est bien difficile de se taire sur de certaines vérités, quand on en est bien pénetré, au hasard de l'exprimer bien ou mal. Je suis dans ce cas; c'est vous qui m'imitez, et qui par conséquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre. Je suis à jamais avec toute la considération que vous méritez

Votre très-affectionné ami.

Ce 16 Janvier 1737.

Monsieur, j'ai reçu avec beaucoup de plaisir la défense du Mondain, et le joli badinage au sujet de la mule du Pape; chacune de ces piè-

ces

Voltaire

ces est charmante dans son genre. Le faux zèle de votre voisin le dévot représente très-bien celui de beaucoup de personnes qui dans leur stupide sainteté taxent tout de péché, tandis qu'ils s'aveuglent sur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la transition du vin dont le vôtre humecte son gosier séché à force d'argumenter; le pauvre qui vit des vanités des grands; les Dieux qui du temps de Tulle étoient de bois, et d'or sous le consulat de Luculle etc. sont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais, Monsieur, pourrois-je vous présenter mes doutes? C'est le moyen de m'instruire par les bonnes raisons dont vous vous légitimerez sans doute. Peut-on donner l'épithète de chimérique à l'histoire romaine, avérée par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monumens respectables de l'antiquité et d'une infinité de médailles, (dont il ne faudroit qu'une partie pour établir les vérités de la religion). Was he at that time a Believer?
Les étendards de foin des Romains me sont inconnus. Mon ignorance me peut servir d'excuse; mais autant que je puis me ressouvenir de l'histoire, les premiers étendards des Ro-

mains furent des mains ajustées au haut d'une perche. Vous voyez, Monsieur, un disciple qui demande à s'instruire. Vous voyez en même temps un ami sincère qui agit avec franchise, et j'espère que votre esprit juste et pénétrant s'appercevra facilement que mon amitié seule vous parle; usez-en, je vous prie, de même à mon égard. J'avoue que mes réflexions sont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte; mais l'estime que j'ai pour vous étant trop bien établie, sera toujours la même, étant à jamais etc.

Ce 23 Janvier 1737.

Monsieur, vos ouvrages sont sans prix; c'est une vérité de laquelle je suis convaincu il y a long-temps; cela n'empêche pas cependant que je ne vous doive beaucoup de reconnoissance. Les bagatelles que je vous envoie ne sont que des marques de souvenir, des signes auxquels vous devez vous rappeler le plaisir que m'ont fait vos écrits. Il semble, Monsieur, que les sciences et les arts vous servent

par semestre ; ce quartier paroît être celui de la poésie. Comme vous mettez la dernière main à une toute nouvelle tragédie, d'où prenez-vous votre temps? Ou bien est-ce que les vers coulent chez vous comme de la prose? Autant de questions, autant de problèmes. Ou bien il faut que vous soyez courbé jour et nuit sur votre ouvrage, ou il faut que le Ciel vous ait accordé, outre les excellens talens que vous possédez, une facilité tout-à-fait extraordinaire.

Mérope ne sort point de mes mains ; il en revient trop à mon amour propre d'être l'unique dépositaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé : je la préfère à toutes les pièces qui ont paru en France, hormis à la Mort de César. Les intrigues amoureuses me paroissent le propre des comédies ; elles en sont comme l'essence, elles font le noeud de la pièce, et comme il faut finir de quelque manière, il semble que le mariage y soit tout propre. Quant à la tragédie, je dirois qu'il y a des sujets qui demandent naturellement de l'amour, tels sont Tite, Bérénice, le Cid, Phèdre et Hippolite ; le seul inconvénient qu'il y ait, c'est que l'a-

mour se ressemble trop, et que quand on a vu vingt pièces, l'esprit se dégoûte d'une répétition continuelle de sentimens doucereux, et qui sont trop éloignés des moeurs de notre siècle. Depuis qu'on a attaché avec raison un certain ridicule à l'amour romanesque, on ne sent plus le pathétique de la tendresse outrée, on supporte le soupirant pendant le premier acte, et on se sent tout porté à se moquer de sa simplicité au quatrième ou au cinquième; au lieu que la passion qui anime Mérope, est un sentiment de la nature, dont chaque coeur bien placé connoît la voix. On ne se moque point de ce qu'on sent soi-même, ou de ce qu'on est capable de sentir. Mérope fait tout ce que feroit une tendre mère qui se trouveroit dans sa situation; elle parle comme nous parle le coeur, et l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on sent. J'ai fait écrire à Berlin pour la Mérope du Marquis Maffei, quoique je sois très-assuré que sa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des savans de France sera toujours invincible, tant qu'il aura des personnes de votre ordre à sa tête; j'ose même dire que je le redouterois infiniment plus que vos armées

avec tous vos Maréchaux. Voici une ode nouvellement achevée, moins mauvaise que les précédentes: Césarion y a donné lieu; ce pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême, il me l'écrit dans des termes qui me percent le coeur. Je ne puis rien pour lui que de lui prêcher la patience, foible remède, si vous voulez, contre des maux réels, remède cependant capable de tranquilliser les saillies impétueuses de l'esprit auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu. J'attends de votre franchise et de votre amitié que vous voudrez bien me faire appercevoir les défauts qui se trouvent dans cette pièce; je sens que j'en suis père, et je me sais mauvais gré de n'avoir pas les yeux assez ouverts sur mes productions.

Patience is good for something.

Tant l'erreur est notre appanage;
Souvent un rien nous éblouit,
Et de l'insensé jusqu'au sage,
S'il juge de son propre ouvrage,
Par l'amour propre il est séduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille assurances d'estime à Madame la Marquise du Châtelet, dont l'esprit ingénieux a bien voulu se faire

connoître par un petit échantillon. Ce n'est qu'un rayon de soleil qui s'est fait appercevoir à travers les nuages, que n'est-ce point lorsqu'on le voit sans voile? Peut-être faut-il que la Marquise cache son esprit, comme Moyse voiloit son visage, à cause que le peuple d'Israël n'en pouvoit supporter la clarté. Quand même j'en perdrois la vue, il faut avant de mourir que je voie cette terre de Canaan, ce pays des sages, ce paradis terrestre. Comptez sur l'estime parfaite et sur l'amitié inviolable avec laquelle je suis etc.

Ce 26 Février 1737.

Monsieur, j'ai été agréablement surpris par les vers que vous avez bien voulu m'adresser; ils sont dignes de leur auteur. Le sujet le plus stérile devient fécond entre vos mains: vous parlez de moi, et je ne me reconnois plus; tout ce que vous touchez se convertit en or.

Mon nom sera connu par tes fameux écrits;
Des temps injurieux affrontant les mépris,

Je renaîtrai sans cesse autant que tes ouvrages
Triomphans de l'envie iront d'âges en âges
De la postérité recueillir les suffrages,
Et feront en tous temps le charme des esprits.
De tes vers immortels, un pied, un hémistiche
Où tu places mon nom comme un saint dans sa niche,
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avoit seul mérité.

Qui sauroit qu'Alexandre le grand exista jadis, si Quinte Curce et quelques fameux historiens n'eussent pris soin de nous transmettre l'histoire de sa vie? Le vaillant Achille et le sage Nestor auroient-ils échappé à l'oubli des temps sans Homère qui les célébra? Je ne suis, je vous assure, ni une espèce ni un candidat de grand homme; je ne suis qu'un simple individu, qui n'est connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli. Je suis surpris de mon imprudence, lorsque je fais

réflexion sur ce que je vous adresse des vers: je désapprouve ma témérité dans le temps que je retombe dans la même faute. Despréaux dit:

Qu'un âne pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure,
Ne va pas follement de sa bizarre voix
Défier en chansons les rossignols des bois.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir être mon maître en fait de poésie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de disciple plus docile et plus souple. Bien loin de m'offenser de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi. Mon loisir entier me donne le temps de m'occuper à telle science qu'il me plaît: je tâche de profiter de cette oisiveté, et de la rendre sage en m'appliquant à l'étude de la philosophie et de l'histoire, et en m'amusant avec la poésie et la musique. Je vis à présent comme homme, et je trouve cette vie infiniment préférable à la majestueuse gravité et à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre de vie me-

suré à la toise ; il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des personnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi : leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, Monsieur, je vous prie, de la description que vous faites de la Renommée

Dont la bouche indiscrète en sa légèreté
Prodigue le mensonge avec la vérité.

Quand des personnes d'un certain rang remplissent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une si étrange différence ? Ou bien nous sommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous faisons, ou des adulateurs vils relèvent et font valoir nos moindres actions. Le défunt roi de Pologne calculoit de grands nombres avec assez de facilité : tout le monde s'empressoit à vanter sa haute science dans les mathématiques ; il ignoroit jusqu'aux élémens de l'algèbre. Dispensez-moi, je vous prie, de vous citer plusieurs autres exemples que je pourrois vous alléguer. Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement instruit

Peter. I.

que le Czar Pierre I. Il étoit non seulement législateur de son pays, mais il possédoit parfaitement l'art de la marine. Il étoit architecte, anatomiste, chirurgien, (quelquefois dangereux,) soldat expert, économe consommé, enfin pour en faire un modèle de tous les princes, il auroit fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare et moins féroce que celle qu'il avoit reçue dans un pays où l'autorité absolue n'étoit connue que par la cruauté.

On m'a assuré que vous étiez amateur de la peinture; c'est ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de Socrate, qui est assez bien travaillée. Je vous prie de vous contenter de mon intention. J'attends avec une véritable impatience cette philosophie et ce poëme qui mènent tout droit à la ciguë: je vous assure que je garderai un secret inviolable sur ce sujet; jamais personne n'apprendra que vous m'avez envoyé ces deux pièces, et bien moins seront-elles vues; je m'en fais une affaire d'honneur; je ne puis vous en dire davantage, sentant toute l'indignité qu'il y auroit à trahir, soit par imprudence, soit par indiscrétion un ami que j'estime et qui m'oblige. Les ministres

étrangers sont des espions privilégiés des cours: ma confiance n'est pas aveugle, ni destituée de prévoyance sur leur sujet.

D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite sur Mr la Croze? Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros savant occasionna ce badinage; c'étoit une saillie d'imagination, dont la pointe consiste dans une équivoque assez triviale, et qui étoit passable dans les circonstances dans lesquelles je la composai, mais qui d'ailleurs est assez insipide. La pièce du père Tournemine se trouve dans la Bibliothèque françoise; Mr la Croze l'a lue. Il hait les jésuites comme les chrétiens le Diable, et n'estime d'autres religieux que ceux de la congrégation de saint Maur, dans l'ordre desquels il a été.

Vous voilà donc parti de Hollande: je sentirai le poids de ce double éloignement; vos lettres seront plus rares, et mille empêchemens fâcheux concourront à rendre votre correspondance moins fréquente. Je me servirai de l'adresse que vous me donnez du Sr du Breuil; je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres et le retour

Cirey

des vôtres. Puissiez-vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie! Votre bonheur n'égalera jamais les voeux que je fais pour vous, ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à Madame la Marquise du Châtelet, qu'il n'y a qu'à elle seule à qui je puiss me résoudre de céder Mr de Voltaire, comme il n'y a aussi qu'elle seule qui soit digne de vous posséder. Quand même Cirey seroit à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la satisfaction de m'y rendre un jour. On a vu des rois voyager pour de moindres sujets, et je vous assure que ma curiosité égale l'estime que j'ai pour vous. Est-il étonnant que je désire de voir l'homme le plus digne de l'immortalité, et qui la tient de lui-même? Je suis avec toute l'estime imaginable

Votre très-affectionné ami.

Je viens de recevoir des lettres de Berlin, d'où l'on m'écrit que le Résident de l'Empereur a reçu la Pucelle imprimée: ne m'accusez pas d'indiscrétion.

Rémusberg, le 6 Mars 1737.

Monsieur, il n'y a pas jusqu'à votre manière de cacheter qui ne me soit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur. Vous me comblez de louanges, vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes, et je succombe sous le faix de vos louanges. Mon empire sera bien petit, Monsieur, s'il n'est composé que de sujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philosophes? des ignorans pour conduire des gens instruits? en un mot des hommes esclaves de leurs passions pour contenir les vices de ceux qui les suppriment, non par la crainte des châtimens, non par la puérile appréhension des enfers et des démons, mais par amour de la vertu? La raison est votre guide; elle est votre souveraine. Henri le grand est le saint qui vous protège; une assistance étrangère vous seroit superflue. Cependant, si je me voyois, relativement au poste que j'occupe, en état de vous faire ressentir l'effet des sentimens que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un

saint qui ne se feroit jamais invoquer en vain. Je commence par vous en donner un petit échantillon: il me paroît que vous souhaitez d'avoir mon portrait; vous le voulez, je l'ai commandé sur l'heure. Pour vous montrer à quel point les arts sont en honneur chez nous, apprenez, Monsieur, qu'il n'est aucune science que nous ne tâchions d'anoblir. Un de mes gentilshommes, nommé Knobelsdorf, (qui ne borne pas ses talens à savoir manier le pinceau,) a fait ce portrait: il sait qu'il travaille pour vous et que vous êtes connoisseur, c'est un aiguillon suffisant pour l'animer à se surpasser.

Knobelsdorf.

Un de mes intimes amis, le baron de Kayserling, ou *Césarion* vous rendra mon effigie; il sera à Cirey vers la fin du mois prochain; vous jugerez en le voyant s'il ne mérite pas l'estime de tout honnête homme. Je vous prie, Monsieur, de vous confier à lui. Il est chargé de vous presser vivement au sujet de la Pucelle, de la Philosophie de Newton, de l'Histoire de Louis XIV et de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Césarion.

Comment répondre à vos vers, à moins que d'être né poëte? Je ne suis pas assez aveu-

glé sur moi-même pour m'imaginer que j'aie des talens pour la versification. Écrire dans une langue étrangère, y composer des vers, et qui pis est se voir désavoué d'Apollon, c'en est trop.

Je rime pour rimer, mais est-ce poëte
Que de savoir marquer le repos dans un vers,
Et se sentant pressé d'une ardeur indiscrète,
Aller psalmodier sur des sujets divers?
Mais lorsque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol assuré prendre l'essor rapide,
Je crois dans ce moment que Voltaire me guide.
Mais non, Icare tombe, et périt dans les mers.

En vérité, nous autres poëtes, nous promettons beaucoup et tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adressés, je tombe dans la même faute.

Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle soit capable d'attirer Mr de Voltaire, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe. Je me rends, Monsieur, à vos raisons: vous justifiez vos vers à merveille. Les

Berlin. Athens.

Romains ont eu des bottes de foin en guise d'étendards, j'y consens. Vous m'éclairez, vous m'instruisez, vous savez me faire tirer profit de mon ignorance même.

Par où mon régiment a-t-il pu exciter votre curiosité ? Je voudrois qu'il fût connu par sa bravoure et non par sa beauté. Ce n'est pas par un vain appareil de pompe et de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec lesquelles Alexandre s'assujettit la Grèce et conquit la plus grande partie de l'Asie, étoient conditionnées bien différemment. Le fer faisoit leur unique parure, elles étoient par une longue et pénible habitude endurcies aux travaux ; elles savoient endurer la faim, la soif et tous les maux qu'entraîne après soi l'âpreté d'une longue guerre ; une vigoureuse et rigide discipline les unissoit intimement ensemble, les faisoit toutes concourir à un même but, et les rendoit propres à exécuter avec promptitude et vigueur les desseins les plus vastes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'histoire romaine, je me suis vu engagé à soutenir sa vérité

vérité, et cela par un motif qui vous surprendra. Pour vous l'expliquer, je suis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me sera possible. Il y a quelques années qu'on trouva dans un manuscrit du Vatican l'histoire de Rémus et de Romulus rapporté d'une manière toute différente de celle qu'on connoît. Ce manuscrit fait foi que Rémus s'échappa des poursuites de son frère, et que pour se dérober à sa jalouse fureur, il se réfugia dans les provinces septentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville située auprès d'un grand lac, à laquelle il donna son nom; et qu'après sa mort il fut inhumé dans une île, qui s'élevant du sein des eaux forme une espèce de montagne au milieu du lac. Deux moines furent ici il y a quatre ans de la part du Pape pour découvrir l'endroit que Rémus a fondé. Selon la description que je viens de faire, ils ont jugé que ce devoit être Rémusberg, ou comme qui diroit *Mont Rémus*. Ces bons pères ont fait creuser dans l'île et de tout côté, pour découvrir les cendres de Rémus. Soit qu'elles n'aient pas été conservées assez soigneusement, ou que

Mont Remus.

le temps qui détruit tout, les ait confondues avec la terre, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont rien trouvé. Une tradition, qui n'est pas plus avérée que celle-là, c'est qu'il y a environ cent ans, qu'en posant les fondemens de ce château, on trouva deux pierres sur lesquelles étoit gravée l'histoire du vol des vautours; quoique les figures aient été fort effacées, on en a pu reconnoître quelque chose. Nos gothiques ayeux, malheureusement fort ignorans, et peu curieux d'antiquités, ont négligé de nous conserver ces précieux monumens de l'histoire, et nous ont par conséquent laissés dans une incertitude obscure sur la vérité d'un fait si important. On trouva il ny a pas trois mois en remuant la terre dans le jardin une urne et des monnoies romaines, mais qui étoient si vieilles que le coin en étoit presque tout effacé; je les ai envoyées à Mr la Croze; il a jugé que leur antiquité pouvoit être de dix-sept à dix-huit siècles. J'espère, Monsieur, que vous me saurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, et qu'en sa faveur vous excuserez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'histoire d'un des fondateurs de

Rome, dont je crois conserver la cendre : d'ailleurs on ne m'accuse point de trop de crédulité ; si je pèche, ce n'est pas par superstition.

Ma foi se défiant même du vraisemblable,
En évitant l'erreur cherche la vérité ;
Le grand, le merveilleux approchent de la fable,
Le vrai se reconnoît à sa simplicité.

L'amour de la vérité et l'horreur de l'injustice m'ont fait embrasser le parti de Mr Wolf. La vérité nue a peu de pouvoir sur l'esprit de la plupart des hommes ; pour se montrer, il faut qu'elle soit revêtue du rang, de la dignité et de la protection des grands. L'ignorance, le fanatisme, la superstition, un zèle aveugle mêlé de jalousie ont poursuivi Mr Wolf ; ce sont eux qui lui ont imputé des crimes, jusqu'à ce qu'enfin le monde commence d'appercevoir l'aurore de son innocence. Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'est point dûe, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je puis vous assurer qe je n'ai point traduit la métaphysique de Wolf ; c'est un de mes amis à qui l'honneur en est dû. Un enchaînement

d'événemens l'a conduit en Russie, où il est depuis quelques mois, quoiqu'il méritât un meilleur sort. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occasionné, et celui de la correction; le copiste tient le reste de la traduction entre ses mains, je l'attends tous les jours, vous l'aurez dans peu. Le souvenir d'Émilie m'est bien flatteur; je vous prie de l'assurer que j'ai des sentimens très-distingués pour elle.

Car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes.

Que pourrois-je refuser à Newton Vénus, à la plus haute science revêtue des agrémens de la beauté, des charmes de la jeunesse, des grâces et des appas? La Marquise du Châtelet veut mon portrait (ce seroit à moi à lui demander le sien;) j'y souscris; chaque trait de pinceau fera foi de l'admiration que j'ai pour elle.

J'envoie cette lettre, par le canal du sieur du Breuil Tronchin, à l'adresse que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il seroit bon de prendre des mesures avec le maître de poste de Trèves pour régler notre petite correspondance. J'attendrai que vous ayez pris des ar-

rangemens avec lui sur ce sujet, avant de me servir de cette voie. Quand le plus grand homme de la France n'aura-t-il plus besoin de tant de précautions? Vos compatriotes seront-ils les seuls à vous envier la gloire qui vous est dûe? Sortez de cette ingrate patrie, et venez dans un pays où vous serez adoré; que vos talens trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux arts;
Fais-nous part du trésor de ta philosophie.
Des peuples de savans suivront tes étendards;
Éclaire-les du feu de ton puissant génie.
Les myrtes, les lauriers soignés dans ces cantons
Attendent que cueillis par les mains d'Émilie
Ils servent quelque jour à te ceindre le front;
J'en vois crever Rousseau de fureur et d'envie.

Vos lettres me font un plaisir infini, mais je vous avoue que je leur préférerois de beaucoup la satisfaction de m'entretenir avec vous, et de vous assurer de vive voix de la parfaite estime avec laquelle je suis à jamais etc.

Rémusberg, le 7 d'Avril 1737.

Monsieur, je viens de recevoir votre lettre sous date du 17 Avril; elle est arrivée assez vîte; je ne sais d'où vient que les miennes ont été si long-temps en chemin. Que votre indulgence pour mes vers me paroît suspecte! Avouez-le, Monsieur, vous craignez le sort de Philoxène; vous me croyez un Denys; sans quoi votre langage auroit été tout différent. Un ami sincère dit des vérités désagréables, mais salutaires. Vous auriez critiqué le monument et les funérailles placés avant les batailles dans la strophe quatrième de l'ode, vous auriez condamné la figure du chagrin désarmé qui est trop hardie etc. En un mot, vous m'auriez dit, *émondez-moi ces rameaux trop épars.* Que sert-il à un borgne qu'on l'assure qu'il a la vue bonne, en voit-il mieux? Je vous prie, Monsieur, soyez mon censeur rigide, comme vous êtes déjà mon exemple et mon maître en fait de poésie. Ne vous en tenez pas aux ongles de la figure d'un très-ignorant sculpteur, corrigez tout l'ouvrage. Je vous envoie la suite de la traduction de Wolf jusqu'au paragraphe

770. Vous en aurez la fin par mon cher Césarion, mon petit ambassadeur dans la province de la raison, au paradis terrestre. Je ne chercherois pas ma souveraine félicité dans l'éclat de la magnificence, mais dans une volupté pure, et dans le commerce des êtres les plus raisonnables parmi les mortels : en un mot si je pouvois disposer de ma personne, je me rendrois moi-même à Cirey, pour y raisonner tout mon soûl. Je vous compte à la tête de tous les êtres pensans; certes le créateur auroit de la peine à produire un esprit plus sublime que le vôtre,

Génie heureux que la nature
De ses dons combla sans mesure.
Le Ciel, jaloux de ses faveurs,
Ne fait que rarement de brillans caractères;
Il pétrit là de ces humains vulgaires,
De ces gens faits pour les grandeurs,
Mais hélas! dans mille ans qu'on voit peu de Voltaires!

Mon portrait s'achevera aujourdhui, le peintre s'évertue de faire de son mieux. Je vous dois déjà quelques coups de grâces, mais en conscience j'ai cru devoir vous en avertir.

Pourrois-je finir ma lettre sans y insérer un article pour Emilie? Faites-lui, je vous prie, bien des assurances de ma parfaite estime. Vous devriez bien me faire avoir son portrait, car je n'oserois le lui demander. Si mon corps pouvoit voyager comme mes pensées, je vous assurerois de vive voix de la parfaite estime et de la considération avec laquelle je suis etc.

A Rémusberg, le 9 Mai 1737.

Monsieur, je vous prie d'excuser l'injustice que j'ai faite à votre sincérité dans ma dernière lettre: je suis charmé de m'être trompé et de voir que vous me connoissez assez pour vouloir me corriger. Je passe condamnation au sujet de mon ode; je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez; mais loin de me rebuter, je vous importunerai encore de quelques unes de mes pièces, que je vous prierai de vouloir corriger avec la même sévérité: si je ne profite autre chose, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous escroquer quelques bons vers.

Les grâces qui partout accompagnent vos pas,
En prêtant à mes vers le tour qu'ils n'avoient pas,
Suppléent par leurs soins à mon peu de pratique,
Ornent de mille fleurs mon ode prosaïque,
Et font voir par l'effet d'un assez rare effort
Que ce que vous touchez se convertit en or.

Je passe à présent à la philosophie. Vous suivez en tout la route des grands génies, qui loin de se sentir animés d'une basse et vile jalousie, estiment le mérite où ils le rencontrent, et le prisent sans prévention. Je vous fais des complimens à la place de Mr Wolf sur la manière avantageuse dont vous vous expliquez sur son sujet. Je vois, Monsieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a sur l'être simple; souffrez que j'y réponde. Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être divisée à l'infini, que tout ce qui a deux côtés

ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également; mais dans la proposition de Mr Wolf, il ne s'agit, si je ne me trompe, ni de ligne, ni de points; il s'agit des unités ou parties indivisibles qui composent la matière: personne ne peut ni ne pourra jamais les appercevoir; donc on n'en peut avoir d'idée, car nous n'avons d'idées nettes que des choses qui tombent sous nos sens. Mr Wolf dit tout ce que l'être simple n'est pas, et il écarte l'espace, la longueur, la largeur, et avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raisonnement des géomètres, qui n'est plus applicable à son être simple, à cause qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philosophe se sert de l'artifice de saint Paul, qui après nous avoir promenés jusque dans le sanctuaire des cieux, l'abandonne à notre propre imagination, suppléant par le terme d'ineffable à ce qu'il n'auroit pu expliquer sans donner prise sur lui. Il me semble cependant qu'il n'y a rien de plus vrai que ces propositions, que toute chose composée doit avoir des parties, que ces parties peuvent en avoir autant que vous voudrez, mais qu'enfin il faut pourtant trouver des unités, et que

faute d'avoir les organes des yeux et de l'attouchement assez subtils, et manque d'instrumens assez délicats, nous ne décomposerons jamais la matière jusq'uà trouver ces unités. Que vous représentez-vous quand vous pensez à un régiment composé de 1500 hommes? Vous vous représentez ces 1500 hommes comme autant d'unités réunies sous un seul chef. Prenons un de ces hommes seul; je trouve que c'est un être fini, qui a une étendue, largeur et figure; je trouve qu'il est divisible, (l'expérience le prouve,) mais je ne saurois dire qu'il est divisible à l'infini: pourroit-il être un être fini et un être infini en même temps? Non, car cela implique contradiction; et comme une chose ne sauroit être et ne pas être en même temps, il faut nécessairement que l'homme ne soit pas infini; donc il n'est pas divisible à l'infini; donc il y a des unités qui prises ensemble font des nombres composés, et ce sont ces nombres, dès qu'ils sont composés, qu'on nomme matière. Je vous abandonne volontiers le divin Platon, le divin Aristote, et tous les héros de la philosophie scolastique; c'étoient des hommes qui avoient recours à des mots,

a line is a finite and infinite an infinite sum may be a finite solid. But these Metaphysics, and all Bête as Voltaire calls them. There is nothing but contradiction in Metaphysicks relative to infinity, Immensity, Eternity, the very Understandings were not made for them.

pour cacher leur ignorance; leurs disciples les en croyoient sur leur réputation, et des siècles entiers se sont contentés de parler sans s'entendre. Il n'est plus permis de nos jours de se servir de mots que dans leur sens propre. Mr Wolf donne la définition de chaque mot; il règle son usage, et ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de disputes, qui ne naissent souvent que d'un jeu de mots, ou de la différente signification que des personnes y attachent. Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphysique; mais je vous avoue qu'indépendamment de cela, je ne saurois défendre à mon esprit curieux et avide de nouveautés d'approfondir des matières qui l'intéressent beaucoup, et qui l'attirent par leurs difficultés mêmes. Vous me dites le plus poliment du monde que je suis une bête; je m'en étois douté un peu jusqu'à présent, mais je commence à en être convaincu. A parler sérieusement, vous n'avez pas tort, et cette raison, de la prérogative de laquelle les hommes tirent un si orgueilleux avantage, qu'est-elle? et qui est-ce qui la possède? Des hommes qui pour vivre ensemble ont été obligés de se choisir des su-

périeurs, de se faire des lois pour apprendre que c'est une injustice de s'entr.tuer, de se voler réciproquement. Ces hommes raisonnables se font la guerre pour de vains argumens, qu'ils ne comprennent pas; ces hommes raisonnables ont cent religions différentes, les unes plus absurdes que les autres; ces hommes raisonnables aiment à vivre, et se plaignent de la durée du temps et de l'ennui, tant qu'ils vivent. Où y a-t-il de la raison à cela? On peut objecter les découvertes des géomètres, les calculs de Mrs Bernoulli, les calculs de Newton; mais ces gens étoient-ils plus raisonnables que les autres? Ils passoient toute leur vie à chercher des proportions algébriques, des rapports de nombres, et ils ne tiroient aucun profit de la courte durée de leur vie. Que j'approuve un philosophe qui sait se délasser dans les bras d'Émilie! Je sais bien que je préférerois infiniment sa connoissance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable etc. Vous parlez, Monsieur, en homme instruit sur ce qui regarde les princes du nord; ils ont incontestablement de grandes obligations à Luther et à Calvin, (pauvres

gens d'ailleurs,) qui les ont affranchis du joug des prêtres, et ont augmenté leurs revenus très-considérablement par la sécularisation des biens ecclésiastiques: leur religion cependant n'est pas purifiée de superstitieux et de bigots. Nous avons une secte de béats qui ne ressemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre, et qui sont d'autant plus insupportables, qu'ils sont d'une aigreur et d'une roideur inflexible envers tous ceux qui ne sont pas de leur avis. On est obligé de cacher ses sentimens pour ne se point faire d'ennemis mal à propos. C'est un proverbe commun, et qui est dans la bouche de tout le monde, de dire: *cet homme n'a ni foi ni loi.* Cela vaut seul la décision d'un concile. L'on vous condamne sans vous entendre, et l'on vous persécute sans vous connoître: et d'ailleurs attaquer la religion reçue dans un pays, c'est attaquer dans son dernier retranchement l'amour propre des hommes qui leur fait préférer ce qu'ils croient, sans savoir pourquoi, à toute foi étrangère et à toutes les objections qu'on pourroit leur faire.

Je pense comme vous, Monsieur, au sujet de Mr Bayle. Ce Jurieu qui le persécutoit,

Jurieu.

oublioit le premier devoir de la religion, qui est la charité. Mr Bayle me paroît d'ailleurs d'autant plus estimable, qu'il étoit de la secte des académiciens, qui ne faisoient que rapporter simplement le pour et le contre des questions, sans décider témérairement sur des sujets dont nous ne pouvons découvrir que les abymes. Bayle.

Il me semble que je vous vois à table, le verre en mian, vous ressouvenir de votre ami. Il m'est plus flatteur que vous buviez à ma santé, que de voir élever en ma faveur les temples qu'on érigeoit à Auguste. Brutus se contentoit de l'approbation de Caton. Les suffrages d'un sage me suffisent. Que vous prêtez un secours puissant à mon amour propre! Je lui oppose sans cesse l'amitié que vous avez pour moi. Mais qu'il est difficile de se rendre justice, et combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous sentons une pente si naturelle! Mon petit ambassadeur partira dans peu, muni d'une lettre de créance, et du portrait que vous voulez avoir. Des occupations militaires ont retardé son départ; il est comme le Messie annoncé, je vous en parle toujours et il n'arrive jamais. C'est à

lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma discrétion.

Je suis avec une très-parfaite estime etc.

Ruppin, ce 20 de Mai 1737.

Je n'ai pas été le dernier à m'appercevoir que notre correspondance languissoit. Il y avoit environ deux mois que je n'avois reçu de vos nouvelles, quand je fis partir il y a huit jours un grand paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmoit infiniment; je m'imaginois que des indispositions vous empêchoient de me répondre, et j'appréhendois quelquefois même que la délicatesse de votre tempérament n'eût cédé a la violence et à l'acharnement de la maladie; enfin j'étois dans la situation d'un avare qui croit ses trésors en un danger évident. Votre lettre vient sur ces entrefaites; elle dissipe non seulement mes craintes, mais elle me fait encore sentir tout le plaisir qu'un commerce comme le vôtre peut produire. Etre en correspondance, c'est être en trafic de pensées; mais j'ai cet avantage de notre trafic que vous me donne

donnez de retour de l'esprit et des vérités. Qui pourroit être assez brut ou assez peu intéressé pour ne pas chérir un pareil commerce ? En vérité, Monsieur, quand on vous connoît une fois, on ne sauroit plus se passer de vous ; et votre correspondance m'est devenue comme une nécessité indispensable de la vie : vos idées servent de nourriture à mon esprit.

Vous trouverez dans le paquet que je viens de dépêcher l'histoire du Czar Pierre I ; celui qui l'a écrite a ignoré absolument à quel usage je la destinois : il s'est imaginé qu'il n'écrivoit que pour ma curiosité, et par cette raison il s'est cru permis de parler avec toute la liberté possible du gouvernement et de l'état de la Russie. Vous trouverez dans cette histoire des vérités qui dans le siècle où nous sommes ne se comportent guère avec l'impression. Si je ne me reposois entièrement sur votre prudence, je me verrois obligé de vous avertir que de certains faits contenus dans ce manuscrit doivent être ou retranchés tout-à-fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable : autrement vous pourriez vous exposer au ressentiment de la cour de Russie ; on ne

manqueroit pas de me soupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette histoire, et ce soupçon retomberoit infailliblement sur l'auteur qui les a compilées. Cet ouvrage ne sera pas lu, mais tout le monde ne laissera pas de vous admirer. Qu'une vie contemplative est différente de ces vies qui ne sont qu'un tissu continuel d'actions! Un homme qui ne s'occupe qu'à penser, peut penser bien et s'exprimer mal; mais un homme d'action, quand même il s'exprimeroit avec toutes les graces imaginables, ne doit point agir foiblement; c'est une pareille foiblesse qu'on reprochoit au roi d'Angleterre Charles II. On disoit de ce prince qu'il ne lui étoit jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, et qu'il n'avoit jamais fait d'action qu'on pût nommer louable. Il arrive souvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, font pis qu'eux lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puisqu'il est plus facile de critiquer que de faire, et qu'il est plus facile de donner des préceptes que de les exécuter: et après tous les hommes sont si sujets à se laisser sé-

duire, soit par la présomption, soit par l'éclat de leur grandeur, ou par l'artifice des méchans, que leur religion peut être surprise, quand même ils auroient eu les intentions les plus intègres et les plus droites.

L'idée avantageuse que vous vous faites de moi ne seroit-elle pas fondée sur celle que mon cher Césarion vous en a donnée? En vérité on est bien heureux d'avoir un tel ami; mais après tout souffrez que je vous détrompe et que je vous trace en deux mots mon caractère, pour que vous ne vous y mépreniez plus, à condition toutefois que vous ne m'accuserez pas du défaut qu'avoit défunt votre ami Chaulieu, qui parloit toujours de lui-même. Fiez-vous à ce que je vais vous dire. J'ai peu de mérite et peu de savoir, mais j'ai beaucoup de bonne volonté et un fonds inépuisable d'estime et d'amitié pour les personnes d'une vertu distinguée; et avec cela je suis capable de toute la constance que la vraie amitié exige; j'ai assez de jugement pour vous rendre toute la justice que vous méritez, mais je n'en ai pas assez pour m'empêcher de faire de mauvais vers.

Vous recevrez de ces mauvais vers en assez

bon nombre par le dernier paquet que je vous ai adressé. La Henriade et vos magnifiques pièces de poésie m'ont engagé à faire quelque chose de semblable ; mais mon dessein est avorté, et il est juste que je reçoive le correctif de celui dont m'est venue la tentation. Rien ne peut égaler la reconnoissance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon ode ; vous m'obligez sensiblement par là ; aussi ne saurois-je assez me louer de votre généreuse sincérité. Mais comment pourrois-je remettre la main à cette ode, après que vous l'avez rendue parfaite ? et comment pourrois je supporter mon bégayement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes ? Si ce n'étoit pas abuser de votre amitié, et vous dérober de ces momens que vous employez si utilement pour le bien du public, pourrois-je vous prier de me donner quelques règles pour distinguer les mots qui conviennent aux vers, de ceux qui appartiennent à la prose ? Despréaux ne touche point cette matière dans son art poétique, et je ne sache qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez, Monsieur, mieux que personne, m'instruire d'un art dont vous faites l'honneur et

dont vous pourriez être nommé le père. L'exemple de l'incomparable Émilie m'anime et m'encourage à l'étude. J'implore le secours des deux Divinités de Cirey, pour m'aider à surmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin; vous êtes mes Lares et mes Dieux tutélaires, qui présidez dans mon Licée et dans mon Académie.

La sublime Émilie, et le divin Voltaire,
Sont de ces présens précieux
Qu'en mille ans une fois ou deux
Daignent faire les Cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que Césarion qui puisse vous avoir communiqué des pièces de ma musique. Je crains fort que des oreilles françoises n'aient guère été flattées par des sons, italiens, et qu'un art qui ne touche que les sens, ne puisse pas plaire à des personnes qui trouvent tant de charmes dans des plaisirs intellectuels. Si cependant il se pouvoit que ma musique eût eu votre approbation, je m'engagerai volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous lassiez pas de m'instruire.

Je vous prie de saluer de ma part la Déesse Émilie, et de l'assurer de mon admiration. Si les hommes sont estimables de fouler aux pieds

les préjugés et les erreurs, les femmes le sont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant d'en venir là, et qu'il leur faut plus détruire que nous avant de pouvoir édifier. Que la Marquise du Châtelet est louable, d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illusions des sens, et d'abandonner les plaisirs faux et passagers de ce monde pour s'adonner entièrement à la recherche de la philosophie la plus sublime!

On ne sauroit réfuter Mr Wolf plus poliment que vous ne le faites. Vous rendez justice à ce grand homme, et vous remarquez en même temps les endroits foibles de son système; mais c'est un défaut commun à tout système d'avoir un côté moins fortifié que le reste. Les ouvrages des hommes se ressentent toujours de l'humanité, et ce n'est pas de leur esprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philosophes combattent-ils l'erreur: cette hydre ne se laisse point abattre; il y paroît toujours de nouvelles têtes à mesure qu'on en a coupé quelqu'une; et souvent il arrive que des cendres d'une erreur en renaissent de nouvelles. En un mot, le système qui

contient le moins de contradiction, le moins d'impertinences, et les absurdités les moins grossières, doit être regardé comme le meilleur. Nous ne saurions exiger avec justice que Messieurs les métaphysiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On seroit bien embarrassé de faire la description géographique d'un pays qu'on n'a jamais vu, dont on n'a aucunes nouvelles, et qui est inaccessible ; aussi ces Messieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent: ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils aient pu imaginer, et leurs raisonnemens, semblables à des toiles d'araignées, sont d'une subtilité presque imperceptible. Si des Descartes, des Locke, des Newton, des Wolf, n'ont pu deviner le mot de l'énigme, l'on peut croire et même affirmer que la postérité ne sera pas plus heureuse que nous dans ses découvertes. Vous avez considéré ces systèmes en sage, Vous en avez vu l'insuffisance, et vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuses ; mais ce trésor que je possédois par procuration est entre les mains d'Émilie ; je n'oserois le réclamer, malgré l'envie que j'en ai, et je me contenterai de vous en faire souvenir

modestement, pour ne pas perdre mes droits. En vérité, Monsieur, si la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur; et votre ame devroit être immortelle, pour la récompense de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection si marquée, que dans le cas d'un avenir j'ose vous répondre d'une félicité éternelle.

Cette lettre vous sera remise par le ministère de Thiriot. Je voudrois non seulement que mon esprit eût des ailes, pour qu'il pût se rendre à Cirey, mais je voudrois encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même en eût, pour vous assurer de bouche de l'estime infinie avec laquelle je suis etc.

En 1737.

Monsieur, si j'étois poëte, j'aurois répondu en vers aux stances charmantes de votre dernière lettre; mais des revues, des voyages, des coliques et des fièvres ont si fort bouché ma veine que Phébus est demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inspirer son feu divin.

Rémusberg est la seule où je voudrois aller.

Ce vers m'a causé le plus grand plaisir du monde, je l'ai lu plus de mille fois. Ce seroit une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, et dont l'imagination vive est gouvernée par la raison. Quel bonheur pourroit égaler le mien, si je pouvois nourrir mon esprit du vôtre, et me voir guidé par vos soins dans le chemin du beau!

Je ne vous ai donné l'histoire de Remus que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations sont pour la plupart fabuleuses; elles ne prouvent que l'antiquité des établissemens; mettons l'anecdote de Rémus à côté de l'histoire de la sainte ampoule et des opérations magiques de Merlin.

Les antiquaires à capuchon ne seront jamais ni mes historiographes ni les directeurs de ma conscience. Que votre façon de penser est différente de celle de ces suppôts de l'erreur! vous aimez la vérité, ils aiment la superstition; vous pratiquez les vertus chrétiennes, ils se contentent de les enseigner; ils calomnient, et vous pardonnez. Si j'étois catholiqne, je ne choisirois ni saint François d'Assise, ni saint Bruno pour

mes patrons; j'irois droit à Cirey, où je trouverois des vertus et des talens supérieurs en tout genre à ceux de la haire et du froc.

Ces rois sans amitié et sans retour dont vous me parlez, me paroissent ressembler à la bûche que Jupiter donna pour roi aux grenouilles. Je ne connois l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait; je puis même dire, sans vouloir affecter des sentimens qui ne me sont pas naturels, que je renoncerois à toute grandeur, si je la croyois incompatible avec l'amitié; vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette sincérité et cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occasions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami. Je voudrois que vous fussiez le professeur des princes, que vous leur apprissiez à être hommes, à avoir des coeurs tendres, que vous leur fissiez connoître le véritable prix des grandeurs, et le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre Césarion a été arrêté tout court par la goutte; il s'en est défait tant bien qu'il a pu, et s'est mis en chemin pour Cirey; c'est à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui. En prenant congé de mon

petit ami, je lui ai dit: songez que vous allez au paradis terrestre, et à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de Calypso; que la Déesse de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchanteresse de Télémaque, que vous trouverez en elle les agrémens de l'esprit si préférables à ceux du corps, que cette merveille occupe son loisir par la recherche de la vérité; c'est là que vous verrez l'esprit humain dans son dernier degré de perfection, la sagesse sans austérité entourée des tendres amours et des ris. Vous y verrez d'un côté le sublime Voltaire, et de l'autre l'aimable auteur du Mondain, celui qui sait s'élever au niveau de Newton, et qui sans s'avilir sait chanter Phyllis devenue Marquise: de quelle façon, mon cher Césarion, pourra-t-on vous faire abandonner un séjour si plein de charmes? que les liens d'une vieille amitié seront foibles contre tant d'attraits! Je remets mes intérêts entre vos mains; c'est à vous, Monsieur, de me rendre mon ami; il est peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey; mais souvenez-vous que c'est tout mon bien, et que ce seroit une injustice criante que de me le ravir.

J'espère que mon petit ambassadeur reviendra chargé de votre toison d'or, c'est à dire de votre Pucelle, et de tant d'autres pièces à moitié promises, mais plus encore impatiemment attendues. Vous savez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages; il y auroit plus que de la cruauté à me les refuser. Il me semble que la dépravation du goût n'est pas si générale en France que vous le croyez. Les François connoissent encore un Apollon à Cirey; des Fontenelle, des Crébillon, des Rollin pour la clarté et la beauté du style historique, des Olivet pour la traduction, des Bernard et des Gresset, dont les Muses naturelles et polies peuvent très-bien remplacer les Chaulieu et les la Fare. Si Gresset pèche quelquefois contre l'exactitude, il est excusable à cause du feu qui l'emporte; plein de ses pensées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis, et qu'on voit peu de Voltaires! J'ai pensé oublier Mr de Réaumur, qui en qualité de physicien est en grande réputation chez nous. Voilà, à ce qui me paroît, la quintessence de vos grands hommes; les autres auteurs ne me semblent pas fort dignes d'atten-

Pucelle.

tion. Les belles-lettres ne sont plus tant récompensées qu'elles l'étoient du temps de Louis le grand. Ce prince, quoique peu instruit, se faisoit une affaire sérieuse de protéger ceux dont il attendoit son immortalité ; il aimoit la gloire, et c'est à cette noble passion que la France est redevable de son académie, et des arts qui y fleurissent encore. Quant à la métaphysique, Je ne crois pas qu'elle fasse jamais fortune autre part qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de superstitieux ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, et malfaisans au dernier point, et qui sont d'autant plus incorrigibles, que leur stupide ignorance leur interdit l'usage du raisonnement : il est certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils sujets. Un homme qui passe pour ne point avoir de religion (fût-il le plus honnête homme du monde) est généralement décrié. La religion est l'idole des peuples ; quiconque ose y toucher d'une main profane, s'attire leur haine, et leur est en abomination. J'aime infiniment Cicéron ; je trouve dans ses Tusculanes beaucoup de sentimens conformes aux miens ; Je

ne lui conseillerois pas de dire s'il vivoit de nos jours : *Mourir peut être un mal, mais être mort n'est rien.* En un mot, Socrate a préféré la ciguë à la gêne de contenir sa langue ; mais je ne sais s'il y a plaisir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'est la vie : il me semble que tout homme raisonnable devroit tâcher de la conserver.

Je vous assure que je méprise trop les jésuites pour lire leurs ouvrages : les mauvaises dispositions du coeur éclipsent en eux toutes les qualités de l'esprit. Nous vivons d'ailleurs si peu, et nous avons pour la plupart si peu de mémoire, qu'il ne faudroit nous instruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'histoire de la Vierge de Czenstochow par Mr de Beausobre ; j'espère que vous serez content du tour et du style de cette pièce. Autant que je m'y connois, je n'y ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue : il est vrai que la plupart des réfugiés la négligent beaucoup : il s'en trouve cependant quelques uns qui, je crois, pourroient ne pas être réprouvés par l'a-

cadémie. Nos universités et notre académie des sciences se trouvent dans un triste état; il paroît que les Muses veulent déserter ces climats. Frédéric I, roi de Prusse, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait assez fleurir les arts sous son règne. Ce prince aimoit la grandeur et la magnificence; il étoit libéral, même jusqu'à la profusion; épris de toutes les louanges qu'on prodiguoit à Louis XIV, il crut qu'en choisissant ce prince pour son modèle, il ne pourroit pas manquer d'être loué à son tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le singe de celle de Versailles; on imitoit tout, cérémonial, harangues, pas mesurés, mots contés, grands mousquetaires, chevau-légers &c. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail. La Reine Charlotte, épouse de Frédéric, étoit une princesse qui avec tous les dons de la nature avoit reçu une excellente éducation; elle étoit fille du Duc de Lunebourg (ensuite Electeur de Hanovre). Cette princesse avoit connu particulièrement Leibnitz à la cour de son père. Ce savant lui avoit enseigné les principes de la philosophie, et particulièrement de la métaphysique. La Reine

Frederic I.

Charlotte.

Leibnitz.

considéroit beaucoup Leibnitz; elle étoit en commerce de lettres avec lui; ce qui causa de fréquens voyages à Berlin. Ce philosophe aimoit naturellement toutes les sciences; aussi les possédoit-il toutes. Mr de Fontenelle, en parlant de lui, dit très-spirituellement qu'en le décomposant on trouveroit assez de matière pour former beaucoup d'autres savans. L'attachement de Leibnitz pour les sciences ne lui laissoit jamais perdre de vue le soin de les établir; il conçut le dessein de former à Berlin une académie sur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changemens. Il fit ouverture de son dessein à la Reine, qui en fut charmée, et lui promit de l'assister de tout son crédit. On parla un peu de Louis XIV. Les astronomes assurèrent qu'ils découvriroient une infinité d'étoiles dont le Roi seroit le parrain: les botanistes et les médecins lui consacrèrent leurs talens; qui auroit pu résister à tant de genres de persuasion? Aussi en vit-on les effets. En moins de rien l'observatoire fut construit, le théatre de l'anatomie ouvert, et l'académie toute formée eut Leibnitz pour protecteur. Tant que la Reine vécut, l'académie

l'académie se soutint assez bien; mais après sa mort il n'en fut pas de même. Le roi son époux la suivit de près. D'autres temps, d'autres soins. A présent les arts dépérissent de jour en jour, et je vois, les larmes aux yeux, le savoir fuir de chez nous, et l'ignorance arrogante et la barbarie des moeurs s'en approprier la place.

Du laurier d'Apollon dans nos stériles champs
La feuille négligée est désormais flétrie.
Dieu! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talens?

Je crois avoir porté un jugement juste sur *l'Enfant prodigue*; il s'y trouve des vers que j'ai dabord reconnus pour les vôtres, mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître. Nous avons l'obligation aux François d'avoir fait revivre les sciences chez eux, après que des guerres cruelles, l'établissement du christianisme et les fréquentes invasions des barbares eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en Italie. Quelques siècles d'ignorance

s'écoulèrent, au bout desquels enfin ce flambeau se ralluma chez vous. Les François ont écarté les ronces et les épines qui avoient presque interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles lettres. N'est-il pas juste que les autres nations conservent l'obligation qu'elles ont à la françoise du service qu'elle leur a rendu généralement? Ne doit-on pas une reconnoissance égale à ceux qui nous donnent la vie et à ceux qui nous fournissent les moyens de nous instruire? Quant aux Allemands, leur défaut n'est pas de manquer d'esprit; leur caractère approche assez de celui des Anglois. Les Allemands sont laborieux et profonds; quand une fois ils se sont emparés d'une matière, ils pèsent dessus; leurs livres sont d'un diffus assommant. Si on pouvoit les corriger de leur pesanteur, et les familiariser un peu plus avec les Grâces, je ne désespérerois pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous n'ayons de bons livres en notre langue: elle consiste en ce qu'on n'a pas fixé l'usage des mots; et comme l'Allemagne est partagée entre une infinité de souverains, il n'y

aura jamais moyen de les faire consentir à se soumettre aux décisions d'une académie. Il ne reste donc plus d'autre ressource à nos savans que d'écrire dans des langues étrangères, et comme il est très-difficile de les posséder à fond, il est fort à craindre que notre littérature ne fasse jamais de fort grands progrès. Il se trouve encore une difficulté qui n'est pas moindre que la première. Les princes méprisent généralement les savans. Le peu de soin que ces Messieurs donnent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils sont couverts, et le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits et la cervelle vide de ces seigneurs, font qu'ils se moquent de l'extérieur des savans, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes est trop respecté des courtisans, pour qu'ils s'avisent de penser d'une manière différente, et ils affectent également de mépriser ceux qui les valent mille fois; *o tempora*, *o mores*! Pour moi, qui ne me sens point fait pour le siècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux; je leur prêche sans cesse que le comble de l'ignorance est l'orgueil; et reconnoissant la

supériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mes encens, et vous, Monsieur, de toute mon estime; elle vous est extrêmement acquise. Regardez moi, comme un ami désintéressé, et dont vous ne devez la connoissance qu'à votre mérite. Je suis à jamais, Monsieur, votre très-affectionné ami.

Écrit un pied dans l'étrier et sur le point de partir; je serai de retour dans quinze jours.

A Ruppin, le 6 Juillet 1737.

Quoi! sans cesse ajoutant merveilles sur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu consacres tes veilles?
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les esprits.
Tantôt du grand Newton débrouillant le système,
Tu montres à nos yeux sa profondeur extrême;
Tantôt de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux:

Tu passes de Thalie au pinceau de l'histoire;
Du grand Charle et du Czar éternisant la gloire,
Tu marqueras dans peu de ta savante main
Leurs vices, leurs vertus et quel fut leur destin;
De ce héros vainqueur *, la brillante folie,
De ce législateur **) les travaux en Russie,
Et dans ce parallèle, effroi des conquérans,
Tu montreras aux rois le seul devoir des grands.
Pour moi, de ces climats habitant sédentaire,
Qui sans prévention rends justice à Voltaire,
J'admire en tes écrits de diverse nature
Tous les dons dont le Ciel te combla sans mesure.
Que si la calomnie avec ses noirs serpens
Veut flétrir sur ton front tes lauriers verdoyans,
Que du fond de Bruxelles un Bessus ***) en furie
Ose lancer son fiel au fond de ta patrie,
Que mon simple suffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la postérité.

*) Charles XII.

**) Le Czar Pierre I.

***) Rousseau, calomniateur de Saurin, et traître à ses amis.

D'où prenez-vous, Monsieur, tout le temps pour travailler? ou vos momens valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux et fécond surpasse celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclairer la philosophie de Newton, que vous travaillez à enrichir le théâtre françois d'une tragédie nouvelle, et cette pièce, qui selon les apparences n'a pas encore quitté le chantier, est déjà suivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez. Vous voulez faire au Czar l'honneur d'écrire son histoire en philosophe. Non content d'avoir surpassé tous les auteurs qui vous ont précédé, par l'élégance, la beauté et l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les surpasser par le nombre. Empressé à servir le genre humain, vous consacrez votre vie entière au bien public. La providence vous a réservé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'Amphion qui élevoit les murs de Thèbes, à ces instrumens belliqueux qui faisoient tomber ceux de Jéricho. Le témoignage de quelques vérités découvertes et de quelques erreurs détruites est, à mon avis, le plus beau trophée que la postérité puisse ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'a-

vez-vous pas à prétendte, vous qui êtes aussi fidele au culte de la vérité que zélé destructeur des préjugés et de la superstition?

Vous vous attendez sans doute à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux nécessaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes proposé de travailler. Quelle sera votre surprise quand vous ne recevrez qu'une métaphysique et des vers? C'est cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer par cet ordinaire: une métaphysique diffuse et un copiste paresseux ne font guère de chemin ensemble. J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raisonnement géométrique et pressant sur les infiniment-petits: je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini; je vous avoue encore que je ne connois que deux sortes de nombres, des nombres pairs ou impairs: or l'infini étant un nombre, il n'est ni pair ni impair, quest-il donc? Si je vous ai bien compris, votre sentiment, (qui est aussi le mien,) est que la matière, relativement aux hommes, est divisible infiniment, parce qu'ils auront beau décomposer la matière

T 4

Ni moi.

how a Number. Number implies limit. If he has no Idea of infinite how can he call it a Number?

There are unequal Infinities. Some are infinitely less than others. — I love to read these fluent and flippant Mathematical and Metaphisical disquisitions. But I never get any Knowledge or Satisfaction from them. A Song, a Romance, a Tune, is equally instructive and often more so.

ils n'arriveront jamais aux unités qui la composent; mais que réellement, et relativement à l'essence des choses, la matière doit nécessairement être composée d'un amas d'unités, qui en sont les seuls principes, et que l'auteur de la nature a jugé à propos de cacher. Or, qui dit matière sans l'idée de ces unités jointes et arrangées ensemble, dit un mot qui n'a aucun sens. La modification de ces unités détermine ensuite la différence des êtres. Mr Wolf est peut-être le seul philosophe qui ait eu la hardiesse de faire la définition de l'être simple. Nous n'avons de connoissance que celle des choses qui tombent sous nos sens, ou qu'on peut expliquer par des signes; mais nous ne pouvons avoir de connoissance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'instrumens assez fins pour pouvoir séparer la matière jusqu'à ce point. La difficulté est à présent de savoir comment on peut expliquer une chose qui n'a jamais frappé nos sens. Il a fallu nécessairement donner de nouvelles définitions, et des définitions différentes de tout ce qui a rapport à la matière. Mr Wolf, pour arriver à cette définition, vous y prépare par celle qu'il

fait de l'espace et de l'étendue; si je ne me trompe, il s'explique ainsi: L'espace, dit-il, est le vide qui est entre les parties, de sorte que tout être qui a des pores, occupe toujours un espace entre eux. Or tous les êtres composés doivent avoir des pores, les uns plus subtils que les autres, selon leur différente composition; donc tous les êtres composés contiennent un espace; mais une unité n'ayant point de partie et par conséquent d'interstice ou de pores, ne peut par conséquent point contenir d'espace. Wolf nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple, une ligne n'est formée que par l'arrangement d'unités qui se touchent les unes les autres et qui peuvent se suivre en ligne courbe ou droite; ainsi une ligne a de l'étendue; mais un être un, qui n'est point continué, ne peut occuper d'étendue; je le répète encore, l'étendue n'étant selon Wolf que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions si vraies, que vous ne pourrez leur refuser votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'oeil; il vous suffit, Monsieur, pour vous élever non seulement à l'être simple, mais au plus

haut degré de connoissance auquel l'esprit humain peut parvenir.

Je viens de voir un homme à Berlin, avec lequel je me suis bien entretenu de vous; c'est notre ministre Borck, qui est de retour d'Angleterre; il m'a fort alarmé sur l'état de votre santé. Il ne finit point quand il parle des plaisirs que votre conversation lui a causés; l'esprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps. Vous serez servi, Monsieur, en philosophe et par des philosophes, dans la commission dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout aussitôt écrit à mon ami en Russie, qui répondra avec exactitude et avec vérité aux points sur lesquels vous souhaitez des éclaircissemens. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un secrétaire de la cour qui ne fait que de revenir de Moscovie, après un séjour de dix-huit ans consécutifs. C'est un homme d'un très-bon sens, un homme qui a de l'intelligence, et qui est au fait du gouvernement de la Russie: il est de plus véridique; c'est pour cette raison que je l'ai chargé de me répondre sur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'Allemand il n'abuse du privilège d'être diffus, et qu'au lieu d'un

mémoire, il ne compose un volume. Dès que je recevrai quelque chose que ce soit sur cette matière, je le ferai partir avec diligence. Je vous demande pour salaire de mes peines un exemplaire de la nouvelle édition de vos ouvrages. Je m'intéresse trop à votre gloire pour n'être pas des premiers instruit de vos nouveaux succès. Selon la description que vous me faites de la vie de Cirey, je crois ne voir que l'histoire de ma retraite: Rémusberg est un petit Cirey, Monsieur, à cela près qu'il n'y a point de Voltaire, ni de Marquise du Châtelet chez nous.

Voici encore une petite ode assez mal tournée et assez insipide; c'est l'apologie des bontés de Dieu: c'est le fruit de mon loisir, que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'est pas abuser de ces momens précieux dont vous savez faire un usage si merveilleux, pourrois-je vous prier de la corriger? J'ai le malheur d'aimer les vers, et d'en faire de très-mauvais; ce qui devroit m'en dégoûter et qui rebuteroit toute personne raisonnable, est justement l'aiguillon qui m'anime le plus; je me dis: petit malheureux, tu n'as pas réussi jusqu'à pré-

sent; courage, reprenons le rabot et la lime, et derechef mettons-nous à l'ouvrage; par cette inflexibilité je crois me rendre Apollon plus favorable. Une aimable personne m'inspira dans la fleur de mes jeunes ans deux passions à la fois; vous jugez bien que l'une fut l'amour, l'autre fut la poésie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces possibles, avoit du goût et de la délicatesse; elle vouloit me les communiquer; je réussis en amour, mais mal en poésie. Depuis ce temps j'ai été amoureux assez souvent et toujours poëte. Si vous savez quelque secret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez oeuvre vraiment chretienne de me le communiquer: sinon je vous condamne, Monsieur, à m'enseigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, et qui à son tour vous fait tant d'honneur. Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéressée, et nous ne faisons jamais de connoissance que nous n'ayons quelques vues particulières en même temps, et qui regarde directement notre profit. Que Césarion est heureux! il doit avoir passé des momens délicieux à Cirey. Quels plaisirs surpassent en effet ceux de l'esprit? J'ai

fait des efforts d'imagination prodigieux pour l'accompagner ; mais ni mon imagination n'est assez vive, ni mon esprit n'est assez délié pour l'avoir pu suivre. Contentez vous, Monsieur, de mes efforts, tandis qu'il me suffira d'avoir conversé avec vous par le ministère de mon ami.

Je suis ravi des bontés que la marquise du Châtelet témoigne à Césarion ; ce seroit un titre pour estimer encore davantage Madame la Marquise, si c'étoit une chose possible. La sagesse de Salomon eût été bien récompensée, si la Reine de Saba eût été semblable à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni sage, ni Salomon, je me trouve fort honoré de l'amitié d'une personne aussi accomplie que Madame la Marquise: j'ai lieu de croire que sa vue me feroit naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme sagesse ; je me flatte que comme vous avez la satisfaction de connoître cette divinité de plus près, vous sentirez quelque indulgence pour mes foiblesses, si foiblesse y a d'admirer, et de sentir du tendre pour les chef-d'oevres de la nature. D'un raisonnement de philosophie je me vois insen-

siblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour : et tandis que ma métaphysique garde le style de Wolf, ma morale pourroit bien ressembler un peu à celle que Rameau réchauffe des tons de sa musique. Quant à l'amitié, je vous prie de me croire constant, me déterminant difficilement à donner mon coeur, mais faisant des choix à ne m'en repentir jamais. Je suis avec l'estime que vous méritez plus que qui que ce soit,

Monsieur,

Votre très-affectionné ami.

A Rémusberg, le 16 d'Août 1737.

Monsieur, Césarion m'a transporté, en esprit à Cirey, il m'en fait une description charmante; et ce qui me ravit particulièrement, c'est qu'il m'assure que vous surpassez de beaucoup la haute idée que je m'étois formée de vous. Il semble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre Césarion ne goûte pas des plaisirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occasion de vous parler sur

un sujet qui m'intéresse beaucoup, c'est votre santé. Je vous prie instamment de ne pas trop travailler; les études et les travaux de l'esprit minent infiniment la santé du corps. Vous devez vous conserver; mon amitié vous y oblige. Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que la vôtre; mais mon bonheur ne peut être parfait, si je ne vous possède encore, et si je n'ai la satisfaction de vous voir un jour.

Vous m'envoyez vos ouvrages; ils sont pour moi sans prix et ne mettent aucune borne à ma reconnoissance. Je vous prie, Monsieur, de marquer à la divine Émilie toute l'estime que j'ai pour elle. Je suis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à présent vous m'enlevez le coeur. Si j'étois envieux, je le serois de Césarion; je supporterois volontiers sa goutte pour avoir vu et entendu ce qu'il vient d'entendre. L'antiquité, en nous vantant les merveilles du monde, nous les représente éloignées les unes des autres; à Cirey on en trouve deux d'un

prix bien supérieur à ces masses de pierre qui d'elles-mêmes n'avoient aucune vertu. L'esprit mâle et solide d'une femme, et le génie vif, universel et toutefois réglé d'un poëte, me paroissent plus merveilleux. Vous ne me devez aucune reconnoissance de ce que je vous rends justice. Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous témoigner mon estime par des marques plus réelles que par des portraits: contentez-vous de ces types, et attendez-en l'accomplissement. Je suis à jamais

Monsieur,

Votre très-affectionné ami.

A Rémusberg, le 27 Août 1737.

Monsieur, si j'écrivois à un ingrat, je serois obligé de lui faire comprendre par un long verbiage ce que c'est que la reconnoissance. Heureusement pour moi je ne suis pas dans ce cas; ma lettre s'adresse à un exemple de vertu, à un homme qui m'entendra très-bien, en lui disant simplement que je suis pénétré des obligations que je lui ai. Césarion connoissant

mon

mon empressement pour tout ce qui me vient de vous, m'a envoyé vos deux lettres, se reservant à lui-même de me remettre entre les mains le reste de vos ouvrages immortels. S'il y a quelque chose qui puisse redoubler mon impatience de le revoir, c'est sans doute le trésor précieux dont il est le dépositaire. Vos ouvrages seront conservés comme l'étoient ceux d'Aristote par Alexandre; ils ne me quitteront jamais, et je compte de posséder en eux une bibliothèque entière: c'est le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, et qui n'a rien perdu en passant par vos mains. Non, Monsieur, tant que vous vivrez, je n'enverrai qu'à Cirey pour faire la quête des vérités. Je ne troublerai point les glaçons de la Nouvelle Zemble, ni les déserts arides de l'Éthiopie, pour apprendre des nouvelles de la figure du monde. Ces découvertes sont certainement louables, et loin de les blâmer, je les trouve dignes des soins de ceux qui les ont entreprises; mais il me semble que votre façon impartiale et judicieuse d'envisager les choses, m'est infiniment plus profitable. J'apprends plus par vos doutes que par tout ce que le

Aristote. Alexandre.

divin Aristote, le sage Platon et l'incomparable Descartes ont affirmé si légèrement. En philosophie les progrès sont égaux, ou en se délivrant des préjugés, ou en acquérant de nouvelles connoissances; l'un éclaire, l'autre instruit. Le plaisir le plus vif qu'un homme raisonnable puisse avoir dans le monde, c'est de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendois d'en faire une abondante moisson dans votre métaphysique; Madame du Châtelet m'enlève ce bien déjà possédé, d'entre les mains de mon ami. Quel sujet pour une élégie! Cependant il en reste là, car il avoit l'ame trop bonne. Ne vous attendez donc à aucun reproche; je vous prie de vouloir seulement dire à la divine Emilie que mon esprit se plaint au sien des ténèbres qu'elle vous empêche d'y dissiper.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphysique obscure,
J'attendois pour être éclairé
Quelques mots de votre écriture.
De l'astre brillant qui vous luit,
Charmante et divine Emilie,
Vous voulez tirer tout le fruit.

Ah! permettez, je vous en prie,
Que dans mon paisible réduit,
Eloigné du monde et du bruit,
Vienne cette philosophie
Dont certes je ferai profit.

Je suis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'Oreste et de Pylade; vous donnez l'exemple d'une vertu qui jusqu'à nos jours n'a malheureusement existé que dans la fable. Ne craignez point, Monsieur, que je trouble les douceurs de votre repos philosophique: si mes mains pouvoient cimenter ou affermir les liens de votre divine union, je vous offrirois volontiers leur ministère: j'ai essuyé une espèce de naufrage en ma vie, le ciel me préservera d'en occasionner à d'autres. Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pouvez, sans risque, et sans troubler la tranquillité de la Marquise, satisfaire ma curiosité; ce seroit, Monsieur, de me communiquer toutes les fois que vous me faites le plaisir de m'écrire, quelques traits de votre métaphysique répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'instruire, vous attirent ces importunités de

ma part. D'ailleurs le Ciel vous a doué de trop de talens pour les cacher; vous devez éclairer le genre humain, vous n'êtes point avare de vos connoissances, et je suis votre ami. Mon correspondant russien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous souhaitez savoir; j'espère cependant de vous satisfaire dans peu.

Les prêtres ne vous choisiront certes pas pour leur panégyriste. Vos réflexions sur le pouvoir des ecclésiastiques sont trop justes, et de plus appuyées par le témoignage irrévocable de l'histoire. Leur ambition ne viendroit-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice? Les hommes se sont forgé un fantôme bizarre d'austérité et de vertu; ils veulent que les prêtres (ce peuple moitié imposteur et moitié superstitieux) adoptent ce caractère; il ne leur est pas permis d'être paillards ou ivrognes ouvertement, mais l'ambition ne leur est pas interdite; or l'ambition traîne seule après elle des crimes et des désordres affreux. Il me souvient du singe de la Reine Cléopatre, auquel on avoit très-bien appris à danser; quelqu'un s'avisa de lui jeter des noix;

le singe oubliant ses habits, la danse, et le rôle qu'il jouoit, se jeta sur les noix. Les prêtres représentent un personnage vertueux tant que leur intérêt le comporte; mais à la moindre occasion la nature perce bientôt le nuage; et les crimes et les méchancetés qu'ils couvroient des apparences de la vertu, paroissent alors à découvert. Il est étonnant que la monarchie ecclésiastique se soit établie sur des fondemens si peu solides. L'autorité de ceux du paganisme venoit de leurs oracles trompeurs, de leurs sacrifices ridicules, et de leur impertinente mythologie. C'étoit un conte bien grave que celui de Daphné changée en laurier, des vierges enceintes de Jupiter et qui accouchoient de Dieux; un Jupiter Dieu, qui quitte le ciel, son tonnerre et sa foudre, pour venir habiter sur terre, l'histoire dit sous la forme d'un taureau pour enlever Europe; la résurrection d'Orphée, qui triomphe des enfers; et enfin une infinité d'autres absurdités et de contes puériles, tout au plus capables d'amuser les enfans; et cependant les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, et ont vénéré ceux qui en étoient

les défenseurs. Ne seroit-il pas permis de disputer la raison aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils sont si peu raisonnables?

Votre philosophie me charme sans doute, Monsieur; tout doit tendre au bonheur de l'homme. A quoi fert en effet de savoir combien de temps vit un pou, si les rayons du soleil entrent profondément dans la mer, et de rechercher si les huitres ont une ame, ou non? La gaieté nous rend des Dieux, l'austérité des Diables. Cette austérité est une espèce d'avarice, qui prive les hommes du bonheur dont ils pourroient jouir.

Tantale dans un fleuve a soif et ne peut boire.

Sans doute que la nature se repentant d'avoir fait quelqu'un trop heureux dans ce monde, vous a assujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiète et m'alarme beaucoup: je crains de perdre *solum hominem*, mon maître qui m'instruit et me guide; je crains avec raison de perdre un homme qui vaut seul plus que toute sa nation. La nature à force de travailler devient plus habile; elle a formé votre cerveau sur tous les bons originaux qu'elle a faits dans

tous les siècles ; il est à craindre qu'elle ne se contente d'avoir fait un chef-d'oeuvre. Soyez sûr, Monsieur, que vos jours me sont aussi précieux que les miens propres.

Ah! si le sort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous séparer,
Ta mort de mon trépas dans peu sera suivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor se parer ;
Pour servir l'univers, pour servir Emilie,
Pour conserver tes jours, c'est à moi d'expirer.

Je suis avec une sincère amitié, et avec toute l'estime que la vertu suprême et le mérite extorquent même aux envieux, et reçoivent en hommage des coeurs bien placés.

He was too much addicted to lying.

A Rémusberg, le 20 Septembre 1737.

Monsieur, je vous avoue qu'il n'est rien de plus trompeur que de juger des hommes sur leur réputation. L'histoire du Czar que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avois de ce prince m'avoit fait avancer. Il vous paroîtra dans

Czar

cette histoirr bien différent de ce qu'il est dans votre imagination, et c'est, si je puis m'exprimer ainsi, un grand homme de moins dans le monde réel. Un concours de circonstances heureuses, des événemens favorables et l'ignorance des étrangers ont fait du Czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel personne ne s'est avisé de douter. Un sage historien, en partie témoin de sa vie, lève un voile indiscret, et nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes et avec peu de vertus. Ce n'est plus cet esprit universel, qui conçoit tout et qui veut tout approfondir; mais c'est un homme gouverné par des fantaisies assez nouvelles pour donner un certain éclat et pour éblouir. Ce n'est plus ce guerrier intrépide, qui ne craint et ne connoît aucun péril; mais c'est un prince lâche, timide, et que sa brutalité abandonne dans les dangers: cruel dans la paix, foible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets, un homme enfin qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pousser, et auquel la fortune a tenu lieu de sagesse. D'ailleurs grand mécnicien, laborieux, industrieux, et prêt à tout sacrifier à sa curio-

sité. Tel vous paroîtra dans ces mémoires le Czar Pierre I. Et quoiqu'on soit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le coeur de se le représenter ainsi dépouillé de ses grandes qualités, il est cependant sûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne soit pleinement en état de prouver.

Peter !

On peut conclure de là qu'on ne sauroit être assez sur ses gardes en jugeant des grands hommes. Tel qui a vu Pompée avec des yeux d'admiration dans l'histoire romaine, le trouve bien différent quand il apprend à le connoître par les lettres de Cicéron. C'est proprement de la faveur des historiens que dépend la réputation des hommes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce siècle en faveur du Czar, et leur imagination a eu la générosité d'ajouter à son portrait ce qu'ils ont cru qui pouvoit y manquer. Il se peut qu'Alexandre n'ait été qu'un fameux brigand. Quinte Curce a cependant trouvé le moyen (soit pour abuser de la crédulité des peuples, soit pour étaler l'élégance de son style) de le faire passer dans l'esprit de tous les siècles pour un des plus grands hommes

Pompee

Historians

Alexander

Q. Curtius

que la terre ait jamais portés. Combien d'exemples ne fournissent pas les historiens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes?

Mais s'ils ont donné des exemples de leur bienveillance, l'histoire nous en fournit aussi de leur haine et de leur noirceur. Rappelez-vous les différens caractères attribués à Julien, dit l'apostat; la haine, la fureur, la rage de vos saints évêques l'ont défiguré de façon, qu'à peine ses traits sont reconnoissables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des siècles entiers ont eu ce prince en horreur, tant le témoignage de ces imposteurs a fait impression sur les esprits. Enfin un sage est venu, qui s'appercevant de l'artifice des moines historiens, rend ses vertus à l'empereur Julien, et confond la calomnie des pères de votre église. Toutes les actions des hommes sont sujettes à des interprétations différentes; on peut répandre un venin sur les bonnes, et donner un tour aux mauvaises qui les rende excusables ou même louables, et c'est la partialité ou l'impartialité de l'historien qui décide du jugement du public et de la postérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amasser de plus curieux sur l'histoire que vous m'avez demandée. Ces mémoires contiennent des faits aussi rares qu'inconnus; ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir sans moi; et j'aurai le même mérite relativement à votre ouvrage que celui qui fournit de bons matériaux pour l'érection d'un élégant édifice, construit par quelque architecte fameux. Ayez la bonté de remettre cette épître à l'incomparable Emilie; j'ai consacré ma Muse en travaillant pour elle: je lui demande une critique sévère pour récompense de mes peines, et si j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que glorieuse; semblable à ces fameux malheureux que leurs crimes ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loisir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu des lettres de Cirey; n'alarmez pas en vain mon amitié par la crainte où je suis pour

votre santé : dites-moi du moins, je vis et je respire. Vous me devez ces petits soins plus qu'à personne, puisque peu de personnes peuvent avoir autant d'estime pour vous que j'en ai, et que quand même on auroit toute cette estime, on n'auroit pourtant pas toute la reconnoissance avec laquelle je suis etc.

Ce 12 Novembre 1737.

Monsieur, misérable inconstance humaine ! s'écrieroit un orateur, s'il savoit la résolution que j'avois prise de ne plus toucher à mon ode, et s'il voyoit avec quelle légèreté cette résolution est rompue. J'avoue que je n'ai aucune raison assez forte pour m'excuser; aussi n'est-ce pas pour vous faire mon apologie que je vous écris; bien loin de là, je vous regarde comme un ami sûr et sincère, auquel je puis faire un libre aveu de toutes mes foiblesses. Vous êtes mon confesseur philosophique; enfin, j'ai si bonne opinion de votre indulgence, que je ne crains rien en vous confiant mes folies. En voici un bon nombre : une épître qui vous fera suer, vu

la peine qu'elle m'a donnée; un petit conte assez libre, qui vous donnera mauvaise idée de ma catholicité, et encore plus de mes hérétiques ébats; et enfin cette ode à laquelle vous avez touché et que j'ai eu la hardiesse de refondre. Encore un coup, souvenez-vous, Monsieur, que je ne vous envoie ces pièces que pour les soumettre à votre critique, et non pour gueuser vos suffrages: je sens tout le ridicule qu'il y auroit à moi, de vouloir entrer en lice avec vous, et je comprends très-bien que si quelque Paphlagonien s'étoit avisé d'envoyer des vers latins à Virgile pour le défier au combat, Virgile, au lieu de lui répondre, n'auroit pu mieux faire que de conseiller à ses parens de l'enfermer aux petites maisons, au cas qu'il y en eût en Paphlagonie. Enfin je ne vous demande que de la critique et une sévérité inflexible. Je suis à présent dans l'attente de vos lettres; je m'en promets tous les jours de poste; vers l'heure qu'elles arrivent tous mes domestiques sont en campagne pour m'apporter mon paquet; bientôt l'impatience me prend moi-même, je cours à la fenêtre, et ensuite fatigué de ne rien voir venir, je me re-

mets à mes occupations ordinaires. Si j'entends du bruit dans l'antichambre, m'y voilà: eh bien qu'est-ce? qu'on me donne mes lettres, point de nouvelles? mon imagination devance de beaucoup le courrier. Enfin, après que ce train a continué pendant quelques heures, voilà mes lettres qui arrivent; moi à les décacheter, je cherche votre écriture (souvent vainement,) et lorsque je l'apperçois, mon empressement m'empêche d'ouvrir le cachet; je lis, mais si vîte que je suis obligé d'en revenir quelquefois jusqu'à la troisième lecture, avant que mes esprits calmés me permettent de comprendre ce que j'ai lu, et il arrive même que je n'y réussis que le lendemain. Les hommes font entrer un concours de certaines idées dans la composition de cet être qu'ils nomment le bonheur: s'ils ne possèdent qu'imparfaitement ou que quelques parties de cet être idéal, ils éclatent en plaintes amères, et souvent en reproches contre l'injustice du Ciel, qui leur refuse ce que leur imagination leur adjuge si libéralement: c'est un sentiment qui se manifeste en moi. Vos lettres me causent tant de plaisir lorsque j'en reçois, que je puis les ranger à juste titre

sous ce qui contribue à mon bonheur. Vous jugerez facilement de là que n'en point recevoir doit être un malheur, et qu'en ce cas c'est vous seul qui le causez; je m'en prends quelquefois à du Breuil Tronchin, quelquefois à la distance des lieux, et souvent même j'ose en accuser jusqu'à Émilie: mais ne craignez pas que je veuille vous être à charge, et que malgré le plaisir que je trouve à m'entretenir avec vous, mon importune amitié veuille vous contraindre; bien loin de là, je connois trop le prix de la liberté pour la vouloir ravir à des personnes qui me sont chères. Je ne vous demande que quelques signes de vie, quelques marques de souvenir, un peu d'amitié, beaucoup de sincérité, et une ferme persuasion de la parfaite estime avec laquelle je suis etc.

A Rémusberg, le 6 Décembre 1737.

Monsieur, j'ai été agréablement surpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous l'avez bien voulu accompagner; rien au monde n'auroit pu me faire plus de plaisir,

n'y ayant point d'ouvrage dont je sois plus avide que des vôtres. Je voudrois seulement que la souveraineté que vous me donnez en qualité d'être pensant, me mît en état de vous donner des marques réelles de l'estime que j'ai pour vous et qu'on ne sauroit vous refuser. J'ai lu la dissertation sur l'Ame, que vous adressez au P. Tournemine. Si mon suffrage pouvoit vous être de quelque prix, vous pouvez vous en assurer. Quand on ne voudra croire que ce que l'on peut comprendre et que ce qui est croyabse, il est certain que la raison sera toujours de votre côté. Les premières causes nous seront toujours inconnues: nous qui ne pouvons comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que Dieu ne sauroit unir la pensée à la matière? Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis matière et que je pense. Cet argument me prouve la vérité de votre proposition. Je ne connois le P. Tournemine que par la façon indigne dont il a attaqué Mr. Beausobre sur son histoire du Manichéisme: il substitue les invectives aux raisons; foible et grossière ressource, qui prouve bien

Tournemine

Why then seek for the Etre Simple &c.?

It is not sure if you are matter, I owe beg the question. If it is sure then is any matter in you, it is not sure if you are all matter. This might deserve however more Solem forum Lock.

bien qu'il n'avoit rien de mieux à dire. Quant à mon ame, je vous assure qu'elle est bien la très-humble servante de la vôtre; elle souhaiteroit fort qu'un peu dégagée de la matière, elle pût aller s'instruire à Cirey,

A cet endroit fameux, où mon ame révère
Le savoir d'Émilie, et l'esprit de Voltaire:
Oui, c'est là que le Ciel prodiguant ses faveurs,
Vous a comblés de dons, plus chers que les grandeurs;
Il m'a donné du rang le frivole avantage,
A vous tous les talens: gardez votre partage.

Ce n'est pas à vous, Monsieur, que je dirai ce que je pense au sujet des pièces que vous venez de m'envoyer; il faut avoir perdu le sens commun pour ne les pas admirer. L'ode a de grandes beautés, et ne contient que des vérités très-évidentes. L'épître à Émilie est un abrégé merveilleux du système de Mr Newton; et pour le Mondain, aimable pièce qui ne respire que la joie, c'est, si j'ose m'expliquer ainsi, un vrai cours de morale; car une volupté pure est ce qu'il y a de plus réel pour nous dans

ce monde : je veux dire cette volupté dont parle Montaigne, et qui ne donne point dans la sale débauche.

Montaigne.

J'attends la philosophie de Newton avec grande impatience ; je vous en aurai une obligation infinie, et je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que Mr de Voltaire. Vous m'instruirez en vers, vous m'instruirez en prose : il faudroit un coeur bien revêche pour être indocile à vos leçons. J'attends encore la Pucelle ; j'espère qu'elle ne sera pas plus austère que tant d'autres héroïnes qui se sont laissé vaincre par les prières et la persévérance de leurs amans. J'ai reçu deux paquets de votre part ; celui-ci, Monsieur, est le troisième ; j'ai répondu aux deux : je vous ai ensuite adressé des vers, et voici ma quatrième lettre, à laquelle j'attends la réponse. La raison en est que les postes vont lentement en Allemagne et que mes lettres font un grand détour, passant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de m'en avertir ; je serai charmé de m'en servir. La nonchalance du copiste est cause que je ne puis vous envoyer la philoso-

phie de Wolf; elle sera indubitablement achevée dans peu. Vous êtes trop au dessus des louanges pour que je vous en donne; mais vous êtes en même temps trop ami de la vérité pour vous offenser de l'entendre. Souffrez donc, Monsieur, que je vous réitère les assurances de tout le cas que je fais de vous. Je me bornerai à dire que je vous connois; puisse toute la terre vous connoître de même! puissent mes yeux un jour voir celui dont l'esprit fait le charme de ma vie! Je suis avec une véritable considération,

Monsieur,

Votre très-affectionné ami.

Le 14 Décembre 1737.

Monsieur, j'ai été richement dédommagé aujourdhui du long intervalle où je n'avois point reçu de vos lettres, cette poste m'en ayant apporté deux à la fois, auxquelles je répondrai suivant l'ordre des dates. Rien ne m'a plus surpris que celle du 24 Octobre, où vous me marquez l'alarme que Thiriot vous a donnée

très-mal à propos. Vous pouvez être tranquille et en repos sur tout ce qu'on vous écrit, puisque vous n'êtes point du tout soupçonné d'avoir eu ni part, ni connoissance, ni quoi que ce puisse être, à l'égard du libelle qu'on a fait contre le Roi. Je vous exposerai en peu de mots l'affaire dont il s'agit, qui dans le fond n'est qu'une bagatelle méprisable, et n'est aucunement digne de considération. Il y a un an qu'on vendit ici sous le manteau un libelle diffamatoire attaquant la personne du Roi, sous le titre de *Lettre de Don Quichotte au Chevalier des Cygnes*, les vers en sont passables, mais ce ne sont que des injures rimées; le sens contient la bile la plus venimeuse qui fut jamais; c'est un tissu d'anecdotes cousues avec toute la méchanceté possible, et brodé d'une manière abominable. Le Roi a vu cette pièce; mais sensible uniquement à la vraie gloire, et à l'approbation des gens de bien, il a méprisé souverainement l'auteur et sa production: on s'est contenté d'en défendre la vente sous de grièves peines. De plus on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On sait que son auteur infame est de ces écrivains mercenaires

que l'animosité d'une cour étrangère a incités au crime ; mais il est trop au dessous d'un roi de s'amuser à punir un misérable. Si le Ciel lançoit son tonnerre sur chaque reptile qui dans sa frénésie pousse l'audace jusqu'à le blasphémer, des nuages épais couvriroient éternellement la surface de la terre, et les foudres ne cesseroient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, Monsieur, que j'eusse été le dernier à vous avertir des prétendus soupçons injurieux qu'on auroit conçus contre vous, si le fait avoit existé ? Vous me connoissez bien mal, et vous n'avez qu'une légère idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris sur moi le soin de votre réputation ; je fais ici l'office de votre renommée. Vous m'entendez, et vous comprenez bien que je ne prétends dire autre chose, sinon que je me suis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans et contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps, et j'emploie argumens, exemples, et vos ouvrages mêmes pour faire des prosélytes. Je puis me flatter d'avoir assez bien réussi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir fait

véritablement connoître à mes compatriotes. Je vous prie, Monsieur, de vous tranquilliser désormais, et d'attendre que je vous donne le signal pour prendre l'alarme. J'ai oublié de vous dire que l'officier dont Thiriot fait mention, n'est point de mon régiment, et passe dans l'armée pour un homme peu véridique, ce qui peut d'autant plus vous ôter tout sujet d'inquiétude.

Liberté

J'ai reçu votre chapitre de métaphysique sur la liberté, et je suis mortifié de vous dire que je ne suis pas entièrement de votre sentiment. Je fonde mon système sur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connoissances qu'on peut acquérir par le raisonnement: cela posé, je fais mes efforts pour connoître de Dieu tout ce qui m'est possible, à quoi la voie de l'analogie ne m'est pas de peu de secours. Je vois premièrement qu'un être créateur doit être sage et puissant; comme sage, il a roulé dans son intelligence éternelle le plan du monde, et comme tout-puissant il l'a exécuté. De là il s'ensuit nécessairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les

Analogie

événemens y concourent; si tous les événemens y concourent, il faut que les hommes agissent conformément au dessein du créateur, et qu'ils ne se déterminent à toutes leurs actions que suivant les lois immuables de leur destin, auxquelles ils obéissent en les ignorant; sans quoi Dieu seroit spectateur oisif de la nature, le monde se gouverneroit selon le caprice des hommes, et celui dont la puissance a formé l'univers seroit inutile, depuis que de foibles mortels l'auroient peuplé. Je vous avoue qu'il faut opter entre faire un être passif ou du créateur ou de la créature. Je me détermine d'abord en faveur de Dieu: il est plus naturel que ce Dieu fasse tout, et que l'homme soit l'instrument de sa volonté, que de se figurer un Dieu qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour rester ensuite les bras croisés, et asservir sa volonté et sa puissance à la bizarrerie de l'esprit humain. Il me semble voir un Américain ou quelque sauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille qui montre les heures a la liberté de se tourner d'elle-même, et il ne soupçonnera pas seulement qu'il y ait des ressorts cachés qui la font mouvoir,

bien moins encore qu'un horloger l'ait faite à dessein qu'elle exécute précisément le mouvement auquel elle est assujettie. Dieu est cet horloger ; les ressorts dont il nous a composés sont infiniment plus subtils, plus déliés et plus variés que ceux de la montre. L'homme est capable de beaucoup de choses, et comme l'art est plus caché en nous, et que le principe qui nous meut est invisible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos sens, et celui qui fait jouer tous ces ressorts échappe à nos foibles yeux. Mais il n'a pas moins voulu que toutes nos actions se rapportassent à un tout, qui est le soutien de la société et le bien de la totalité du genre humain. Lorsqu'on regarde les objets séparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes de ce qu'elles seroient, si on les envisageoit avec tout ce qui a relation avec eux. On ne sauroit juger d'un édifice par une astragale ; mais lorsque l'on considère tout le bâtiment, on peut avoir une idée précise et nette de ses proportions et de ses beautés. Il en est de même des systèmes philosophiques ; dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de

fondement, et qui par conséquent s'écroule de soi-même. Ainsi, dès qu'on avoue qu'il y a un Dieu, il faut nécessairement que ce Dieu soit de la partie du système, sans quoi il vaudroit mieux pour plus de commodité le rayer tout à fait. Le nom de Dieu, sans l'idée de ses attributs, et principalement sans l'idée de sa puissance, de sa sagesse et de sa prescience, est un son qui n'a aucune signification, et qui ne se rapporte à rien absolument. J'avoue qu'il faut, si je puis m'exprimer ainsi, entasser ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus majestueux, pour concevoir (quoique très-imparfaitement) ce que c'est que cet être créateur, cet être éternel, cet être tout-puissant etc. Cependant j'aime mieux m'abymer dans son immensité que de renoncer à sa connoissance, et à toute idée intellectuelle que je puis me former de lui. En un mot, s'il n'y avoit point de Dieu, votre système seroit l'unique que j'adopterois; mais comme il est certain que ce Dieu est, on ne sauroit assez mettre de choses sur son compte. Après quoi il me reste encore à vous dire, que comme tout est fondé, ou bien comme tout a sa raison dans ce qui l'a précédé,

je trouve la raison du tempérament et de l'humeur de chaque homme dans la mécanique de son corps ; un homme emporté a la bile facile à s'émouvoir, un misantrope a les hypocondres enflés, le biberon le poumon sec, l'amoureux le tempérament robuste etc. Enfin, comme je trouve toutes ces choses disposées de cette façon dans notre corps, je conjecture de là qu'il faut nécessairement que chaque individu soit déterminé d'une façon précise, et qu'il ne dépend pas de nous de ne point être du caractère dont nous sommes. Que dirai-je des événemens qui servent à nous donner des idées et à nous inspirer des résolutions? comme, par exemple, le beau temps m'invite à prendre l'air, la réputation d'un homme de bon goût qui me recommande un livre, m'engage à le lire, et ainsi du reste. Si donc on ne m'avoit jamais dit qu'il y avoit un Voltaire au monde, si je n'avois pas lu ses excellens ouvrages, comment ma volonté, cet agent libre, auroit-elle pu me déterminer à lui donner toute mon estime? En un mot comment puis-je vouloir une chose, si je ne la connois pas? Enfin, pour attaquer

la liberté dans ses derniers retranchemens, comment un homme peut-il se déterminer à un choix ou à une action, si les événemens ne lui en fournissent pas l'occasion, et ces événements qui les dirige? Ce ne peut être le hasard, puisque le hasard est un mot vide de sens; ce ne peut donc être que Dieu. Si donc Dieu dirige les événemens selon sa volonté, il dirige et gouverne nécessairement les hommes; et c'est ce principe qui est la base et comme le fondement de la providence divine, qui me fait concevoir la plus noble, la plus haute et la plus magnifique idée qu'une créature aussi bornée que l'homme puisse se former d'un être aussi immense que l'est le créateur. Ce principe me fait connoître en Dieu un être infiniment grand et sage, n'étant point absorbé dans les plus grandes choses, et ne s'avilissant point dans les plus petits détails. Quelle immensité n'est pas celle d'un Dieu qui embrasse généralement toutes choses, et dont la sagesse a préparé dès l'origine du monde ce qu'il exécute à la fin des temps? Je ne prétends pas cependant mesurer les mystères de Dieu selon la foiblesse des conceptions humaines; je porte

ma vue aussi loin que je puis ; mais si quelques objets m'échappent, je ne prétends pas pour cela renoncer à ceux que mes yeux me font appercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuse pensée de suivre une opinion particulière m'aveugle, peut-être que j'avilis trop les hommes. Cela se peut, je n'en disconviens pas; mais si le Roi de France étoit en compromis avec le Roi d'Yvetot, je suis sûr que tout homme sensé reconnoîtroit la puissance de Louis XV supérieure à l'autre. A plus forte raison devons-nous nous déclarer pour la puissance de Dieu, qui ne peut en aucune façon entrer en ligne de comparaison avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le sort se joue, et que le temps détruit après une durée courte et passagère. Lorsque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connoissance ; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connoissez la théorie et la pratique; en un mot, il vous est facile de discourir savamment de vous-même. Il est certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la société. Le principe primitif

de la vertu est l'intérêt, (que cela ne vous effraye point,) puisqu'il est évident que les hommes se détruiroient les uns les autres sans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des faussaires, des meurtriers; ils couvrent toute la face de la terre, et sans les lois qui répriment les vices, chaque individu s'abandonneroit à l'instinct de la nature et ne penseroit qu'à soi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il falloit trouver un tempérament pour les contenter tous; et l'on convint qu'on ne se déroberoit point réciproquement son bien, qu'on n'attenteroit point à la vie de ses semblables et qu'on se porteroit mutuellement à tout ce qui pourroit contribuer au bien commun. Il y a des mortels heureux, de ces ames bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même; leur coeur est sensible au plaisir pur qu'on trouve à bien faire; il vous importe peu de savoir que l'intérêt où le bien de la société demande que vous soyez vertueux; le créateur vous a heureusement formé de façon que votre coeur n'est point accessible aux vices, et ce créateur se sert de vous comme d'un organe,

comme d'un instrument, comme d'un ministre, pour rendre la vertu plus respectable et plus aimable au genre humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, et il faut avouer que c'est le plus grand présent qui lui ait jamais été fait. Les temples que les Romains lui consacrèrent sous divers titres servoient à l'honorer; mais vous lui gagnez des disciples, vous travaillez à lui former des sujets, et à donner par votre vie un exemple de ce que l'humanité a de plus louable.

Jattends la philosophie de Newton et l'histoire de Louis XIV, qui avec Césarion me joindront le 15 de Janvier; la goutte, la fièvre et l'amour ont empêché mon petit ambassadeur de me joindre plutôt; il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieusement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon sentiment avec toute la franchise possible sur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer; c'est la marque la plus manifeste que je puisse vous donner de l'estime que j'ai pour vous. Si je vous expose mes doutes, ce n'est point par arrogance, ce n'est point non plus que j'aie une haute opinion

de mon habileté, mais c'est pour découvrir la vérité. Mes doutes sont des interrogations, afin d'être plus foncièrement instruit, et pour éviter tous les obstacles qui pourroient se rencontrer dans une matière aussi épineuse que l'est celle de la métaphysique. Ce sont-là les raisons qui m'obligent à ne vous jamais déguiser mes sentimens: il seroit à souhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité; mais combien y-a-t-il d'hommes capables de l'écouter? Une malheureuse présomption, une pernicieuse idée d'infaillibilité, une funeste habitude de voir tout plier devant eux, les en éloigne: ils ne sauroient souffrir que l'écho de leurs pensées, et ils poussent la tyrannie jusqu'à vouloir gouverner aussi despotiquement sur les pensées et sur les opinions, que les Russes peuvent gouverner une troupe servile d'esclaves. Il n'y a que la seule vertu qui soit digne d'entendre la vérité: puisque le monde aime l'erreur et qu'il veut se tromper, il faut l'abandonner à son mauvais destin; et c'est selon moi l'hommage le plus flatteur qu'on puisse rendre à quelqu'un que de lui découvrir sans crainte le fond de ses pensées; en un mot,

oser contredire un auteur, c'est rendre un hommage tacite à sa modération, à sa justice et à sa raison.

Vous me faites naître des espérances charmantes; il ne vous suffit pas de m'instruire des matières les plus profondes, vous pensez encore à ma récréation; que ne vous devrai-je pas? Il est sûr que le Ciel me devoit pour mon bonheur un homme de votre mérite; vous seul m'en valez des milliers. Vous aurez reçu à présent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de Novembre pour Cirey. J'aime la poésie à la passion, mais j'ai trop d'obstacles à vaincre pour faire quelque chose de passable; je suis étranger, je n'ai point l'imagination assez vive, et toutes les bonnes choses ont été dites avant moi. A présent il en est de moi comme des vignes qui se ressentent toujours du terroir où elles sont plantées; il semble que celui de Rémusberg est assez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la prose.

Vous voudrez bien assurer l'incomparable Émilie de toute mon estime; elle a désarmé mon courroux par le morceau de votre métaphysique

physique que je viens de recevoir ; j'avois regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection ; la voilà à présent comme je désirois qu'elle fût. Si je ne trouve pas vos noms dans mes titres, je sens toutefois que vous êtes faits pour m'instruire et moi pour vous admirer. Il seroit superflu de vous répéter les assurances de mon estime ; je me flatte que vous en êtes convaincu, ainsi que de tous les sentimens avec lesquels je suis etc.

Ce 1 Janvier 1738.

Monsieur, j'espère que vous aurez reçu à présent les mémoires sur le gouvernement du Czar Pierre et les vers que je vous ai adressés. Je me suis servi de la voie d'un capitaine de mon régiment nommé Ploetz, qui est à Luneville, et qui apparemment n'aura pas pu vous les remettre plutôt, à cause de quelques absences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occasion. Je sais que je ne risque rien en vous confiant des pièces secrètes et curieuses. Votre

discrétion et votre prudence me rassurent sur tout ce que j'aurois à craindre. Si je vous ai averti de l'usage que vous devez faire de ces mémoires sur les Moscovites, mon intention n'a été que de vous faire connoître la nécessité où l'on est d'employer quelque ménagement en traitant des matières de cette délicatesse. La plupart des princes ont une passion singulière pour les arbres généalogiques; c'est une espèce d'amour propre qui remonte jusqu'aux ancêtres les plus reculés, et qui les intéresse à la réputation non seulement de leurs parens en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux: oser leur dire qu'il y a parmi leurs prédécesseurs des hommes peu vertueux, et par conséquent fort méprisables, c'est leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais, et malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le sanctuaire de leur histoire et de divulguer l'opprobre de leur maison. Si cette délicatesse s'étendoit à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourroit-on trouver des raisons valables d'un zèle aussi ardent: mais de prétendre que cinquante, soixante ayeux aient tous été les plus honnêtes gens

du monde, c'est renfermer la vertu dans une seule famille, et faire une grande injure au genre humain. J'eus un jour l'étourderie de dire en présence d'une personne, que Monsieur un tel avoit fait une action indigne d'un cavalier; il se trouva pour mon malheur que celui dont j'avois parlé si librement, étoit le cousin à la mode de Bretagne de l'autre, qui s'en formalisa beaucoup. J'en demandai la raison, on m'en instruisit, et je fus obligé de passer par un long détail généalogique, pour reconnoître en quoi consistoit ma sottise; il ne me restoit d'autre ressource que de sacrifier à la colère de celui que j'avois offensé tous ceux de mes parens qui ne méritoient point de l'être. On m'en blâma fort; mais je me justifiai en disant que tout homme d'honneur, tout honnête homme étoit mon parent, et que je n'en reconnoissois point d'autre. Si un particulier se sent si grièvement offensé du mal qu'on peut dire de ses parens, à quel emportement une souveraine ne se porteroit-elle pas, si elle apprenoit le mal qu'on a dit d'un parent qui est respectable pour elle et dont elle tient toute sa grandeur?

Je me sens très-peu capable de censurer vos ouvrages; vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter, et malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je comprends que je ne pourrai jamais vous rendre le service que la servante de Molière lui rendoit, lorsqu'il lui lisoit ses ouvrages. Je vous ai dit mon sentiment sur la tragédie de Mérope, qui, selon le peu de connoissance que j'ai du théâtre et des règles du dramatique, me paroît la pièce la plus réguliere que vous ayez faite: je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'Alzire; je vous prie de vouloir bien m'envoyer la correction des fautes de copiste que je vous indique.

J'essayerai la voie de Trèves, selon que vous me le mandez, et j'espère que vous aurez soin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, et d'avertir le maître de poste du soin qu'il doit prendre de cette correspondance. Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne vous seroit pas désagréable de recevoir quelque pièce de musique de ma façon; ayez donc la bonté de me mander combien de personnes vous avez pour l'exécuter,

afin que sachant leur nombre et en quoi consistent leurs talens, je puisse vous envoyer des pièces propres à leur usage. Je vous enverrai la le Couvreur en cantate:

Que vois-je! quel objet! quoi! ces lèvres charmantes etc.

Mais je crains de réveiller en vous le souvenir d'un bonheur qui n'est plus; il faut au contraire détacher l'esprit des objets lugubres. Notre vie est trop courte pour nous abandonner au chagrin; à peine avons-nous le temps de nous réjouir; aussi ne vous enverrai-je que de la musique joyeuse.

L'indiscret Thiriot a trompeté dans les quatre parties du monde que j'avois adressé une épître en vers à Madame de la Popelinière. Si ces vers avoient été passables, ma vanité n'auroit pas manqué de vous en importuner au plus vîte; mais la vérité est qu'ils ne valent rien; aussi me suis-je bien repenti de leur avoir fait voir le jour. Je voudrois bien pouvoir vivre dans un climat tempéré; je voudrois bien mériter d'avoir des amis pareils à vous, d'être estimé des gens de bien; je renoncerois volontiers à ce qui fait l'objet prin-

cipal de la cupidité et de l'ambition des hommes ; mais je sens trop que si je n'étois pas prince, je serois peu de chose. Votre mérite vous suffit pour être estimé, pour être envié, et pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries et des revenus pour attirer sur moi les regards des hommes. Ah! mon cher ami, que vous avez raison d'être satisfait de votre sort! Un grand prince étant sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, vit ses courtisans en pleurs qui se désespéroient autour de lui ; il dit ce peu de paroles qui renferment un grand sens : *Je sens*, dit-il, *à vos larmes que je suis encore Roi.*

Que ne vous dois-je pas de reconnoissance pour toutes les peines que je vous cause? Vous m'instruisez sans cesse, et vous ne vous lassez pas de m'instruire. En vérité, Monsieur, je serois bien ingrat, si je ne sentois pas tout ce que vous faites pour moi. Je m'appliquerai à présent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner, et je vous prierai encore de ne vous point lasser de me corriger. J'ai pensé plus d'une fois d'où pouvoit venir que les François, si

amateurs des nouveautés, ressuscitoient de nos jours le langage antique de Marot. Il est certain que la langue françoise n'étoit pas à beaucoup près aussi polie qu'elle l'est à présent. Quel plaisir une oreille bien née peut-elle trouver à des sons rudes, comme le sont ceux de ces vieux mots, *oncques*, *preux*, *la machine publique*, *les accoutremens ?* On trouveroit étrange à Paris, si quelqu'un y paroissoit vêtu comme on l'étoit du temps de Henri IV, quoique cet habillement pût être tout aussi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler, et qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus souffrir; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette langue est peu entendue à présent, que celle qu'on parle de nos jours est beaucoup plus correcte et beaucoup meilleure, qu'elle est susceptible de toute la naïveté de celle de Marot, et qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'osera jamais prétendre. Ce sont là selon moi des effets du mauvais goût et de la bizarrerie du caprice; il faut avouer que l'esprit humain est une étrange chose. Me voilà sur le point de m'en retour-

ner chez moi pour me vouer à l'étude, et pour reprendre la philosophie, l'histoire, la poésie et la musique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains; elle sèche trop l'esprit: nous autres Allemands ne l'avons que trop sec; c'est un terrain ingrat qu'il faut cultiver et arroser sans cesse pour qu'il produise. Assurez la Marquise du Châtelet de toute mon estime, et dites à Émilie que je l'admire au possible. Pour vous, Monsieur, vous devez être persuadé de l'estime parfaite que j'ai pour vous; je vous le répète encore, je vous estimerai tant que je vivrai, étant avec ces sentimens d'amitié que vous savez inspirer à tous ceux qui vous connoissent,

Monsieur,

Votre très-fidellement affectionné ami.

Ce 26 Janvier 1738.

Monsieur, on vient de me rendre votre lettre du 28 de Janvier, qui sert de réponse ou plutôt de réfutation à celle du 25 Décembre que

je vous avois écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légèrement, et peut-être inconsidérément, dans une discussion métaphysique avec un adversaire qui va me battre à plate couture; mais il n'est plus temps de reculer lorsqu'on en a déjà tant fait. Je me souviens à cette occasion d'avoir été présent à une dispute où il s'agissoit de la comparaison de la musique françoise avec la musique italienne. Celui qui faisoit valoir la françoise se mit à chanter misérablement une ariette italienne, en soutenant que c'étoit la plus abominable chose du monde, ce dont on ne disconvenoit point; après quoi il pria quelqu'un qui chantoit très bien en françois, et qui s'en acquitta à merveille, de faire les honneurs de Lully. Il est certain que si on avoit jugé de ces musiques différentes sur ces échantillons, on n'auroit pu que condamner le goût italien, quoiqu'au fond je crois qu'on eût mal jugé. La métaphysique ne seroit-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne étoit dans la bouche de ce cavalier qui n'y entendoit pas grand' chose? Quoi qu'il en soit, j'ai votre gloire trop a coeur pour vous donner gain de

cause sans faire de résistance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adversaire intrépide, et qui se servira de toutes les défenses qui lui restent et de tout son magasin d'argumens, avant que de battre la chamade.

Je me suis apperçu que la différence dans la manière d'argumenter nous éloignoit le plus dans les systèmes que nous soutenons: Vous argumentez *a posteriori* et moi *a priori;* ainsi pour nous conduire avec plus d'ordre et pour éviter toute confusion dans les profondes ténèbres métaphysiques qu'il nous faut débrouiller, je crois qu'il seroit bon de commencer par établir un principe certain; ce sera le pôle d'après lequel notre boussole s'orientera; ce sera le centre où toutes les lignes de mon raisonnement iront aboutir. Je fonde tout ce que j'ai à vous dire sur la providence, sur la sagesse et la prescience de Dieu. Ou Dieu est sage, ou il ne l'est pas. S'il est sage, il ne doit rien laisser au hasard, il doit se proposer un but, une fin en tout ce qu'il fait, et de là sa prescience, sa providence, et la doctrine du destin irrévocable. Si Dieu est sans sagesse, ce n'est plus un Dieu, c'est un

être sans raison, un aveugle hasard, un assemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exister réellement. Il faut donc nécessairement que la sagesse, la prévoyance et la prescience soient des attributs de la Divinité; ce qui prouve suffisamment que Dieu voit les effets dans leurs causes, et qu'en qualité d'être infiniment puissant, sa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez en passant que ceci détruit les futurs contingens à l'égard de Dieu: car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard d'un être tout-scient, qui veut tout ce qu'il peut, et qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon que je réponde à présent aux objections que vous venez de me faire. Je suivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable. La liberté de l'homme, telle que vous la définissez, ne sauroit avoir selon mon principe une raison suffisante; car comme cette liberté ne pourroit venir uniquement que de Dieu, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, et qu'ainsi c'est une chose impossible. 1) *Dieu ne peut changer l'essence*

des choses ; car comme il lui est impossible de donner quatre côtés à un triangle, en tant que triangle, et comme il lui est impossible de faire que le passé n'ait pas été, aussi peu pourroit-il changer sa propre essence. Or il est de son essence (comme Dieu sage, tout-puissant, et connoissant l'avenir) de fixer les événemens qui doivent arriver dans tous les siècles qui s'écouleront ; il ne sauroit donner à l'homme la liberté d'agir d'une manière diamétralement opposée à ce qu'il a une fois voulu ; d'où il résulte qu'on avance une contradiction lorsqu'on soutient que Dieu peut donner la liberté à l'homme. 2) *L'homme pense, opère* des mouvemens et agit, j'en conviens ; mais c'est d'une manière subordonnée aux lois immuables du destin. Tout avoit été prévu par la Divinité, tout avoit été réglé ; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'apperçoit pas qu'en semblant agir indépendamment. toutes ses actions tendent à remplir les décrets de la providence.

On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles noeuds, dans ces lieux prisonniere ;

Sous un joug inconnu, que rien ne peut
briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser.
Henr.

3) *Je vous avoue que j'ai été ébloui* par le début de votre troisiéme objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, sortant de mon propre système, m'a surpris; mais il faut examiner si ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire. Ce n'est point l'être infiniment sage, infiniment conséquent qui en impose à ses créatures par une liberté feinte qu'il semble leur avoir donnée; il ne leur dit point, vous êtes libres, vous pouvez agir selon votre volonté etc. mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les ressorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du ministère des passions, qui est une voie entièrement ouverte à notre sujétion; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'est l'idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, et dont la représentation sert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberoit point, s'il ne se figuroit un état heureux dans la possession

du bien qu'il veut ravir. Un avare n'amasseroit pas trésors sur trésors, s'il ne se représentoit un bonheur idéal dans l'entassement de toutes ces richesses. Un soldat n'exposeroit pas sa vie, s'il ne trouvoit sa félicité dans l'idée de la gloire et de la réputation qu'il peut acquérir: d'autres dans l'avancement, d'autres dans les récompenses qu'ils attendent. En un mot, tous les hommes ne se gouvernent que par les idées. qu'ils ont de leur avantage et de leur bien-être. 4) *Je crois d'ailleurs que j'ai suffisamment* développé la contradiction qui se trouve dans le système du franc-arbitre, tant par rapport aux perfections de Dieu que relativement à ce que l'expérience journalière nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée d'avantage qui nous frappe, et de ce qu'on appelle motifs raisonnables, qui sont selon moi les cordes et les contre-poids qui font agir toutes les machines de l'univers ; ce sont là ces ressorts cachés dont il plaît à Dieu de se servir pour assujettir nos actions à sa volonté suprême. Les tempéramens des hommes et les causes occasionnelles, (toutes également

asservies à la volonté divine,) donnent ensuite lieu aux modifications de leur volonté, et causent la différence si notable que nous voyons dans les actions des humains. 5) *Il me semble que* les révolutions des corps célestes, et l'ordre auquel tous ces mondes sont assujettis, pourroient me fournir encore un argument bien fort pour soutenir la nécessité absolue. Pour peu que l'on ait connoissance de l'astronomie, on est instruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours; on connoît d'ailleurs les lois de la pesanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois immuables de la nature. Si des corps de cette nature, si des mondes, si tout l'univers est assujetti à des lois fixes et permanentes, comment Mrs Clarcke et Newton viendront-ils me dire que l'homme, cet être si petit, si imperceptible en comparaison de ce vaste uuivers, que dis-je, ce malheureux reptible, qui rampe sur la surface de ce monde, qui n'est qu'un point dans l'univers, cette misérable créature aura seule le droit d'agir au hasard, de n'être gouvernée par aucune loi, et en dépit de son créateur de se déterminer sans raison dans ses actions; car

qui soutient la liberté entière des hommes, nie positivement que les hommes soient raisonnables, et qu'ils se gouvernent selon les principes que j'ai allégués ci-dessus. Fausseté évidente. Il ne faut que vous connoître pour en être convaincu. 6) *Ayant déjà répondu* à votre sixième objection, il me suffira de rappeler ici que Dieu ne pouvant changer l'essence des choses, ne sauroit par conséquent se priver de ses attributs. 7) *Après avoir prouvé* qu'il est contradictoire que Dieu puisse donner à l'homme la liberté d'agir, il seroit superflu de répondre à la septième objection, quoique je ne puisse m'empêcher de dire, au nom des Wolf et des Leibnitz, aux Clarcke et aux Newton, qu'un Dieu qui dans le gouvernement du monde entre dans les plus petits détails, dirige toutes les actions des hommes, en même temps qu'il pourvoit aux besoins d'un nombre innombrable de mondes qu'il maintient, me paroît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles et des grands d'Espagne adonnés à l'oisiveté, ne s'occupe de rien. Et de plus, que deviendra l'immensité de Dieu, si pour le soulager nous lui ôtons les soins des petites

petites choses? Je le répète, le système de Wolf explique les motifs des actions des hommes conformément aux attributs de Dieu, et à l'autorité de l'expérience. 8) *Quant aux emportemens* et aux passions violentes des hommes, ce sont des ressorts qui nous frappent, puisqu'ils tombent visiblement sous nos sens; les autres n'en existent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'esprit et plus de méditation pour être découverts. 9) *Les désirs et la volonté* sont deux choses qu'il ne faut pas confondre, j'en conviens; mais le triomphe de la volonté sur les désirs ne prouve rien en faveur de la liberté; au contraire, ce triomphe ne prouve autre chose sinon qu'une idée de gloire qu'on se représente en supprimant ses désirs, une idée d'orgueil, quelquefois aussi de prudence, nous déterminent à vaincre les désirs; ce qui est équivalent à ce que j'ai établi plus haut. 10) *Puisque sans Dieu* le monde ne pourroit pas avoir été créé, comme vous en convenez, et puisque je vous ai prouvé que l'homme n'est pas libre, il s'ensuit que puisqu'il y a un Dieu, il y a une nécessité absolue, et puisqu'il y a une nécessité absolue,

l'homme doit par conséquent y être assujetti et ne sauroit avoir de liberté. 11) *Lorsqu'on parle des hommes*, toutes les comparaisons prises des hommes peuvent cadrer; mais dès qu'on parle de Dieu, il me paroît que toutes ces comparaisons deviennent fausses, puisqu'en cela nous lui attribuons des idées humaines, nous le faisons agir comme un homme, et nous lui faisons jouer un rôle qui est entièrement opposé à sa majesté.

Réfuterai-je encore le système des Sociniens, après avoir suffisamment établi le mien? Dès qu'il est démontré que Dieu ne sauroit rien faire de contradictoire à son essence, on en peut tirer la conséquence, que tout raisonnement qu'on peut faire pour prouver la liberté de l'homme, sera toujours également faux. Le système de Wolf est fondé sur des attributs que l'on a démontrés en Dieu; le système contraire n'a d'autre base que des suppositions; et comme il est sûr que la première de ces suppositions est évidemment fausse, vous comprenez bien que toutes les autres s'écroulent d'elles-mêmes. Pour ne rien laisser en arrière, je dois vous faire remarquer quelque

inconséquence que je trouve dans le plaisir que Dieu prend à voir agir des créatures libres. On ne s'apperçoit pas qu'on juge de toutes choses par un certain retour qu'on fait sur soi-même; parce que, par exemple, un homme prend plaisir à voir une république laborieuse de fourmis pourvoir avec une espèce de sagesse à sa subsistance, on s'imagine que Dieu doit trouver le même plaisir aux actions des hommes. On ne s'apperçoit pas, en raisonnant de la sorte, que le plaisir est une passion humaine, et que comme Dieu n'est pas un homme, qu'il est parfaitement heureux en lui-même, il n'est susceptible ni de joie, ni de tristesse, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les passions qui troublent la tranquillité des humains. On soutient, il est vrai, que Dieu voit le passé, le présent et l'avenir, que le temps ne le vieillit point, et que le moment d'à présent, des mois, des années, des mille milliers d'années ne changent rien à son être, et ne sont en comparaison de sa durée (qui n'a ni commencement ni fin) qu'un instant et moins encore qu'un clin d'oeil. Je vous avoue que le Dieu de Mr Clarcke m'a bien fait rire; c'est un Dieu assurément qui

fréquente les caffés et qui est à politiquer avec quelques misérables nouvellistes sur les conjonctures présentes de l'Europe : il doit bien être embarrassé à présent pour deviner ce qui se fera la campagne prochaine en Hongrie, et attendre avec grande impatience l'arrivée de ces événemens, pour savoir s'il est trompé dans ses conjonctures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celle que je viens de faire, c'est que ni le franc-arbitre, ni la fatalité absolue ne disculpent la Divinité de la participation au crime; car que Dieu nous donne la liberté de mal faire, ou qu'il nous pousse immédiatement au crime, cela revient à peu près au même : il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal; vous ne pouvez que l'attribuer à Dieu, à moins que vous ne vouliez embrasser l'opinion des manichéens touchant les deux principes; ce qui ne laisse pas que d'être hérissé de difficultés. Puis donc que selon nos systèmes Dieu est également père des crimes ainsi que des vertus, puisque Mrs Clarcke, Locke et Newton ne me présentent rien qui concilie la sainteté de Dieu avec le fauteur des crimes, je me vois

obligé de conserver mon système. Il est plus lié, plus suivi; et après tout je trouve une espèce de consolation dans cette fatalité absolue, dans cette nécessité qui dirige tout, qui conduit nos actions et qui fixe les destinées. Vous me direz que c'est une maigre consolation que celle que l'on tire des considérations de notre misère et de l'immutabilité de notre sort. J'en conviens; mais il faut bien se contenter de cette consolation, faute de mieux. Ce sont de ces remèdes qui assoupissent les douleurs, et qui laissent à la nature le temps de faire le reste.

Après vous avoir fait un exposé de mes opinions, j'en viens comme vous à l'insuffisance de nos lumières. Il me paroît que les hommes ne sont pas faits pour raisonner profondément sur des matières abstraites; Dieu les a instruits autant qu'il leur est nécessaire pour se gouverner dans le monde, mais non pas autant qu'il faudroit pour contenter leur curiosité. C'est que l'homme est fait pour agir et non pas pour contempler. Prenez-moi, Monsieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez croire que votre personne est l'ar-

gument le plus fort qu'on puisse me présenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuse de la perfection des hommes en vous considérant, et d'autant plus suis-je persuadé qu'il n'y a qu'un Dieu, ou quelque chose de divin, qui puisse rassembler dans une même personne toutes les perfections que vous possédez: ce ne sont pas des idées indépendantes qui vous gouvernent; vous agissez selon un principe, selon la plus sublime raison; donc vous agissez selon une nécessité. Ce système, bien loin d'être contraire à l'humanité et aux vertus, y est même fort favorable, puisque trouvant notre intérêt, notre bonheur et notre satisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous est une nécessité de nous porter toujours à tout ce qui est vertueux; et comme je ne saurois être ingrat sans devenir insupportable à moi-même mon bonheur, mon repos et l'idée de mon bien-être m'obligent à la reconnoissance. J'avoue que les hommes ne suivent pas toujours la vertu, et cela ne vient que de ce qu'ils ne se font pas tous la même idée du bonheur; que des causes étrangères ou que les passions leur donnent lieu de se conduire d'une manière

différente, et selon ce qu'ils croient être de leur intérêt dans ces momens où le tumulte des passions fait surseoir les mûres délibérations da la raison.

Vous voyez, Monsieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphysiques ne renversent aucunement les principes de la bonne morale, d'autant plus que la raison la plus épurée nous fait trouver les seuls véritables intérêts de notre conservation dans la saine morale. Au reste j'agis avec mon système comme les bons enfans envers leur père; ils connoissent ses défauts et les cachent. Je vous présente un tableau du bon côté, mais je n'ignore pas que ce tableau a un revers. On peut disputer des siècles entiers sur ces sortes de matières, et après les avoir pour ainsi dire épuisées, on en revient au point d'où l'on étoit parti: dans peu nous en serons à l'âne de Buridan.

Je ne saurois assez vous dire, Monsieur, jusqu'à quel point je suis charmé de votre franchise; votre sincérité ne mérite pas un petit éloge. C'est par là que vous me persuadez que vous êtes de mes amis, que votre esprit aime la vérité, et que vous ne me la déguisez jamais.

Soyez persuadé, Monsieur, que votre amitié et votre approbation sont plus flatteuses pour moi que celles de la moitié du genre humain; je me dis avec Cicéron :

Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.

Si j'approchois de la divine Émilie, je lui dirois : vous êtes la bénite d'entre les femmes, car vous possédez un des plus grands hommes du monde; et j'oserois encore lui dire: Emilie a choisi le bon parti, elle a embrassé la philosophie. En vérité, Monsieur, vous étiez bien nécessaire dans le monde pour que j'y fusse heureux. Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n'ont jamais eu leurs semblables. Il sera donc dit que vous vous surpasserez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé des épîtres que vous m'avez envoyées comme d'un thème philosophique; mais je les ai considérées comme des ouvrages tissus par les mains des Grâces. Vous avez ravi à Virgile la gloire du poëme épique, à Corneille celle du théâtre; vous en faites autant à présent aux épîtres deDespréaux. Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'est là cette monarchie que Nabuchodo-

nosor vit en rêve et qui engloutit toutes celles qui l'avoient précédée. Je finis en vous priant de ne pas laisser longtemps dépareillées les belles épîtres que vous avez bien voulu m'envoyer; j'attends avec la dernière impatience, et avec cette avidité que vos ouvrages inspirent à leur lecteur. La philosophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon estime; mon coeur m'engage à le croire; et la reconnoissance m'y oblige; jugez donc de tous les sentimens avec lesquels je suis &c.

ce 20 Février 1738.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque sorte d'inquiétude sur votre santé. Thiriot me marque qu'elle n'est pas bonne; ce que vous me confirmez encore. Il semble que la nature, qui vous a partagé d'une manière si avantageuse du côté de l'esprit, a été plus avare pour ce qui regarde votre santé, comme si elle avoit regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puissent vous faire présumer que vous

êtes mortel ; vos ouvrages doivent vous persuader du contraire. Les grands hommes de l'antiquité ne craignoient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands succès : votre fièvre pourroit être comptée à ce prix comme un équivalent ou comme un contre-poids de votre Mérope. Pourrois-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette pièce ? Vous qui en êtes le père, vous l'avez jugée en Brutus ; pour moi qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui que m'inspire l'auteur, j'ai lu deux fois la Mérope avec toute l'attention dont je suis capable, sans y appercevoir de défauts. Il en est de vos ouvrages comme du soleil ; il faut avoir le regard bien perçant pour y découvrir des taches. Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites espérer ; sans quoi les ratures et les corrections rendroient mon original embrouillé, et difficile à déchiffrer. Despréaux et tous les poètes n'atteignoient à la perfection qu'en corrigeant : il est fâcheux que les hommes, quelques talens qu'ils aient, ne puissent produire quelque chose de bon tout d'un coup ;

Ils n'y arrivent que par degré; il faut sans cesse effacer, châtier, émonder, et chaque pas qu'on avance est un pas de correction. Virgile, ce prince de la poésie, étoit encore occupé de la correction de son Énéide, lorsque la mort le surprit. Il vouloit sans doute que son ouvrage répondit à ce point de perfection qu'il avoit dans l'esprit, et qui étoit semblable à celui de l'orateur dont Cicéron nous fait le portrait. Le Maximien de la Chaussée n'est point encore parvenu jusqu'à moi. J'ai vu l'École des amis, qui est de ce même auteur; le titre en est excellent, et les vers ordinaires, foibles, monotones et ennuyeux. Peut-être y a-t-il de la témérité à moi étranger et presque barbare, de juger des pièces du théâtre françois; cependant ce qui est sec ou rampant dégoûte bientôt. Nous choisissons ce qu'il y a de meilleur pour le représenter ici. Ma mémoire est si mauvaise, que je fais avec beaucoup de discernement le triage des choses qui doivent la remplir: c'est comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes sortes de semences, et qu'on n'orne que des fleurs les plus rares et les plus exquises. Vous verrez, par les pièces que

je vous envoie, les fruits de ma retraite et de vos instructions ; je vous prie de redoubler de sincérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loisir, j'ai de la patience, et avec cela rien de mieux à faire que de changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez reprouvés. On travaille actuellement à la vie de la Czarine et du Czarowitz; j'espère de vous envoyer dans peu ce que j'aurais pu ramasser sur ce sujet. Vous trouverez dans ces anecdotes, des barbaries et des cruautés semblables à celles qu'on lit dans l'histoire des premiers Césars. La Russie étoit un pays où les sciences et les arts n'avoient point pénétré ; le Czar n'avoit aucune teinture d'humanité, de magnanimité et de vertu : il avoit été élevé dans la plus crasse ignorance, il n'agissoit que selon l'impulsion de ses passions déréglées. Tant il est vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, et qu'ils ne sont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modérer la fougue de leur tempérament. J'ai connu le grand maréchal de la cour, Printz, qui vivoit encore en 1724; sous le régne du feu Roi il avoit été ambassadeur chez le Czar ; il m'a raconté que

lorsqu'il arriva à Péterbourg, et qu'il demanda à présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau qui étoit encore sur le chantier : peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où étoit le Czar. On le lui montra qui accommodoit les cordages au haut du tillac. Lorsque le Czar eut apperçu Mr de Printz, il l'invita à venir à lui par le moyen d'une échelle de corde ; et comme il s'en excusoit sur sa maladresse, le Czar descendit comme un matelot, et vint le joindre. La commission dont Mr de Printz étoit chargé lui ayant été très-agréable, ce prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction ; pour cet effet il fit préparer un festin somptueux, auquel Mr de Printz fut invité. On y but à la façon des Russes de l'eau de vie, et on en but brutalement. Le Czar, qui vouloit donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de Strélitz qui étoient détenus dans les prisons de Péterbourg, et à chaque grand verre qu'on vidoit, ce monstre affreux abattoit la tête de ces misérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de considération particulière à Mr de Printz, lui procurer, suivant sa façon de parler,

le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une pareille proposition dut faire sur un homme qui avoit des sentimens, et le coeur bien placé. Mr de Printz, qui ne le cédoit pas en sentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui en tout autre endroit auroit été regardée comme injurieuse au caractère dont il étoit revêtu, et qui n'étoit qu'une simple civilité dans ce pays barbare. Le Czar pensa se fâcher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui donner quelques marques de son indignation, ce dont cependant il lui fit le lendemain réparation. Ce n'est point une histoire faite à plaisir; elle est si vraie, qu'elle se trouve dans les relations de Mr de Printz, que l'on conserve dans les archives. Jai même parlé à plusieurs personnes qui ont été à Péterbourg dans ce temps-là, lesquelles m'ont attesté ce fait: ce n'est point un conte su de deux ou de trois personnes, c'est un fait notoire. De ces horribles cruautés passons à un sujet plus gai, plus riant, plus agréable; ce sera la petite pièce qui suivra cette tragédie.

Il s'agit de la Muse de Gresset, qui a présent est une des premières du Parnasse françois. Cet

aimable poète a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité, ses épithètes sont justes et nouvelles ; avec cela il a des tours qui lui sont propres ; on aime ses ouvrages malgré leurs défauts. Il est trop peu soigné sans contredit, et sa paresse dont il fait tant l'éloge, est la plus grande rivale de sa réputation. Gresset a fait une ode sur l'amour de la patrie, qui m'a plu infiniment ; elle est pleine de feu et de morceaux achevés ; vous aurez remarqué que les vers de huit syllabes réussissent mieux à ce poète que ceux de douze. Malgré le succès des petites pièces de Gresset, je ne crois pas qu'il réussisse jamais pour le théâtre ou pour l'épopée : il ne suffit pas de simples bluettes d'esprit pour des pièces de si longue haleine ; il faut de la force, il faut de la vigueur, et un esprit vif et mûr pour y réussir.

On copie, selon que vous le souhaitez, la cantate de la le Couvreur ; je l'enverrai échouer à Cirey. Des oreilles françoises, accoutumées à des vaudevilles et à des antiennes, ne seront guères favorables aux airs méthodiques et expressifs des Italiens. Il faudroit des musiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où

elle doit être jouée ; sans quoi elle vous paroîtra toute aussi touchante que le rôle de Brutus récité par un acteur suisse ou autrichien.

Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez envoyé il y a quelque temps les deux premières épîtres morales, des quatre que vous avez composées. Césarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé, dont je vous remercie mille fois. Je suis partagé entre l'amitié, la curiosité et la joie. Ce n'est pas une petite satisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey, que dis-je.... à un autre moi-même, qui m'y transporte, pour ainsi dire ; je lui fais mille questions à la fois, et l'interrompant autant de fois, je l'empêche même de me satisfaire. Il nous faudra quelques jours avant d'être bien en état de nous questionner. Je m'amuse fort mal à propos à vous parler de l'amitié, à vous qui la connoissez si bien et qui en avez si bien décrit les effets. Je ne vous dis encore rien de vos ouvrages; il me les faut lire à tête reposée pour vous en dire mon sentiment; non que je m'ingère à les apprécier, ce seroit faire tort à ma modestie. Je vous exposerai mes doutes, et

vous

vous confondrez mon ignorance. Mes salutations à la sublime Émilie, et mes encens pour le divin Voltaire.

Ce 17 Mars 1738.

Mon cher ami, c'est la marque d'un génie bien supérieur que de recevoir comme vous le faites les doutes que je vous propose sur vos ouvrages. Voilà Machiavel rayé de la liste des grands hommes, et votre plume regrette de s'être souillée de son nom. L'Abbé Dubos, dans son parallèle de la poésie et de la peinture, cite cet Italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits depuis le renouvellement des sciences : il s'est trompé assurément, et je voudrois que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie instamment de vouloir continuer l'histoire du siècle de Louis le grand; jamais l'Europe n'a vu de pareille histoire, et j'ose vous assurer qu'on n'a pas même l'idée

d'un ouvrage aussi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raisons qui me paroissent plus pressantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage. Cette physique expérimentale me fait trembler; je crains le vif-argent, je crains le laboratoire, et tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuisible a la santé: je ne saurois me persuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, si vous ne voulez vous ménager. En vérité, Madame la Marquise devroit y avoir l'oeil; si j'étois à sa place, je vous donnerois des occupations si agréables, qu'elles vous feroient oublier toutes vos expériences. Vous supportez vos douleurs en véritable philosophe. Si nous voulions ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à souffrir au monde, nous trouverions toujours que nous ne sommes pas tant malheureux. Une grande partie de nos maux ne consiste que dans la trop grande fertilité de notre imagination, mêlée avec un peu de rate.

Je suis si bien au bout de ma métaphysique, qu'il me seroit impossible de vous en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner

les ressorts cachés de la nature : ne se pourroit-il pas que les philosophes se trompassent tous ? Je connois autant de systèmes différens qu'il y a de philosophes : tous ces systèmes ont un degré de probabilité ; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournoit autour d'une grande montagne de leur pays, et ils ont calculé juste. Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine et la profondeur de nos vastes connoissances. Nous ne savons que peu de choses réellement ; mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser. La métaphysique me paroissoit autrefois un pays propre à faire de grandes découvertes ; à présent elle ne me présente qu'une mer fameuse en naufrages.

Jeune j'aimois Ovide, à présent c'est
Horace.

Boil.

La métaphysique est comme un charlatan : elle promet beaucoup, et l'expérience seule nous fait connoître qu'elle ne tient rien. Après tout ce qu'on observe, soit en étudiant les

sciences, ou l'esprit des hommes, on devient naturellement enclin au scepticisme, et *vouloir beaucoup connoître est souvent apprendre à douter.*

La philosophie de Newton, à ce que je vois, m'est parvenue plutôt qu'à son auteur. Le titre m'en a paru assez singulier, et il paroît bien que ce livre le tient de la libéralité du libraire. Un habile algébriste de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calcul ; mais d'ailleurs les connoisseurs en ont paru charmés. Quant à moi, qui juge sans beaucoup de connoissance de ces sortes de matières, j'aurai un jour quelques éclaircissemens à vous demander sur ce vide qui me paroît fort merveilleux et incompréhensible, et sur le flux et le reflux de la mer causé par l'attraction, encore sur la raison des couleurs &c. Je vous demanderai ce que Pierrot ou Lucas vous demanderoient, si vous les instruisiez sur de pareils sujets, et il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre. Je ne disconviens point d'avoir apperçu quelques vérités frappantes dans Newton ; mais n'y auroit-il point de principes trop étendus, en un mot du filigrane mêlé avec des colonnes de l'ordre tos-

can? Dès que je serai de retour de mon voyage, je vous exposerai tous mes doutes. Souvenez-vous que

Vers la vérité le doute les conduit.

A propos de doute: je viens de lire les trois derniers actes de Mérope. La haine associée à la plus noire envie ne pourront à présent rien trouver à redire à cette admirable pièce. Ce n'est point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'est point que l'amitié m'aveugle; mais c'est la vérité, mais c'est parce que la Mérope est sans reproche; toutes les règles de la vraisemblance y sont observées, tous les événemens y sont bien amenés. Le caractère d'une mère tendre que la tendresse trahit, vaut tous les originaux van Dick; Polyphonte conserve à présent l'unité de son caractère, et tout ce qu'il dit répond a ce caractère de tyran soupçonneux; Narbas a dans ses conseils toute la timidité ordinaire des vieillards, il reste naturellement sur le théâtre; Euryclès parle comme parleroit Voltaire, s'il étoit dans sa place; il a le coeur trop noble pour commettre une bassesse, il a du courage pour venger les manes de son père, il est modeste après

ses succès et reconnoissant envers ses bienfaiteurs. Seroit-il permis à un Allemand, à un ultramontain de faire une petite remarque grammaticale sur les deux derniers vers de la pièce? *O tempora, o mores!* Un Béotien veut accuser Démosthène d'un solécisme! Il s'agit de ces deux vers:

Allons monter au trône, en y plaçant ma mère,
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Cet *et vous, mon cher Narbas*, est-ce à dire qu'on plaçera Narbas sur le trône en y plaçant ma mère *et vous*? ou est-ce à dire, Narbas, vous me servirez toujours de père? Ne pourriez-vous pas mettre?

Allons monter au trône, et plaçons-y ma mère;
Pour vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Voilà qui est bien impertinent, je mériterois d'être chassé à coups de fouet du Parnasse françois: il n'y a que l'intérêt de mon ami qui me fasse commettre des incongruités pareilles. Je vous prie, reprenez-moi, et

mettez-moi dans mon tort. Vous aurez trouvé que ce *plaçons-y* n'est pas assez harmonieux; je l'avoue, mais il est plus intelligible.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu dessein de la faire imprimer; j'espère qu'elle ne sortira point de vos mains, vous-en comprendrez vous-même les conséquences. Je vous prie de m'en dire votre sentiment en gros, sans entrer dans aucun détail des faits; il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, et que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les mémoires de l'académie que j'ai fait venir, seront ma tâche pour cet été, et pour l'automne; je vous suis, quoique de loin, dans mes occupations, comme une tortue qui rampe sur la piste d'un cerf.

Le jeune homme, auteur de l'allégorie, charmé de votre approbation, sent échauffer sa veine; elle a déjà produit quelque échantillon nouveau, comme vous le pourrez voir: il n'y a que le nom de Voltaire qui nous fasse composer tous tant que nous sommes; ce n'est point notre colère qui nous vaut un Apollon, c'est vous qui nous le valez. La Mérope du Chevalier Maffei est en chemin; elle doit ar-

river dans peu. Le paquet dont on vous a avisé et que le substitut de Tronchin ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles vour la Marquise. C'est un meuble pour son boudoir: je vous prie de l'assurer de l'estime que m'inspirent tous ceux qui savent vous aimer. Césarion me paroît un peu touché de la Marquise; il me dit: quand elle parloit, j'étois amoureux de son esprit, et lorsqu'elle ne parloit pas, je l'étois de son corps. Heureux sont les yeux qui l'ont vue et les oreilles qui l'ont entendue! Plus heureux ceux qui connoissent Voltaire et qui le possèdent tous les jours! Vous ne sauriez croire à quel point je suis impatient de vous voir. Je me lasse horriblement de ne vous connoître que par les yeux de la foi; je voudrois bien que ceux de la chair eussent aussi leur tour. Si jamais on vous enlève, comptez que ce sera moi qui ferai le rôle de Pâris. Soyez persuadé de tous les sentimens avec lesquels je suis

Votre très-fidele ami.

le 18 Juin 1738.